

ISLE LUZON ou LUZ

Ytalones

Pte. Bolinao

Pavon

S. Fabian

Sungayan

Magaldan

Bayombong

Dupac

Buhay

Daoupan

Puncan

Ilongotes

Pte. de St. Ildefonse

Echelle

Lieues communes de France

5 10 15 20 25

16

Mexico

Tunas

Candava

Minalun

Lubao

Playa honda

Moron

Pellilla

Jalahala

Siniloan

Polo

15

I. Capones

Samal

Abucay

Oriengo

St. Croix

Panguil

Morong

Bagac

Manille

Lac de Bay

Pagsanghan

Marivelle

Tabuco

Bay

Lilio

Pte. du Diable

Isle d'Alabat

Paranaque

Tanavan

Balayan

Sala

Saryaya

Tuaong

Pagbulao

Calalaya

Macabulong

Ilagonsa

Capalungan

Manbulao

Paracale

Indang

Daet

Piedra Jaradada

I. des Chevres

Ambil

Rosario

Calanavan

Quilbay

CAMARINES

Poculago

Lupi

Lignanan

Pavo

Caramuran

14

I. de Cantaduanes

I. Luban

Golo

Galban

I. Maricaban

Port de S. Andre

Marinduque

Paris

Ragundo

Bangam

Naga

Coron

Biga

Bira

Jamillo

Calavite

Pte. Calavite

I. Verte

I. Bace

Calapan

Pola

Tinalin

Milaor

Malinao

Ylo

Camerom

Minolo

Nuojan

Soboncobon

Pantao

Libong

Bagay Rey

Paluan

Tubile

Manburo

Pinamalaian

Bandoc

Pe. de Tinanguisan

Albay

Pe. Montufar

13

I. MINDORO

Bilete

Sibali

Banton

I. Burias

Burias

Embouch. de S. Bernard

San Bernardino

Bantoncillo

Simara

Tabones

Pongon

Bongabon

Vasig

I. Romblon

Cobrador

I. Ticao

I. SAMAR

Ylalan

Tara

Mangarin

Ambolon

Cavit

Caguaca

I. Sibuyan

I. Masbate

Timagolo

Catbalogan

I. Busvagan

Puerto

Divaran

Bay

Isla de Tablas

I. d'Ylin

12

I. Coron

Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.

137 138 139 140 141 142



CARTE
DES ISLES
PHILIPPINES,
Dressée
sur la Carte Espagnole
du R.P. Murillo de Velarde
Ire Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
Par le Sr. Bellin Ingr.
de la Marine.
1752.
Isles Babuyanes ou Batanes
Rochers sous l'eau
I. Palinguin
C. Boxeador
Bangui
Bangbon
Cavicunga
Pata
Babangto
Pasuquin
Cap del Inganno
Buguey
Guanga
Aparri
Currimao
Lavag
S. Nicolas
Cubagao
Port de Salomaque
Bontay
Isle et Port de Calositan Bueno
Bigan
Ste. Catherine
Ygolotes Id.
Lalo
Bagonbaya
Lac de Cagayan
Tocolano
Gatara
Narbacan
Ste. Croix
Ste. Marie
Tagurin
S. Juan
Dalandan
Nafimin
Tubigarao
Cabayan
Fernando
Ste. Rose
Furao
Yhugo
Davalican
Negres Idol
137
138
139
140
141
142
19
18
17



N.o 3. Tome X. Page 377

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTE-NEUVIE'ME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TRENTE-NEUVIÉME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

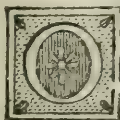
Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.



LIVRE SECOND.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.



ON se propose pour guides, dans cette Description, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de Bañcelos y Carillo, & de Ferdinand de Las-Rias-Coronel, le Mémoire pour le

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Commerce de Dom Juan-Grau y Montfalcone, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de Dampierre, de Gemelli-Carreri, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

§ I.

Idée générale de ces Isles.

Origine de leur nom.

L'AUTEUR de la nature a placé dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de Philippines, vis-a-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'Archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt deux ans après, Louis Lopez de-Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, héritier présomptif de la

Monarchie d'Eſpagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, ſous le regne de Philippe II, lorſque Michel Lopez-Legaſpi en fit la conquête pour l'Eſpagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellaſſent autrefois *Luçones*, du nom de la Principale, qui eſt Luçon, ou Manille : le mot de Luçon ſignifiant un Mortier, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le Pays des Mortiers. En effet les Inſulaires font certains Mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur & d'autant de largeur, dans leſquels ils pilent leur riz, qu'ils paſſent enſuite avec des cribles, nommé Biloas. Il n'y a perſonne qui n'en ait un devant ſa porte ; & pluſieurs en creuſent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes Iſles, eſt leur premier nom ; connu, diſent-ils, depuis Ptolomée.

Diſpoſition de ces Iſles.

Les Vaiſſeaux, qui viennent de l'Amérique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voient néceſſairement, lorſqu'ils commencent à décou-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vrir la terre, une des quatre Isles qui se nomment Mindanao, Leyte, Ibabao, & Manille, depuis le Cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment en face une espece de demi-cercle, de six cens milles de longueur. Manille se présente au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Mindanao au Sud. A l'Ouest, on trouve Patagua, qui est la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles un triangle, dont la pointe, qui est du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Espagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Isles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui se nomment Mindoro, Panay, l'Isle des Noirs, Sebu & Bool.

Leur nombre & leurs noms.

Ainsi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Isles remarquables par leur grandeur (1). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont aussi leurs Habitans, & qui se trouvent dans la route de la nouvelle Espagne. Leurs noms sont Luban, Marinduque, Isla de Tablas, Romblon, Sibugan, Masbate, Ticao, Capoul, & Catanduanes, hors du Détroit. Personne n'a donné une

(1) Ptolomée n'en compte aussi que dix.

Descript. des Isles Philippines.

Relation exacte de quantité d'autres petites Isles, les unes habitées, d'autres désertes, qui ne laissent pas d'être bien connues des Indiens, parce qu'ils y vont chercher des fruits. On sçait en général que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de Boxeador & celui de l'Enganno, à vingt quatre milles de terre, on trouve les deux petites Isles, qui se nomment Los-Babuyanes, dont la premiere est habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Espagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne sont pas éloignés des deux Lequios & de l'Isle Formose. Près de Patagua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Isles qu'on appelle Calamianes, après lesquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Ensuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt dix milles au-de-là des Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui est une pointe de Mindanao, on trouve Taguima, Xolo, & plusieurs autres petites Isles voisines. Celles de Cuyo sont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'Otton & de Maras. L'Isle du Feu est proche de celle des Noirs. Bantayan est proche de Sebu. Pangla touche presqu'à Bool. Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pan-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

non se trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il seroit difficile de compter, & dont on ignore les noms. Ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante ; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant ; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup d'avantage (2).

Leur position.

La situation de toutes ces Isles est sous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer ; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le Cap de Saint-Augustin, se trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes ; & les Babuyanes, avec le Cap d'Enganno, au vingtieme. L'Embocadero de Saint-Bernardin est au treizieme degré ; & la ville de Manille, au quatorzieme & quelques minutes. La longitude, suivant les meilleures Cartes, est entre cent trente deux & cent quarante cinq degrés (3).

(2) Voyage de Gemelli Carreri, de l'Edition de Paris, 1719, Tome V, page 60.

(3) Les Philippines, suivant Dampier, comprennent environ treize degrés de latitude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de latitude Septentrionale jusqu'au douzieme degré, & ont en largeur environ six degrés de longitude. Ptolomée met les Isles Manioles ou Manilles au cent-quarante-

Descript. des Isles Philippines.

Comment elles se sont formées.

Les différentes opinions, sur la maniere dont les Isles Philippines ont pû se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les Isles du Monde. Cependant on remarque particuliérement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au sommet des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine y laissent-ils subsister une maison. Les Ouragans, que les Insulaires nomment Baguyos, déracinent les plus grands arbres, & chassent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de bancs entre les Isles, surtout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les Canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du Monde,

deuxieme degré de longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter du même point. Il y a, suivant les observations de Dampier, douze ou quatorze Isles au Midi de Luçon ou Manille, habitées par des Espagnols. » Outre celles-là, dit il, » il y en a une infinité d'autres petites, qui ne sont » d'aucune considération. » Il y en a même de grandes, qui ne valent pas » mieux. Plusieurs n'ont » pas de nom, ou en ont » du moins de si différens, » que les Géographes varient extrêmement là-» dessus. *Voyage de Dampier, Amsterdam*, 1701, *Tome I, page* 314.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

toutes ces Isles, ou quelques-unes d'entr'elles étoient jointes à la terre-ferme, il n'est pas besoin de recourir au déluge universel pour expliquer leur séparation.

Anciens Habitans des Philippines.

Trois sortes de Peuples.

Malaies & Tagales.

Les Espagnols y trouverent trois sortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des Mores-Malais, qui venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Borneo, & de la terre ferme de Malacca. D'eux étoient sortis les Tagales, qui sont les naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Isles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embrasserent le Christianisme. Carreri, qui se trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fideles, qui avoient deux robes aussi longues que des soutanes Ecclésiastiques, avec des manches rondes & larges. Celle de dessus étoit serrée de deux ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs hauts-de-chausses

étoient fort longs, & leurs ſouliers reſſembloient aux ſocs des Religieux Franciſcains, qu'on nomme Pénitens. Leurs cheveux étoient courts, & raſés ſur le devant juſqu'au ſommet de la tête (4).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Mais ne ſe peut-il pas auſſi que les vûes du commerce & l'eſpérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines ?

Biſayas ou Pintados.

Les Peuples, qu'on nomme Biſayas & Pintados, dans les Iſles de Camerines, de Leyte, de Samar, Panay & pluſieurs autres, ſont venus vraiſemblablement de l'Iſle Celebes ou de Macaſſar, dont les Habitans, dans pluſieurs Cantons, ont, comme eux, l'uſage de ſe peindre le corps (5). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Eſpagnols ont trouvés Maîtres de ces Iſles, paroiſſent venus de Ternate, qui n'eſt pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui ſont les mêmes, & ſur-tout par les liaiſons qu'ils conſervent encore avec les Habitans de cette Iſle.

Noirs des Montagnes de Manille.

Les Noirs, qui vivent dans les ro-

(4) Carreri, *ubi suprà*, page 64.

(5) On a vû dans les Journaux de Noort, de le-Maire, &c., que cet uſage eſt commun dans les Iſles de la Mer du Sud.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

chers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment Tapisse, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une Montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quelqu'un, ils célébrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crane. Leurs armes sont l'arc & les fleches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs ennemis; avec la zagaie ils portent une espece de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre Race de Noirs, qui se nomment Manghians, & qui habitent les Isles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crêpus que les Negres d'Angola. D'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jésuites & de plusieurs autres Missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vû à plusieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (6).

Race sortie d'eux.

On trouve, dans les Isles, quelques autres especes de Sauvages, tels que les Zambales, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les Ilayas, les Tinghians, & les Igolottes.

Autres Sauvages des Isles.

(6) *Ibidem*, pages 68.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Espagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Missionnaires l'assurerent unanimement que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la seule trace de culte qu'ils aient apperçu dans les montagnes est une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lesquels ils marquent une sorte de vénération (7). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conservent quelque penchant pour les superstitions du Mahométisme, par la correspondance qu'ils entretiennent avec l'Isle de Ternate & les Malais.

Il paroît, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Isles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui sont venus de Sumatra, de Borneo, de Macassar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour se retirer dans les Montagnes. Aussi, dans toutes les Isles où cette race de Noirs subsiste encore, les Espagnols ne possedent que les Côtes. Ils ne les possedent pas même entiérement. Depuis Mari-

(7) page 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

beles jusqu'au Cap de Bolinea, dans l'Isle même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui sont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Isle; & l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit, dans les Relations mêmes des Espagnols, que de dix Habitans de l'Isle, à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons, avec Carreri & Dampier, à la description particuliere des Isles.

§ II.

Description de l'Isle de Luçon, nommée aussi Manille.

Forme de l'Isle.

CETTE Isle passe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale est au treizieme degré trente minutes; & celle du Nord touche presqu'au dix-neuvieme. On compare sa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'Orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, d'une mer à l'autre, est de tren-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

te à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande riviere, qui forme une Baie de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle sort d'un grand Lac nommé Bahi, qui est à dix huit milles de leur Capitale.

Origine de la Capitale.

C'étoit dans le même lieu, c'est-à-dire, dans l'angle formé par la mer & la riviere, que les Insulaires avoient leur principale Habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle étoit environnée de plusieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain qui produisoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir, à Lopez-Legaspi, pour en faire la Capitale Espagnole, sous l'ancien nom de Manille (8). Ce dessein fut exécuté le jour de Saint Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête : mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de Sainte Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette Sainte fut choisie pour la Patrone de l'Isle.

(8) On renvoye sa Description à la fin de l'Article.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Baie est profonde dans presque toutes ses parties, fort poissonneuse, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui se nomme Cavite. Vers son entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Isle Mirabilla, dont la terre est fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Espagnols y entretiennent une garde de six Soldats, commandés par un Officier, qui fait aussi l'office de Corregidor, dans un village de cinquante maisons, qui regarde la ville de Manille. On distingue trois passages, pour entrer dans la Baie. Le premier, qui est le plus fréquenté, parce qu'il est le plus profond, n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur. Il est entre l'Isle & la pointe qu'on nomme Pointe du Diable. Le second est large d'un quart de lieue, entre la Côte opposée, & ce qu'on nomme l'Ecueil des chevaux. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés sous l'eau, le rendent moins sûr. Le troisieme, qui a trois lieues de large, est entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon. Les bancs, dont il est rempli, ne permettent point d'y entrer sans beaucoup de précautions.

Baie de Bahia, ou de Manille.

Trois passages dans cette Baie.

En sortant de la Baie, sur la gauche,

Province & Baie de Balayan & Bombon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

par la route que prennent les Vaisseaux de la Nouvelle Espagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a trois lieues de tour, & derriere laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Est, on passe la pointe du Souffre, l'on entre dans la Baie de Batangas, qui n'est habitée que par des Indiens. Près de la pointe, on rencontre la petite Isle de la Caza, qui est remplie de gibier, & le Port de Malcaban, qui est entre cette Isle & la Pointe.

Province de Calilaia ou Tabayas.

Après avoir passé la Baie de Batangas, on trouve les villages de Lovo & de Galban, dont le voisinage offre des apparences de Mines. C'est là que se termine la Province de Balayan, qui commence à l'Isle Mirabilla, & qui contient environ deux mille cinq cens Indiens tributaires. On entre ensuite dans celle de *Calilaia* ou *Tayabas*, qui s'étend jusqu'au Cap de Bondo, & dans les terres jusqu'à Maubun, sur la Côte opposée de l'Isle. Elle est plus grande & mieux peuplée que la premiere. On passe, de cette Province, dans celle de Camarines, qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, Capitale de la Jurisdiction de Catanduanes, Bulan, Sorsokon, Port où l'on construit les gros Vais-

Province de Camarines.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ſeaux du Roi, & la Baie d'Albay, qui eſt hors du Détroit, & proche de laquelle eſt un Volcan très haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Eſpagne. La Montagne du Volcan a quelques ſources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on préſenta au Gouverneur des Philippines, Dom François Tello, une écreviſſe dont la moitié ſeulement étoit pétrifiée, parce que dans la vûe de rendre ce phénoméne plus ſenſible, on avoit pris ſoin qu'elle ne le fût pas entiérement. Dans un village, nommé Trui, à deux lieues du pied de la Montagne, on trouve une grande ſource d'eau tiede, qui a la même propriété, ſur-tout pour les bois de Molaie, de Binanuio & de Naga (9).

Source dont l'eau pétrifie.

Au-de-là d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de Buyſagai. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laiſſant à droite les Iſles Catanduanes, qui en ſont éloignées de deux lieues. Enſuite, côtoyant l'Iſle, on trouve la riviere de Bicor, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de Caceres, ville fondée par Dom François de-Sande, ſecond Gou-

Ville & Evêché de Caceres.

(9) Carreri, *ubi ſuprà*, page 77.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

verneur & Propriétaire de ces Isles. L'Evêque du nouveau Caceres y fait sa résidence ; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon sont sous sa Jurisdiction.

Province de Parecala.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ sept mille Indiens, qui payent tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particuliérement des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Au dehors de cette Baie est le Port de Lampon, qui ressemble à celui de Mauban.

Les Mines d'or, & d'autres métaux.

Nouvelle Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

Depuis Lampon jusqu'au Cap Del-Engaño, la Côte n'a pour Habitans que des Infideles & des Barbares. C'est là que commence la Province & la Jurisdiction de Cagayan, la plus grande de toutes ces Isles. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale est la nouvelle Segovie, fondée par le Gouverneur Dom Consalve de-Ronquille, avec une Eglise Cathédrale, dont le

premier Evêque fut Michel de-Benavides, en 1598. La ville est située sur le bord d'une riviere du même nom, qui vient des Montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverse presque toute la Province. C'est la résidence d'un Alcade Major, avec une garnison. On y a construit un Fort de pierre, soutenu par d'autres ouvrages, pour se défendre des Montagnards. Les Paroisses de cette Province ont été confiées aux Dominicains. On observe que le Cap d'Engaño, qui est le plus Septentrional de l'Isle, est fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir suivi la Côte de l'Est à l'Ouest, pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, qui se nomme Boxeador. Au-de-là de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans Tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province est fertile; & ses Habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les Montagnes y fournissent une si grande abondance de cire, qu'étant à vil prix, les pauvres s'en servent au lieu

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois estimés, tels que le brésil & l'ébene. Les Forêts y sont remplies de sangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Province d'Iloccos.

La Province d'Iloccos passe pour une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces Isles. Elle a quarante lieues de Côtes, & sa situation est sur les bords de la riviere de Bigan. Guido de-Laccazaris, Gouverneur Espagnol, y fonda, en 1574, une ville qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parce qu'on trouve, à cette distance, des Montagnes & des Forêts habitées par les Igolottes, Nation guerriere & de haute stature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée Espagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces Montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet de la Montagne, qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauva-

ges leur fourniſſent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangaſinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

Province de Pangaſinan.

On paſſe enſuite dans la Province de Pangaſinan, dont la Côte a quarante lieues d'Eſpagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses Montagnes produiſent beaucoup d'une eſpece de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province eſt habité par des Sauvages, qui vont errans dans les Forêts & les Montagnes, auſſi nuds, auſſi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils ſement néanmoins quelques grains dans leurs vallées ; & le reſte de leur rravail conſiſte à ramaſſer, dans le lit des rivieres, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens Tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille ; & ſept mille dans celle de Pangaſinan. C'eſt dans la derniere qu'eſt le Port de Bolinao & la Plaga-Onda, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Eſpagnols y remporterent ſur la Flotte Hollandoiſe d'Olivier Noort.

Province de Pampangan.

La Province de Pampangan, qui fait

la séparation du Diocèse de la nouvelle Segovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Isle. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très fertile, sur-tout en riz ; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses Forêts sont sur la Baie, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses Montagnes sont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crépus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Jurisdictions sauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Province de Bahi.

Bahi est une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille, autour du Lac de son nom, & des villages voisins,

les meilleurs fruits de l'Isle ; sur-tout de l'Areca, que les Habitans nomment Bonga, & du Betel, qu'ils appellent Buys. Le Betel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les Habitans tributaires de cette Province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper, ou scier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour ce travail, une piastre par mois, & leur provision de riz.

Betel de Manille.

Entre Pampangan & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province de Bulacan.

Enfin l'on met au nombre des Provinces de Luçon ou Manille, plusieurs Isles voisines de l'embouchure du Canal, telles que Catanduanes, Masbate, & Bourias. La premiere a trente lieus de circuit, & sa figure est triangulaire. Elle est des premieres qui se présentent à l'approche des Philippines, & si proche de l'Embocadero de S. Bernardin, que plusieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, se sont jettés entre des

Province des Isles.

Isle de Catanduanes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs rivieres, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme Catandangan. Les Espagnols lui ont donné le nom de Catanduanes, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites Barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calelaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, cousue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerriere. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la maniere des Bisayas, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de

rose.

rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre, lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Description de la ville de Manille.

Après avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La ville de Manille est dans une position (10) qui la fait jouir d'un Equinoxe presque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits, ne different pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la riviere forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers; dans une forme si peu réguliere, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six portes; celles de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Royale, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que

(10) Le même, *ibid.* page 18.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

cinq petits tours, garnies de pieces de fer; mais à la pointe, elle eſt défendue par un fameux Baſtion, qui ſe nomme *Della Fundizione*, & plus loin par un autre. C'eſt entre ces deux Ouvrages que ſe trouve la Porte Royale, qui eſt garnie d'une bonne artillerie de fonte, avec pluſieurs Ouvrages extérieurs. On trouve enſuite le Baſtion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui eſt monté auſſi de pluſieurs pieces de fonte. En continuant de ſuivre la riviere, on voit la tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on acheve le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine ſa longueur. Ainſi, Manille eſt baignée au Midi par la mer; au Nord & à l'Eſt par la riviere, ſur laquelle on entretient des Ponts levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses Maiſons quoique de ſimple charpente, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tirent aſſez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues ſont larges; mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empreſſement pour les rebâtir. C'eſt la même raiſon qui fait que la plûpart des maiſons ſont de bois. On comptoit,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

à la fin du dernier siecle, trois mille Habitans de Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Espagnole. Le Métif vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le Castis, ou le Terceron, d'un Métise & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Espagnole; le Mulâtre, d'une femme noire & d'un Blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre; le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambo.

Distinction des Races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'Espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile des Indes, qui se nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de juppe; & une autre qu'elles appellent *Chinina*, qui leur sert de manteau. Dans un Pays si chaud, elles n'ont besoin, ni de bas, ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la maniere d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux, dont

Habits des Espagnols de Manille.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

la condition est aisée, font porter, par un domestique, un large Parasol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes se servent de belles Chaises, ou d'un Hamac, qui n'est, comme ailleurs, qu'une espece de filet, soutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Fauxbourgs qui aggrandissent beaucoup Manille.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses Habitans, elle devient très grande, si l'on y comprend ses Fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui est le quartier des Marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de soie, de belles porcelaines, & d'autres marchandises. On y trouve toutes sortes d'Artisans & de Métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien est entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, sans y comprendre ceux des autres parties de l'Isle, qui sont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diver-

Des Chinois, nommés Sangleys, font tout le Commerce.

ſes ſéditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirerent d'Eſpagne une défenſe à tous les autres de demeurer dans l'Iſle. Cet ordre eſt mal obſervé. Il en arrive tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque temps, pour éluder la Loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols, font fermer les yeux ſur leur hardieſſe.

Leur Gouvernement.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une ſomme conſidérable. Ils ne ſont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiſcal, qui eſt leur protecteur déclaré, pour l'Intendant & les autres Officiers; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer (11), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pieces de

(11) Leur Jeu ſe nomme *La Metoua*. C'eſt un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoies en un monceau, qui eſt pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu ſont ſi adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoies. Quelquefois il leur ſuffit d'en enlever ſubtilement une petite piece, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſé.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

huit. On ne leur laiſſe néanmoins cette liberté que très peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils ſont contenus rigoureuſement dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans la maiſon des Chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumiere. Carreri aſſure que c'eſt pour les détourner d'un vice abominable qui eſt fort commun à leur Nation (12).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

Après avoir paſſé la riviere ſur le Pont qui eſt proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermite, Malati, Chiapo, & pluſieurs autres juſqu'au nombre de quinze, qui ſont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, ſous la direction d'un Alcade. La plûpart des maiſons y ſont de bois, & bâties ſur des piliers le long du Fleuve. Elles ſont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier. Les côtés ſont garnis de canne. On y monte par des échelles, qui ſont néceſſaires dans un terrain humide & ſouvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit con-

(12) *Ubi ſuprà*, page 22.

servé sous la puissance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pieces d'artillerie ; mais il fit peu de résistance aux armes des Espagnols. Dans l'espace qui est entre ces Fauxbourgs, on trouve, sur l'un & l'autre bord de la riviere jusqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maisons de campagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

College des Jésuites de Manille.

Carreri eut la curiosité de visiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ses Observations. Le College des Jésuites est fort grand, orné de très longues & très hautes voutes, avec de spacieux Dortoirs ; mais, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tout est de bois, dans la crainte des tremblemens de terre. Par la même raison, toute la partie supérieure de l'Edifice est soutenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne résisteroient pas autrement à de si violentes secousses. On voit, au centre du College, un magnifique Cloître, & une Eglise du même éclat, dont le Maître-Autel est richement orné Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail est d'une pierre fort estimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette maison, qui se nom-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

me Saint-Ignace, fut fondée en 1581, ſous le premier Evêque de Manille, par le Pere Sedigno-Alonſo. Aſſez proche, eſt un autre Edifice, nommé Saint-Joſeph, qui porte plus proprement le titre de College, où les Jéſuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philoſophie & la Théologie. On y prend tous les degrés. Outre ſes revenus particuliers & les penſions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une penſion annuelle de cent cinquante pieces de huit. Ils ſont vêtus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour ſe diſtinguer des Humaniſtes, portent un collier de la même étoffe.

Diſtinction des Etudians.

Divers Couvens.

Le Couvent de Sainte-Claire n'a de remarquable, que d'être compoſé de quarante Religieuſes qui vivent d'aumônes, ſans dot & ſans domeſtiques, & de s'être ſoutenu dans cette auſterité depuis l'année 1601, que ſes Fondatrices vinrent de la Nouvelle Eſpagne.

La Chapelle Royale eſt devant le Château. Elle eſt fort ornée de dorures. Huit Chapelains la deſſervent, à chacun deſquels le Roi donne par mois quinze pieces de huit, & cinquante au Doyen. Ils ſont obligés d'enterrer les ſoldats, pour une ſomme fixe qu'ils

n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Miséricorde est un Monastere dédié à Sainte Elisabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Espagnols & de Métifs. Lorsqu'elles trouvent l'occasion de se marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pieces de huit.

Le Couvent des Augustins est spacieux. Les Dortoirs en sont voutés. On admire, dans l'Eglise, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est d'une richesse, qui mérite la curiosité des Voyageurs.

Château de Manille.

Le Château, qui porte le nom de Saint-Jacques, est situé sur la pointe Occidentale de la ville. La mer le baigne d'un côté, & la riviere de l'autre. Le fossé, qui le sépare de la ville, est fort profond, & se remplit d'eau lorsque la mer monte. On le passe sur un Pont-levis. Aux deux extrêmités, il a deux bons Bastions, bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, est défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la riviere, & un très petit Port, dont l'accès n'est facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

d'eau, font le reste des fortifications. Après avoir passé deux portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui est suivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un second Corps-de-Garde, la Maison du Gouverneur & une autre Place d'armes.

L'Eglise Archiépiscopale est grande, & soutenue de chaque côté par six pilastres. Mais elle est fort mal ornée. Cependant le seul revenu fixe de l'Archevêque est de six mille pieces de huit; & de douze Chanoines, qui composent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pieces, toutes payées par le Thrésor royal. Manille, après avoir eu son premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (13).

Les Eglises des Augustins Déchaussés & de Saint Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Colleges; l'un nommé Saint-Thomas, dont les revenus servent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robe de satin incarnat, & qui doivent être Espagnols. Dans l'autre,

(13) Le premier Evêque fut le Pere Salvar, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Pere Banez, Franciscain.

on reçoit indifféremment des enfans Eſpagnols & des Métifs. Leur habit eſt bleu, & la fondation de cet Etabliſſement les oblige d'aſſiſter, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle royale. On prend les Dégrés dans le College de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joſeph.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Obligation ſinguliere du Roi d'Eſpagne.

C'eſt une obſervation ſinguliere, que le Roi d'Eſpagne fournit de l'huile pour les lampes, & du vin pour les Meſſes, à toutes les Egliſes des Philippines; ſans autre exception que celles des terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, eſt obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui ſert à l'Egliſe.

Autres Etabliſſemens de Manille.

Les Obſervantins, que nous nommons Cordeliers, ſont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroiſſes. Ils ont une Egliſe bien dorée, qui ſe nomme Saint-François. Celle d'une Paroiſſe des Auguſtins, qui eſt à deux milles de la ville, & qui ſe nomme Notre-Dame des Remedes, a ſes murs intérieurs & ſon portail revêtus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poiſſons; ce qui forme, ſuivant l'Auteur, un ſpectacle digne de la curioſité des Etrangers. Sainte-Potentiane eſt un Couvent fondé par le Roi, pour ſeize pauvres Orphelines, auxquelles

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

il fournit l'entretien, & une dot honnête lorsqu'elles se marient. Les femmes séparées de leurs maris, & les filles de débauche, y sont reçues aussi, par l'ordre de la Justice, mais sans communication avec les Orphelines, & sous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal est à deux milles de la ville. Il n'a de singulier, que la distribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mille plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de Fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le service du Roi.

Fort de Saint-Philippe ; prison de Dom Fernand de Valenzuola.

Carreri ne visita pas avec moins d'attention le Port nommé Cavite, qui est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il passa par le Fort de Saint-Philippe, situé sur une pointe de terre que forme la Baie. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, est un quarré régulier, défendu par un assez grand nombre de petites pieces d'artillerie, au-tour duquel on bâtissoit alors des Casernes pour les Soldats, des Magasins & des Citernes. Il servit de prison pendant dix ans à Dom Fernand Valenzuola,

Grand d'Eſpagne & premier Miniſtre, qui s'y vit relegué en 1679 (14).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Deſcription de Cavite.

La ville de Cavite eſt à la vûe de Manille, au Sud, ſur une langue de terrre aſſez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette ſituation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour ſa défenſe un bon Château. Le côté oppoſé eſt fermé d'une mer à l'autre, par un mur garni de quelques pieces de canon, & par un foſſé qui ſe remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on paſſe ſur un Pont-levis. Avec peu de dépenſe, on feroit une Iſle de Cavite. Le Port eſt en demi-cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y eſt à l'abri des vents du Sud, mais ſi peu des vents du Nord, que les gros Vaiſſeaux n'y trouvent pas de ſûreté, s'ils ne ſont fort proches de terre. Les Edifices de Cavite ſont de bois ou de cannes, ſans excepter les Egliſes; à la réſerve de celle des Auguſtins & du College des Jéſuites, qui ſont de pierre. L'Arſenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois ſix cens, que les Eſpagnols forcent de travailler à la fa-

(14) *Ibidem*, page 260.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

brique des Vaisseaux & des Galions. Outre que le bois de l'Isle est dur & pesant, les planches ont tant d'épaisseur & sont si bien doublées, qu'elles résistent au canon. On construit, dans cet Arsenal, des Vaisseaux d'une grandeur extraordinaire : mais l'Auteur condamne la pratique des Espagnols, qui exposent témérairement leurs biens dans ces vastes machines sur une Mer orageuse, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (15).

Lac de Bahi.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive jusqu'à l'autre, & n'est composé que de maisons de bois, au milieu d'une Forêt d'arbres. L'Eglise Paroissiale en est fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville ; Espagnols, Indiens & Sangleys.

Le Lac deBahi, qui donne son nom à la riviere & à la Baie, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt dix milles. On trouve sur ses bords, qui sont habités & cultivés par des Indiens conquis, plusieurs maisons de Jésuites, d'Augustins & de Cordeliers. La pêche y est toujours abondante, quoique dangereuse par le grand

(15) *Ibid.* page 265. On en fait, dont la quille a soixante deux coudées, & larges à proportion.

nombre de Crocodiles, qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment Epées; & ces deux especes de Monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aussi demeure-t-il ordinairement vainqueur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'Epée, a jusqu'à six palmes de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des cloux; & réunissant ainsi les qualités d'une scie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en est à dix huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & plusieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne, à peu de distance du grand, est rempli d'eau somache, tandis que celle du grand Lac est fort douce; ce qu'on attribue aux Mineraux qui peuvent être dessous. Les arbres, dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauve-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Autte petit Lac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en ſi grand nombre, & ſi ſerrées, qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois ſix palmes d'étendue (16). Elles ſçavent diſcerner, dans l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui ſe fait entendre de deux milles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non ſeulement pour ſe venger, mais pour ſe nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fleche en abbat infailliblement pluſieurs.

Chauve-Souris des Philippines.

Dans un des Couvens qu'on rencontre ſur cette route, on admire une ſource, dont l'eau eſt ſi chaude qu'on n'y ſçauroit mettre la main; & que ſi l'on y met une poule, on lui voit tomber, non ſeulement les plumes, mais la chair même de deſſus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ſes plus durs écailles. La fumée, qu'elle exhale, reſſemble à celle d'une fournaiſe ardente. Cette ſource, qui eſt

Source d'une chaleur ſurprenante.

(16) *Ibid*, page 42.

dans une montagne voisine du Couvent, forme un grand ruisseau, qui vient le traverser, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on la retient. L'eau en est excellente à boire, lorsqu'elle est refroidie. Une demi-lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite riviere qui sort aussi de la montagne, & dont les eaux sont excessivement froides; mais sur le bord de laquelle on ne peut creuser tant soit peu le sable, sans en faire sortir une eau fort chaude (17).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ III.

Isles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul.

A L'entrée du Détroit, on rencontre Capoul, & plusieurs autres petites Isles, qui, resserrant le Canal, donnent assez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois

(17) *Ibidem*, page 42.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ticao.

Bourias.

Masbate & ses Mines d'or.

lieues de circuit. Son Terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont de fort bonnes habitations, à la maniere des Biſayas. Ticao, qui eſt à huit lieues au Nord-Eſt de la bouche du Détroit, eſt une Iſle d'environ huit lieues de tour, habitée auſſi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'eſt la derniere Terre où les Vaiſſeaux touchent, en allant à la Nouvelle Eſpagne.

On découvre Bourias, à quatre lieues de Ticao vers l'Oueſt. Cette Iſle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens Tributaires, qui dépendent de la Paroiſſe de Maſbate, autre Iſle au Sud de Bourias, dont les Eſpagnols ne ſe rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Maſbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports ſont commodes pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Elle eſt habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en ſel; mais les Montagnards y ſont en fort grand nombre. Quoique les Eſpagnols des Philippines ſoient perſuadés que Maſbate a de riches Mines d'or, ils ne le font pas chercher; parce qu'ayant, tous les ans, à négocier pour

la Nouvelle Eſpagne, pluſieurs centaines de mille pieces de huit, à dix pour cent de Commiſſion, ils ne veulent pas riſquer des frais, dont le retour eſt incertain. D'un autre côté, les Inſulaires préferent un plat de riz, qui leur cauſe peu de fatigue, à des richeſſes qu'ils ne peuvent ſe procurer que par un pénible travail. A peine ramaſſent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs rivieres. Les bords de la même Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent ſur le rivage.

Marinduque.

Au-de-là de Ticao, de Maſbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues de Manille, l'Iſle de Marinduque, dont le circuit eſt d'environ dix huit lieues. Sa terre eſt fort haute, abondante en fruits, ſur-tout en cocos, dont les Habitans ſe nourriſſent, parce qu'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois : mais la cire n'y eſt pas ſi commune que dans les autres Iſles. Elle eſt habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paiſible, qui s'eſt aſſujettie à la Juriſdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine.

Mindoro.

Mindoro, qui eſt à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, à

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ſoixante dix lieues de circuit. Sa figure eſt longue ; & ſa plus grande largeur eſt au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Iſle élevée, qui ſe nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de Potol. On en diſtingue un autre, entre Mindoro & Luban, qui s'appelle Calabite. La terre de Mindoro eſt haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits ; mais elle manque de riz dans pluſieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des rivieres, ſont habités par des Indiens paiſibles ; Tagales, du côté de l'Eſt-Nord-Eſt & de Manille ; Biſayas, ſur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Iſle, ſont Manghiens. Ils vont nuds, & ne ſe nourriſſent que de fruits ſauvages : ils changent de demeure, ſuivant les ſaiſons. Quoique voiſins de Manille, ils ont encore la ſimplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats. Quelques Jéſuites aſſurerent Carreri que ces Peuples ont une queue, de quatre ou cinq pouces de long (18). Ils ſont braves, & fideles à payer le tribut ; mais juſqu'à préſent

(18) *Ubi ſuprà*, page 42.

ils ont rejetté le Christianisme, à l'exception d'un petit nombre, sur le territoire de Nauhan. La Capitale de l'Isle, où l'Alcade Espagnol fait résidence, se nomme Baco. Son canton est plein d'eaux fort saines, qui coulent de diverses montagnes, sur lesquelles on trouve quantité de salse-pareille. Assez proche de Baco, on trouve le vieux Mindoro, d'où l'Isle a tiré son nom. Un de ses Caps, nommé le Varadero, s'étend vers Tale, village de la Côte de Manille, entre les Baies de Bombon & de Boutengos; & la petite Isle de Verte, qui se trouve entre les deux, resserre tellement le passage, que, n'ayant pas plus d'un mille de large, les tournans & les courans qui s'y forment sans cesse, mettent les Vaisseaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans Louban, mille sept cens Tributaires, qui fournissent de la cire, & une espece de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaisseaux du Roi, qui se construisent à Tale. Louban est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle est la petite Isle d'Ambil, où se trouve un Volcan fort haut, que ses flammes font découvrir de fort loin.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Louban.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Babuyanes.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-de-là du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on trouve les petites Isles basses de Babuyanes, qui s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cens Iusulaires payent le tribut. Elle produit de la cire, de l'ébene, des bananes, des cocos, des platanes ou plantains, & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés Babouyes, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Ouest de Louban, on découvre dix sept petites Isles soumises, qui composent une Province Espagnole, sous le nom de Las Calamiones, outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjuguées. La plus grande se nomme Paragua. Une partie appartient aux Espagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisieme en grandeur, parmi les Philippines: sa figure est allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroissent se donner la main avec la grande Isle de Borneo. Le circuit de Paragua

Las-Calamiones.

Paragua.

Descript. des Isles Philippines.

eſt de deux cens cinquante lieues; ſa longueur de plus de cent, & ſa largeur de douze ou quatorze. Elle eſt, au centre, ſous le dixieme degré; & le Cap de Taguſo, qui la termine au Nord-Oueſt, n'eſt éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Dans cet eſpace, les Iſles baſſes ſont en ſi grand nombre, qu'elles paroiſſent joindre les deux grandes Iſles. Leurs Habitans, ſur les Côtes, ſont Sujets du Roi de Borneo, qui eſt Mahometan; mais le milieu des Terres eſt habité par des Indiens ſauvages, barbares, ſans Chefs & ſans Loix, qui apportent tous leurs ſoins à ſe défendre également du joug des Eſpagnols & de Borneo. Environ douze cens des Inſulaires maritimes, payent tribut à l'Eſpagne. Ils ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. Les Eſpagnols entretiennent une garniſon à Taytay, ſur le Cap oppoſé à Taguſo, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort aſſez médiocre. Le Lampon, où le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait ſa réſidence à Lavo. L'Iſle eſt montagneuſe, remplie de toutes ſortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu feconde en riz.

Province de Palamianes.

Proche du Cap Septentrional de Pa-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ragua, vers l'Eſt, on trouve les trois Iſles nommées Calamianes, qui donnent leur nom à une Province dont elles ſont partie. Ces Iſles, & neuf autres voiſines, ſont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fourniſſent beaucoup de cire, dont la récolte ſe fait deux fois chaque année. On trouve, ſur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oiſeaux, qui paſſent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche auſſi de très belles perles. Au-delà des Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Iſles de Cuyo, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Eſpagnols, qui profitent de cette diſpoſition pour en tirer beaucoup de riz, de legumes & de fruits. Leurs Montagnes ſont remplies d'oiſeaux & de toutes ſortes d'animaux.

Leurs nids d'oiſeaux & leurs Perles.

La Province de Calamianes finit à ces Iſles; & l'on entre dans celle de Panay, dont la premiere Terre eſt Potol. Panay eſt la plus fertile & la plus habitée de toutes les Iſles de l'Archipel. Sa figure eſt triangulaire, & ſon circuit de cent lieues. Les noms de ſes principaux Caps ſont Potol, Naſo & Boula-

Province de Panay.

Boulacabi. La Côte, depuis Boulacabi jusqu'à Potol, court de l'Est à l'Ouest; celle de Potol à Noso, du Nord au Sud; celle de Boulacabi jusqu'au Cap d'Iloilo, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud; & celle d'Iloilo à Naso, va de l'Est à l'Ouest. Le milieu de l'Isle est sous le dixieme degré de latitude. Du côté du Nord, jusqu'au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuse riviere de Panay se rend à la mer, vis-à-vis de la petite Isle Lutaya. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay aux rivieres dont elle est arrosée. On n'y fait pas une lieue sans rencontrer un ruisseau, sur-tout proche de la grande riviere qui donne son nom à l'Isle, & qui l'arrose pendant quarante lieues. Les Espagnols assurent que lorsqu'il tonne dans cette Isle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils supposent beaucoup de vertu. Plusieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantissent point que les Espagnols n'y impriment les croix. L'Isle a paru mériter tous les soins du Gouvernement. Elle est divisée en deux Jurisdictions, dont la premiere, qui est celle de Pa-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Fertilité de l'Isle de ce nom.

Attentions qu'elle s'est attirée de l'Espagne.

Descript. des Isles Philippines.

nay, comprend tout ce qui eſt entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reſte de l'Iſle dépend de l'Alcade d'Otton, qui fait ſa réſidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, ſur un Cap du même nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les rivieres de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Iſle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demi-lieüe de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Iſle, ſeize mille trois cens ſoixante un Indiens Tributaires. Elle produit mille boiſſeaux de riz, meſure d'Eſpagne. Ses Habitans ſont d'une taille épaiſſe, adroits à la chaſſe, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des ſangliers & des cerfs. Leurs femmes entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Iſle de Panay a quatorze Paroiſſes dépendantes des Auguſtins; trois autres Egliſes, deſſervies par des Prêtres ſéculiers, & un College des Jéſuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un aſſez grand nombre de ces Indiens noirs qui ont été les premiers Habitans de l'Iſle, & que les Biſayas ont forcés de ſe retirer dans l'épaiſſeur des bois. Ils n'ont pas les cheveux ſi crêpus, ni la taille ſi haute, que les Negres de Guinée. Leur retraite

est dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils menent une vie paisible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils sont absolument nuds, & si legers à la course, que souvent ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours de leurs fleches. Alors ils demeurent, comme les corbeaux, au-tour de l'animal jusqu'à ce qu'ils l'ayent mangé.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Isle d'Imaras.

Entre les Isles qui environnent celle de Panay, on compte Imaras, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, & dans son circuit elle n'a pas plus de dix lieues; mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de salse-pareille. Ses eaux sont excellentes, & ses montagnes bien peuplées de sangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé Sainte-Anne, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo.

A dix lieues du Nord de Boulacabi, est l'Isle de Sibugan, qui ressemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin au Nord, on trouve Rombino & Batan; enfin l'Isle de Tablas, plus grande que les deux dernieres, & seulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Isles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne se ressemblent pas moins dans leurs usages.

§ IV.

Isles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.

Forme de l'Isle de Samar, & ses Caps.

LES deux grandes Isles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la premiere est la plus proche de Manille. La seconde est nommée Samar du côté de ces Isles, & Ibabor du côté de la grande mer. On peut comparer sa forme au tronc d'un corps humain, sans tête & sans jambes. Sa plus grande longueur est depuis le Cap de Baliquaton, qui forme avec la pointe de Manille, le Détroit de Saint-Bernardin, sous le treizieme degré trente minutes, jusqu'au Cap de Guiguan, qui est sous l'onzieme degré. Deux autres Caps font les coudes du buste & la plus grande largeur de l'Isle. L'un se nomme le Cap du Saint-Esprit, dont les hautes montagnes se montrent de loin aux Vaisseaux qui viennent de la Nouvelle Espagne; & l'autre, qui est à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'est que d'un jet de pierre. La circonference de

l'Isle est d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Esprit, on trouve le Port de Borongon, qui est suivi, à peu de distance, de ceux de Palapa & de Caduvig, la petite Isle de Bin & la Côte de Catarman.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Il arrive souvent que la tempête jette des Barques inconnues sur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier siecle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Isles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Isles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Isles voisines, leur rendant visite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Espagnols, sans la connoître mieux, l'ont nommée l'Isle des Amazones. On apprit des mêmes Sauvages, que la mer apportoit sur leurs Côtes, une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraisemblable, puisque les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la Côte de Palaga. Plusieurs Jésuites des Philippines se persuaderent que ces Isles, qui ne sont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Espagnols cherchent depuis si

Isle des Amazones.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

long-temps, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la Côte de Samar, qui offre, sur ses bords, les villages d'Ibatan, Bongahon, Catbalogan, où l'Alcade Major & le Commandant des troupes Espagnoles font leur résidence, Paranos & Calviga. Ensuite, passant le Détroit de Saint-Juanillo, on va jusqu'au Cap & à la petite Isle de Guiguan, qui finit le tour de l'Isle. Elle est remplie de montagnes escarpées; mais ses plaines sont abondantes. Entre plusieurs fruits, qui leur sont communs avec les Isles voisines, on en distingue un que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu.* Les Espagnols l'ont nommé Chicoy. On voit croître aussi, dans le voisinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus surprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui en avoient quelque connoissance, payoient d'abord une pistole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment fruits de Catbalogan; d'autres de Saint Ignace, parce que les Jésuites en faisoient d'heureuses expériences; mais le nom Indien est Bisay-Isagur. La plante ressemble au lierre,

Fruit précieux par ses vertus.

&s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, est de la couleur & de la grosseur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou seize noiaux, de la grosseur d'une noisette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux mêmes. Quoiqu'il en croisse aussi dans les Isles de Bentajan, d'Ilabao, d'Igasur & de Caragos, les plus estimés sont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, si l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Espagnols Pepinillo de Saint Gregorio, qui ressemble fort au baume, aussi bien que sa plante, mais qui est rempli d'une substance semblable à l'étoupe de chanvre (19).

DESCRI DES ISLES PHILIPPINES.

L'Isle de Leyte prend son nom du village de Gleyte, situé dans une Baie, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, jusqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Ensuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de distance, l'Isle de Panahan, qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le

Isle de Leyte.

(19) Catteri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, sur le témoignage des Jésuites, sur tout contre les poisons & le cours de ventre. *Ubi suprà*, pages 106 & suivantes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

premier nommé Cabalian; l'autre, Motavan; nom qui lui vient d'un rocher opposé, qu'on appelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Isles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

De Sogor, qui se nommoit autrefois Dimassivare, en allant vers l'Ouest, on trouve encore quarante lieues de Côte jusqu'à la pointe de Leyte. Ainsi le tour de cette Isle est d'environ quatre-vingt dix ou cent lieues. Elle est très peuplée du côté de l'Est, c'est-à-dire, depuis le Détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan; & ses plaines y sont si fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la divisent en deux parties, causent tant de différence dans l'air, que l'Hyver regne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison. Une moitié de l'isle fait la moisson & l'autre seme; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs, de vaches, de sangliers, & de poules sauvages. La pierre, jaune & bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction, pour

Elle a tout à la fois l'hyver & l'été.

Avantages naturels de l'Isle de Leyte.

les édifices & les Vaiſſeaux, n'y eſt pas moins commun; & la mer auſſi favorable que la terre aux heureux Habitans de l'Iſle, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante auſſi la douceur de leur naturel, & deux de leurs uſages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hoſpitalité, lorſqu'ils voyagent; l'autre de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la diſette. Enfin l'on ajoute, à tant d'avantages, que l'air eſt plus frais à Leyte & à Samar que dans l'Iſle de Manille.

Iſle de Bool.

Du côté de Baybay & d'Ogmuc, l'Iſle de Leyte regarde celle de Bool, dont la longueur eſt de ſeize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa partie Méridionale eſt la plus habitée, depuis Obog, ſa Capitale, juſqu'à la preſqu'Iſle, ou la petite Iſle de Panglao. Elle eſt bordée de trois autres Iſles, moins peuplées. Son Terroir ne produit point de riz; mais il eſt riche en Mines d'or. Le fruit de ſes palmiers & ſes racines ſuppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes ſont remplies de bêtes fauves, & les Iſles voiſines lui fourniſſent du coton. Les Habitans ont le même langage que les

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Bisayas ; mais ils sont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves aussi sur mer & sur terre.

Sibu ou Sogbu.

Sibu, Cebu ou Sogbu (20) devoit occuper le premier rang dans cette Description, si l'on avoit suivi l'ordre de la Conquête. C'est la premiere Isle où les Officiers de Magellan planterent l'étendart Espagnol en 1521, & d'où ils sortirent, en 1564, pour subjuguer Manille & les autres Isles. Mais on s'est attaché à l'ordre naturel, en les suivant de l'Est à l'Ouest. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & sa circonference est d'environ quatre-vingt quatre. Son principal Cap, qui est au Nord-Est, se nomme Burulaque ; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Est au Sud-Ouest, jusqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, jusqu'à la petite Isle de Matta & la ville du Nom de Jesus.

Sa Capitale.

Cette ville est située sur une pointe, presqu'au milieu de l'Isle, sous le dixieme degré. Elle n'est éloignée de la petite Isle de Matta, du côté de l'Est, que de la portée du mousquet, & de celle du canon à l'Ouest. C'est dans ce lieu que Magellan, son beau-pere, & le Capitaine Juan-Serrano furent tués

(20) Pigaphetta la nomme Zubu.

DESCRIP DES ISLES PHILIPPINES.

par les Indiens (21). On trouve, entre ces deux terres, un Port où l'on est à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Est & de l'Ouest; mais ses bancs exercent l'attention des Pilotes. La ville a perdu son ancienne splendeur, depuis que Manille s'est accru. C'est néanmoins la résidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcades & de quelques autres Officiers. Elle est défendue par un bon Fort. La garnison consiste en deux compagnies, d'Espagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Augustins, fondé, comme la ville en 1598, y conserve une image de l'Enfant Jesus, qui fut trouvée, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des vaincus. On jugea qu'elle avoit été laissée par quelque soldat de Magellan, au temps de la premiere découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la ville du Nom de Jesus, cinq mille maisons. Les Jésuites y ont un College. De deux Bourgs, qui sont dans le reste de l'Isle, celui de Payran est habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens

(21) Le même Voyageur ne parle pas du Beau-pese, & raconte que Juan-Serrano fut abandonné vif, dans l'Isle, par ses Compagnons. *Page* 42.

originaires de l'Isle, qui sont exempts du tribut, parce qu'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Isles. Le principal fruit du Terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du millet ; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'abaca blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se seme. On la bat dans sa maturité, pour en tirer les fils ; comme le Gamuto, qui est une autre espèce de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si long-temps à l'eau. Il y croît aussi beaucoup de coton & de tabac. On trouve dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

Productions de Sibu.

Isles qui l'environnent.

Sibu a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que Batayan, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cent Tributaires, uniquement occupés de de la pêche & de la fabrique des toiles.

A l'Eſt, entre Sibu & la Côte d'Ogmuch & Leyte, on trouve les petites Iſles de Camotes, dont la principale eſt Poro, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé Tanion, confine à l'Iſle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'eſt ſéparée que par un petit canal, large d'un lieue & très dangereux par ſes Courans. Cette Iſle s'étend, depuis le neuvieme degré, juſqu'au dixieme trente minutes. Elle eſt aſſez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Iſles voiſines, après avoir payé ſon tribut. Les montagnes ſont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'iſle a tiré ſon nom, & qui ont diviſé entr'eux ces cantons ſauvages. Les uns en occupent les ſommets, & les autres ſont établis ſur les panchans. Outre la jalouſie des limites, ils ont ſouvent l'occaſion de ſe battre, parce qu'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils ſe ſont enlevées mutuellement. Auſſi le ſang coule-t-il ſans ceſſe dans cette farouche Nation. On diſtingue une autre eſpece de Noirs, qui demeurent aux embouchures des rivieres, ſans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Eſpagnols. Cependant, lorſque l'Iſle eſt attaquée par les

Iſles des Noirs.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Corſaires de Mindanao & de Xolo ; ils courent tous à la défenſe commune ; mais enſuite ils ſe retirent auſſi-tôt dans leurs cantons. Les Biſayas habitent les Plaines, & le plus grand nombre eſt du côté de l'Oueſt, ſous le gouvernement des Jéſuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Iſle, dont la principale occupation eſt de faire du cacao, qu'on a porté dans la Nouvelle Eſpagne aux Philippines. Les montagnes produiſent du riz, qui croît naturellement ſans eau.

Iſle de Fuegos & de Panamao.

L'Iſle de Fuegos, ou de Siquior, eſt proche de la derniere & de Sibu. Quoique petite, elle eſt habitée par des Peuples courageux, qui ſe font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Iſle de Panamao, ſituée vers l'Oueſt, n'eſt éloignée de Leyte que de la portée du mouſquet. Son circuit eſt de ſeize lieues, ſa longueur de quatre, & ſa largeur proportionnée. Elle eſt mongneuſe, arroſée de pluſieurs rivieres, & remplie de mines de ſouffre & de vif-argent. C'eſt depuis peu d'années qu'elle a ceſſée d'ètre déſerte, & ſon Gouvernement dépend de celui de Leyte.

Dans toutes les Iſles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Cou-

ronne d'Eſpagne, Eſpagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on ſubjugué la douzieme partie. Les Indiens mariés payent dix piaſtres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix huit ans juſqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reſte dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pieces de huit, qui ne ſuffiſent point pour l'entretien des quatre mille ſoldats répandus dans les Iſles, & pour les gages exceſſifs des Miniſtres. Auſſi la Cour eſt-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle Eſpagne.

§ V.

Iſles de Mindanao & de Xolo.

Situation & grandeur de Mindanao.

ON compte ces deux Iſles entre les Philippines, quoique la premiere ſoit à deux cens lieues de Manille au Sud-Eſt. Sa ſituation eſt depuis le ſixieme degré juſqu'au dixieme trente minutes, entre les Caps de Saint-Auguſtin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme ainſi comme un triangle,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dont ces trois Caps font les pointes. On trouve, entre celui de Suliago & de Saint-Auguſtin, c'eſt-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuſe Province qui ſe nomme Los Caragos. Celle d'Illigan, qui dépend de Dapitan, & celle de Subanos, ſont entre Suliago, qui eſt au Nord-Eſt, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Eſt à l'Oueſt depuis ce dernier Cap juſqu'à celui de Saint-Auguſtin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Le circuit de l'Iſle entiere eſt d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes ſi profondes, qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Elle eſt environnée de pluſieurs Iſles, entre leſquelles on diſtingue Xolo, à trente lieues de Samboangan; Baſilan, Sangail, & la preſqu'Iſle de Santrongan.

Avec tant d'éloignement & de diviſion entre ſes parties, Mindanao ſe reſſent de divers climats, & ſe trouve entourée de mers orageuſes, ſur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui eſt ſous le Gouvernement de Samboangan, eſt très temperée. Les vents y ſont agréables, les tempêtes rares, & les pluyes fréquentes. Dans les Pro-

vinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Mores, les Terres ſont marécageuſes, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Iſle, vingt rivieres navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuſes ſont celles de Buhayen & de Batuan, qui viennent de la même ſource, mais dont la premiere coule vers Mindanao, & la ſeconde ſe joint à la mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troiſieme, nommée Sibuguey, prend ſa ſource près de Dapitan, & ſépare les Provinces de Mindanao & de Sambiongan. L'Iſle contient auſſi deux Lacs; l'un qui ſe nomme Mindanao, d'où elle a tiré ſon nom (22), & qui eſt d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & ſitué dans la partie oppoſée de l'Iſle. Tout le pays eſt rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produiſe beaucoup de riz, & des racines fort nourriſſantes. On y trouve de toutes parts, principalement ſur la Côte de Caragos, & près de la riviere de Butuan, une grande abondance de ces

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ses productions particulieres.

(22) Mindanao ſignifie, en langue du Pays, homme de Lac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

palmiers, dont les fruits se nomment Sagu, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit comme aux Moluques.

Outre les productions communes aux autres Isles, Mindanao a le Durion, fruit estimé sur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une substance molle & blanchâtre, avec un noyau semblable à celui des prunes, qui se mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'est-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboangan, dans une étendue de soixante lieues, particuliérement dans les cantons élevés; mais sur-tout dans les Isles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits.

Canelle de Mindanao.

La canelle n'est pas moins particuliere à l'Isle de Mindanao. L'arbre, dont elle est l'écorce, y croît sans culture, sur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier. De-là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par son voisin, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mure; & quoi-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

qu'elle ſoit d'abord auſſi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans ſon goût & ſa vertu. On la recueille dans vingt cinq Villages, ſur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un ſeul village de la Province de Cagayan.

Souffre de ces Volcans.

Les Habitans de l'Iſle y trouvent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivieres, en y faiſant des foſſes avant l'arrivée du flot. Les Volcans leur donnent beaucoup de ſouffre, ſur-tout de Sanxil, qui eſt dans le voiſinage de Mindanao. Il s'y éleva en 1640 une haute montagne, qui vomit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entiere de l'Iſle.

Ses Perles & ſes nids d'oiſeaux.

On pêche de groſſes perles dans les mers voiſines. Le Pere de-Combes, Jéſuite, qui a publié l'Hiſtoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très profond, on en connoît une, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les eſpeces d'oiſeaux qui ſont dans les autres Iſles, Mindanao produit le Charpentier, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuſe quantité de ſangliers, de che-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vres & de lapins ; mais sur-tout de singes très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Peuples qui l'habitent.

Les Insulaires sont divisés en quatre Nations principales, sous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Isles de Mandanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux au bord des rivieres ; & leur nom signifie *Nageur*. Ces Peuples aiment si peu la terre, que ne s'embarrassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce ; & la liaison qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom signie Habitans des rivieres, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les Vassaux des Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une pique à cette espece de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les Dapitans,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

qui sont aussi comme une Nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols dans la conquête des Isles voisines.

L'intérieur du pays est habité par des Montagnards, qui ne descendent jamais sur les Côtes. On y trouve aussi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de servir à la conservation de leur liberté. Tous ces Insulaires sont Idolâtres, ou sans Religion; mais, depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le Mahométisme regne sans partage, sur-tout dans les Isles de Basilan, & dans celle de Xolo, qui est comme le siege de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parce que celui qui en infecta ces Isles, y avoit son tombeau, que les Espagnols détruisirent à leur arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart sont Athées, & ceux qui ont quelque Religion sont Sorciers (23). Les Mahométans ne connoissent de la leur, que la défense de manger du porc, la Loi de la circoncision & la liberté d'entretenir plusieurs femmes. D'ailleurs ils sont fort sobres. Leur nourriture est un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, sans

Leur Religion.

(23) *Ubi suprà*, page 214.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aucun assaisonnement d'épices. Avec le poisson même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du sel. Leur habillement n'est pas moins simple : un même habit leur sert de haut-de-chausse, de pourpoint & de chemise. Ils portent au côté un cri, espece de poignard dont le manche est doré, & une ceinture au-dessus du haut-de-chausse, ou plutôt une écharpe si large qu'elle leur tombe sur les genoux. Les femmes ont une sorte de sac, qui leur sert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas sur une mauvaise natte pendant la nuit. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sieges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Usages & Loix fort barbares.

Les usages des Nations, qui habitent les montagnes, sont plus barbares que ceux des Mahométans. Un pere, qui rachete son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur pere. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, sur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connoissent point l'huma-

DESCRIP. DES ISLES PHILIPPINES.

nité pour les Étrangers. Ils ont le vol en horreur ; mais l'adultere leur paroît une faute légere, qui s'expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier dégré, en mettant le coupable dans un sac, & le jettant au fond des flots. Jamais une nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à venger quelque injure, s'efforcent, par toutes sortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils se croyent offensés ; sans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus foible a recours aux présens, pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi dont il veut se défaire. Après son expédition, il est mis au rang des Braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'est-à-dire, un turban de diverses couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué sept hommes.

Administration de la justice, & degrés de Noblesse.

Les deux Rois Mores de Mindanao

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

administrent la Justice par les mains d'un Gouverneur qui porte le nom de Zarabandal. Cet Office est la premiere Dignité dans chacune des deux Cours. On y distingue des degrés de Noblesse. *Tuam* est le titre des Grands. Otançayas est celui de personnes riches, qui sont Seigneurs d'un certain nombre de Vassaux. Les Princes du sang royal se nomment Cacites. En général, les simples Sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des Grands, parce que l'Autorité souveraine est trop foible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Isle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possedent, pour vêtir d'habits neufs, le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, au-tour du sépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums ; & s'il est question d'un Prince, ils enferment son tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'esclaves, pour servir de cortege au Mort. Mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant

dant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Leurs femmes sont chastes & modestes; mais elles trouvent dans leur laideur un grand secours pour l'exercice de cette vertu. Les noces se célebrent avec beaucoup de pompe, & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conserve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

L'arme, que les Mahométans portent sans cesse, est un poignard ou un cri, dont la lame est flamboyante. Les Seigneurs sont distingués par le manche, qui est d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les distingue aussi des Habitans de toutes les autres Isles, qui portent un bouclier de forme longue. En mer, ils ont l'usage de certaines petites cannes de la grosseur du doigt, qu'ils nomment Babacaies, & qui sont si dures & si pointues, qu'étant tirées comme des fleches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent sur terre, à la lance & au cri, un cimeterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Bor-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

neo, en apportent pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle : c'est celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites fleches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le remede n'est pas appliqué sur le champ ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

On trouve, au-tour de Mindanao, plusieurs villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pû le subjuguer. Ce peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

Isle de Xolo, & ses propriétés.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de Xolo, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Mores, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines qui offre des éléphans. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le Salagan, si renommé aux In-

Nom de l'oiseau dont on mange les nids.

des, par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chere, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espece de pomme, que les Espagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle ne se trouve que dans son Jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune; & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la grosseur des gousses d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier; & le goût en est très agréable. On vante, dans cette Isle, une herbe, nommée Ubossbamban, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles, qui se pêchent sur les Côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singuliere des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis Mai jusqu'à Septembre; temps pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Ouest.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Fruit du Roi.

L'Isle de Basilan, qui n'est qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Pro-

Isle de Basilan nommée le Jardin de Sambrangan.

vince de Sambrangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de ſucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de Boaba dans l'Iſle de Pintador, eſt de la groſſeur d'une noix. Il renferme, dans ſon écorce, trois ou quatre pepins ſi doux & ſi délicats, qu'on en peut manger une quantité ſurprenante, ſans en reſſentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme Tugup à Leyte, eſt un autre fruit de ces deux Iſles qui a l'écorce cotoneuſe, & qui devient auſſi gros que le melon. La ſubſtance en eſt molle & de fort bon goût. Il contient de petits noyaux qui reſſemblent aux Atas & aux Cirimayas de la Nouvelle Eſpagne. Le Balono, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noyau qui eſt environné d'une poulpe d'un doigt d'épaiſſeur. On le confit au vinaigre avant ſa maturité. Baſilan produit beaucoup de riz, qui ne differe pas moins en couleur & en odeur, que par ſes autres qualités. Dans une ſi petite Iſle, les rivieres ſont grandes & difficiles à traverſer. Les ſangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y eſt propre à bâtir. Enfin la mer concourt à l'abondance du Terroir, en fourniſſant aux

Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres especes qui sont particulieres au climat ; sur-tout de belles tortues de la seconde espece, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de *Jais*.

Descript. des Isles Philippines.

§ VI.

Conquête des Isles Philippines.

Lenteur des Espagnols pour cette entreprise.

APrès la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornerent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement, dans ces dernieres Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Portugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Astrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal ; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnerent volontiers, sans autre con-

dition que d'obtenir leur passage en Espagne.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença sérieusement à tourner ses vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entreprise de Magellan, elle résolut de conquérir des Isles, sur lesquelles on ne lui contestoit pas les premiers droits. Ruys-Lopez de-Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir du Méxique avec cinq Vaisseaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Isle de Los-Coralos, & de-là celles des Larrons, qui prirent ensuite le nom d'Isles Marianes. Ensuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Isles à l'onzieme degré. Il se vit forcé de mouiller dans la Baye de Caraga, au mois de Février 1543, & non seulement il y perdit presque tous ses gens par la faim & les maladies, mais les tempêtes abîmerent quatre de ses Vaisseaux, & rejetté par les Portugais, qui lui refuserent des rafraîchissemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Isle d'Amboine.

Entreprise de Lopez Legaspi.

Cette disgrace rebuta les Espagnols, jusqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'interêt qu'ils avoient à la con-

quête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Augustin, nommé le Pere Urbanetta, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique qui fit partir, en 1564 une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, & d'une Frégate, montée de quatre cens hommes, sous le commandement de Michel Lopez Legaspi. Urbanetta & quelques Religieux du même Ordre, s'engagerent dans une entreprise dont on devoit le plan à leurs conseils. La Flotte arriva dans l'Isle de Leyte au commencement de l'année suivante; & passant heureusement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de Sibu le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un More de Borneo qui connoissoit toutes ces Isles, & que Legaspi avoit pris à bord près de Panaon. Les Espagnols ne trouverent point d'obstacle à leur descente; mais, ayant conçu quelque défiance des Insulaires, ils emporterent d'assaut la ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jesus dont le nom fut donné à la ville & au premier Couvent que les Augustins y fonderent. Après l'établissement des Espagnols, Urbanetta partit sur l'Amiral avec Dom Philippe de-Salzedo,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Il se rend Maître de Sibu & bâtit une Ville.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

pour découvrir & fixer une route jusqu'à la Nouvelle Espagne, dans des Mers immenses qu'on n'avoit encore traversées qu'au hasard. Il fit heureusement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravie par Dom Alonso de-Arellana, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle Espagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumieres & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes nécessaires pour cette Navigation, après avoir observé fort soigneusement la route.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

En 1570, Legaspi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Epagne, qui lui ordonnoient d'étendre ses Conquêtes. Il se présenta, l'année suivante, devant la ville de Manille; & l'ayant subjuguée sans effusion de sang, il y jetta les fondemens de celle qui subsiste aujourd'hui. Bientôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaspi mourut en 1572; mais Guido de-Labazarris, qui succéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Isle, & fit présent à ses plus braves soldats de plusieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuses distinctions, que la Cour d'Espagne

ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Espagnols se trouverent assez forts pour repousser une Flotte de soixante dix Barques, qu'un Corsaire Chinois, nommé Limahon, avoit rassemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de-Sande, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Isle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Isles de Mindanao & de Xolo. Ses successeurs marcherent vivement sur ses traces. Stefano Rodriguez de-Figueroa entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ses propres frais, & rendit le nom Espagnol redoutable à toutes les Isles; mais il mourut dans le cours de ses exploits. Dom Juan de-Ronquillo prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long temps avec divers succès. Enfin le 6 d'Avril 1635, Juan Chaves se rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Isle se vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à plusieurs conditions, dont la principale étoit une amitié si sincere, que dans toutes les offenses & les accusations de mécontentement, les

Accroissement des Espagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Isle de Mindanao.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Paix qu'ils font avec le Roi.

plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (24). Le Roi de cette partie de l'Isle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets que les Hollandois leur avoient vendus, de fleches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pieces de canon. Après avoir vécu long-temps avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cesserent point d'y entretenir un Alcade Major, avec quelques troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'Illigan, dans la Province de Dapitan, qu'ils continuerent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils

(24) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Pere de-Robles.

avoient promise à l'Espagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit, & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée.

Opinions que les Habitans ont des Espagnols.

On observe que les Jésuites entrerent dans l'Isle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la conversion des Insulaires, & pour remplir toutes les fonctions Ecclésiastiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'Isle pour l'Espagne, leur confia le soin des Paroisses. Illigan & Dapitan furent comprises dans cette distribution.

Conquête de Xolo.

Dom Sebastien Hurtado de-Corcuero, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Isle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de six cens Espagnols. La paix qu'il fit avec les Insulaires fut cimentée par l'établissement du Christianisme, sous la direction des Jésuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Espagne, & renouvellée en 1646, à

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit brasses. Deux ans après, l'Isle fut attaquée par les Hollandois, qui trouverent une résistance insurmontable dans la valeur des Espagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occasion pour rompre son dernier Traité, parvint à se délivrer de ses Vainqueurs. La nécessité força les Espagnols d'accepter des conditions à leur tour. Il ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Isle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

Les Espagnols en sont chassés.

Lorsque l'union des Couronnes de Castille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient sous la domination de l'Espagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte considérable pour achever la Conquête des Isles: mais étant parti dans une Galere, pour se rendre à bord de l'Amiral qui avoit déja mis à la voile, ses Rameurs, qui étoient des Sangleys, se mutinerent, le tuerent avec tous les autres Espagnols, & conduisirent sa Galere à la Chine. Dom Louis de-Las-Marinas, son fils, succéda au Gouvernement, & n'abandonna point son entreprise. Les Gouverneurs suivans ont tourné tous

leurs efforts à la même vûe; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixieme partie des Insulaires.

§ VII.

Gouvernement de Manille & des autres Isles.

MALGRÉ l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

Gouvernement Ecclésiastique.

L'administration Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non seulement toutes les causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voie d'appel. Cependant, si sa Sentence ne s'accorde point avec la premiere, on est libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint Siege. Outre l'Ar-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

chevêque & ses trois Suffragans, qui sont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Espagnols nomment Evêque à l'Anneau; il prend le Gouvernement de la premiere Eglise vacante, afin que tous les devoirs soient remplis sans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient, pour conserver au Roi d'Espagne le droit de nomination, & pour assurer le repos des Fideles, qui seroient six ans sans Pasteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commissaire de l'Inquisition est nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

L'administration civile & militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général. Son Office dure huit ans. Il est Président du Tribunal suprême, qui est composé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiscal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent destinés, en 1590, à l'entretien d'un corps de troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magistrats des vil-

Tribunal Suprême.

les, & juge des violences commiſes par les Eccléſiaſtiques, comme le Tribunal de la Force en Eſpagne. Le Gouverneur y aſſiſte en qualité de Préſident; mais il n'a point de voix; & ſi celles des quatre Auditeurs ſont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pancher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur ſont de quatre mille quatre cens pieces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiſcal ſont les mêmes; mais il a de plus ſix cens pieces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte-Croiſade. Les appointemens reglés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pieces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Préſident de la Cour, & cinq mille trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur civil. S'il meurt dans le cours de ſon adminiſtration, le plus ancien Auditeur jouit de ſes appointemens, & prend ſoin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte enſuite au nouveau Gouverneur.

Appointemens des principaux Officiers.

On doit trouver ſurprenant que dans un pays où les vivres, les étoffes, & tout ce qui ſert au faſte, comme aux

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

néceſſités de la vie, eſt à plus vil prix que dans aucun autre lieu du Monde, les Officiers reçoivent de ſi grands ſalaires. Auſſi les Voyageurs obſervent-ils que ſi les Iſles Philippines étoient moins éloignées de l'Eſpagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain eſt immenſe, la Juriſdiction fort étendue, l'autorité ſans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuſes & les honneurs plus diſtingués que dans la Viceroyauté des Indes (25). Outre le Gouvernement civil, & l'adminiſtration de la Juſtice avec le Conſeil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt deux Alcades qui gouvernent autant des Provinces, diſpoſe du Gouvernement des Iſles Marianes, lorſqu'il vaque par la mort, juſqu'à ce que la Cour y ait pourvû. Il diſpoſoit auſſi de ceux de Formoſe & de Ternate, tandis que ces Iſles appartenoient à l'Eſpagne. Il diſtribue des Seigneuries, ſur les villages Indiens, aux Soldats Eſpagnols, qu'il juge dignes de cette récompenſe. Ces Fiefs ſe donnent ordinairement pour deux vies, c'eſt à-dire, avec droit de ſucceſſion pour la femme

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

(25) Carreri, *ubi ſuprà*, page 49.

& les enfans ; après quoi la terre revient au Domaine royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres ; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastres de chaque tribut, & quatre cavans de riz (26) à chaque soldat de leur District. Outre les dix piastres, le Roi tire, dans les terres de son Domaine, deux cavans de riz par tête.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglise Archiépiscopale, & n'est obligé qu'à le faire sçavoir au Roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les Paroisses séculieres, & les Bénéficiers royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses des Réguliers sont pourvûes par le Superieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation ; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confessions des Indiens, sans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Espagne ; emploi

(26) Le Cavan pese cinquante livres d'Espagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

qui rapporte plus de cinquante mille écus. il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Eſpagne; parce qu'il a le pouvoir de diſtribuer, aux Indiens, des commiſſions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Eſpagnole par des diſtinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Inconvéniens qui les balancent.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après ſon adminiſtration. Le droit des plaintes eſt accordé à tout le monde, & ſe publie dans chaque Province. Ce droit dure ſoixante jours, pendant leſquels l'oreille du Juge eſt ouverte. C'eſt ordinairement le Gouverneur qui ſuccede. Il apporte une Commiſſion expreſſe du Roi & du Conſeil des Indes. Cependant la Cour ſe réſerve le Jugement d'un certain nombre de Chefs, que le Juge envoye en Eſpagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce ſur les cas qui ne ſont pas réſervés. Les Auditeurs, qui ſont chargés de l'adminiſtration après la mort d'un Gouverneur, ou qui paſſent à quelque poſte dans un

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

autre pays, sont soumis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir en laissant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur est poussée si loin dans ces étranges Procès, que sans égard à la grandeur du rang, elle va jusqu'à la prison. Dom Sebastien Hurtado de Corcuera se vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque temps de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injustement. A la vérité, le Conseil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, sans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fussent envoyées en Espagne. Cependant la distance des lieux empêche toujours que cet ordre ne soit exactement observé. Carreri assure que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs qui soient revenus en Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succede; & que le Prédecesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé (27).

Triste sort de la plûpart des Gouverneurs.

(27) *Ubi suprà*, page 54.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ VIII.

Climat & richesse des Philippines.

Chaleur & humidité regnantes.

LA chaleur & l'humidité ſont les deux qualités générales de toutes ces Iſles; mais la premiere n'y eſt pas ſi ſenſible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle ſoit plus incommode, par les ſueurs qu'elle cauſe & qui affoibliſſent les meilleurs tempéramens. L'humidité vient du grand nombre de rivieres, de lacs, d'étangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On obſerve, comme une propriété particuliere aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnere ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit regner les vents du Sud & de l'Oueſt. Ils amenent de ſi grandes pluies & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvant inondées, on n'a point d'autre reſſource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre juſqu'au milieu de Décembre, c'eſt le vent du Nord

Regne des ents.

qui regne ; pour faire place enſuite, juſqu'au mois de Mai, à ceux d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt. Ainſi les mers des Philippines ont deux mouſſons, comme les autres mers des Indes ; l'une ſeche & belle, que les Eſpagnols nomment la Briſe ; l'autre, humide, orageuſe, qu'ils appellent Vandaral.

On remarque encore que dans ce Climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, de quelque ſaleté que ſoient leurs habits & leurs chemiſes, tandis que les Indiens en ſont couverts. La neige n'y eſt pas plus connue que la glace ; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur eſt ſi conſtante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de la pluie. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards. Mais auſſi les alimens y ſont legers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de ſubſtance que celui de l'Eu-

Qualités de l'air.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

rope. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre, & le vin. Comme on a le choix de toutes ſortes de viandes, les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier le matin, & de poiſſon le ſoir. Les pauvres ne mangent guere que du poiſſon mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air eſt la roſée, qui tombe dans les jours les plus ſereins. Elle eſt ſi abondante, qu'en ſecouant un arbre, on en voit tomber une ſorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille ſans être humide de ſueur; mais elle eſt beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parce que l'air y eſt plus agité. Auſſi toutes les perſonnes riches ont des Maiſons de Campagne, où ils ſe retirent depuis le milieu de Mars juſqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur ſe faſſe ſentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun temps, on ne laiſſe pas alors de voir ſouvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On a déja fait observer que Manille est particulierement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui se nomment Carvallos, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que delà étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs allarmes sont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de Volcans, qui vomissent des flammes au-tour d'eux, & qui remplissant de cendres les lieux voisins, envoyent des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le Terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit

Tremblemens de terre.

Volcans.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ce qui rend les Montagnards errans.

raremenr tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles ſoient venues. De-là vient que les Habitans des Montagnes n'ont pas de demeure fixe, & ſuivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorſqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne ou d'un bois, ils paſſent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent réguliérement du fruit deux fois l'année; & ſi l'on plante un rejetton, il en porte l'année ſuivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes ſi couvertes de verdure, ni de bois ſi remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fourniſſent plus de ſecours & de commodités pour la ſubſiſtance des hommes.

Avantages des Philippines pour le Commerce.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille ſe trouvant placée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette ſituation en fait un des lieux du Monde, où le Commerce eſt le plus floriſſant. Les Eſpagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où tou-

tes

tes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topazes, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjouin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange; pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

Perte du Commerce du Japon.

§ IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance de diverses sortes d'animaux.

LA fécondité d'un climat se faisant observer jusque dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de buffles sauvages, qu'un bon Chasseur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chevres est surprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Isles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes monstrueux.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se deffendre contre l'attaque des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent

plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre plusieurs especes d'huitres, on en distingue une, qu'on appelle Taclow, & qui pese plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrappent la patte, commencent par y jetter une pierre qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la serrer.

Propriétés des civettes aux Philippines.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous les mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Isles sont le seul endroit du monde, où l'on voit une espece de chats, de la grandeur des lievres & de la grosseur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de Taguans. Ils ont des ailes, comme les chauves-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de

Taguans, ou Chats aîlés.

DESCRIPT DES ISLES PHILIPPINES.

trente palmes. On trouve, dans l'Isle de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme Mango. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. L'Iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile, mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes rivieres. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Mango.

Iguana.

Serpens horribles.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles, des serpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme Ibitin, se tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il se serre contre l'arbre pour les digerer (28). Un autre serpent,

(28) Carreri s'imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, est

nommé Aſſagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment Olopang, jettte un venin fort dangereux. Les Bobas, qui ſont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Oiſeaux ſinguliers.

De pluſieurs oiſeaux ſinguliers des Iſles, le plus admirable par ſes propriétés eſt le Tavon. C'eſt un oiſeau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou aſſez longs. Il fait ſes œufs dans des terres ſabloneuſes. Leur groſſeur eſt à peu près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'après que les petits ſont éclos, on y trouve le jaune entier ſans aucun blanc, & qu'alors ils ne ſont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'eſt pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits, ſans attendre qu'ils ſoient couverts de plumes. Ils ſont auſſi bons que les meilleurs pigeons. Les Eſpagnols mangent ſouvent dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui ſuit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle raſſemble ſes œufs juſqu'au nombre de quarante ou cin-

Le Tavon & ſes propriétés.

de rompre l'air qui ſe trouve entre l'homme & le ſerpent.

quante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espece de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids au mois de Mars, d'Avril & de Mai; temps où la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élevent point assez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidement ces nids le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui sont également estimés.

La Tourterelle des Philippines.

On voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une plaie fraîche, d'où le sang paroît sortir.

Le Kolin.

Le Kolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire &

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

cendrée, qui n'a ſur la tête, au lieu de plumes, qu'une eſpece de couronne ou de crête de chair. Le Paloma Torcaz eſt à peu près de la même groſſeur. Son plumage eſt varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'eſtomach; mais ſa principale diſtinction conſiſte dans ſon bec & ſes pieds, qui ſont auſſi du plus beau rouge. Les Inſulaires donnent le nom de Salangan à ce fameux oiſeau, dont les nids paſſent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes les Indes. Il eſt commun dans les Iſles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa groſſeur eſt celle d'une hirondelle. Il bâtit ſon nid ſur les rochers qui touchent au bord de la mer, & l'attache au rocher même, à peu près comme l'hirondelle attache le ſien aux murailles. L'Herrero eſt un oiſeau verd, de la groſſeur d'une poule, auquel la nature a donné un bec ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire ſon nid; ſon nom, qui ſignifie Forgeron, lui vient des Eſpagnols, pour ſignifier le bruit de ſon travail, qui ſe fait entendre d'aſſez loin. On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiſeau, nommé

Le Paloma Torcaz.

Le Salangan.

L'Herrero.

Le Colocolo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Colocolo, a celle de nâger sous l'eau, avec autant de vîtesse qu'il vole dans l'air. Ses plumes sont si serrées, qu'elles deviennent seches aussi-tôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais son bec, qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur & si fort, qu'il perce & qu'il enleve toutes sortes de poissons.

Différence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

On trouve quantité de paons dans les Isles de Calamianes. Au lieu de faisans & de perdrix, les montagnes y fournissent d'excellens coqs sauvages. Les cailles sont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Isles sont remplies d'une sorte d'oiseaux verds, qui se nomment Volanos, de plusieurs especes de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête est ornée d'une touffe de plumes. Les Espagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde, qui n'y ont point multiplié. Ils y suppléent par une poule singuliere, qui se nomme Camboie, parce qu'elle vient de cette Région, & qui a les pieds si courts que ses aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cedent rien aux coqs d'Inde. On estime une autre sorte

de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les grosses chauves-souris, dont on a déja parlé, sont fort utiles à Mindanao, par la quantité de salpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Salpêtre de l'excrément des Chauve-Souris.

A l'égard des poissons, Pline n'en a nommé presqu'aucun, qui ne se trouve dans ces mers : mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le Douyon, que les Espagnols ont nommé *Pesce-Muger*, parce qu'il a les parties du sexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le sang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette espece. Les poissons, qu'on nomme Epées, ne sont differens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles seroient les plus redoutables ennemis des Insulaires, par leur abondance & leur voracité, si la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles sont si fertiles, qu'elles font jusqu'à cinquante petits; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles font à terre, elles se mettent dans l'endroit par le-

Le Douyon, ou le Pesce-Muger.

Les Philippines sont infectées de Crocodiles.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quel ils doivent paſſer ; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laiſſent échapper que ceux à qui le haſard fait prendre un autre chemin. En ſecond lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excremens, vomiſſent ce qui leur reſte dans l'eſtomach après la digeſtion. Ainſi leur nourriture y fait un long ſéjour, qui les empêche de reſſentir ſouvent la faim ; ſans quoi il en couteroit tous les jours, aux Iſles, un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monſtres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os &des cranes d'hommes. Les Eſpagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, ſous leurs mâchoires, de petites veſſies pleines d'un excellent muſc. Les Lacs des Iſles ont une autre eſpece de poiſſons monſtrueux, que les Indiens nomment Buhayas, & qui ne paroiſſent point differens de ceux que les Portugais ont nommés Caymans. Ils n'ont pas de langue ; ce qui leur ôte, non ſeulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Auſſi ne dévorent-ils leur proie que ſur le rivage. Ils feroient les plus redoutables de tous les monſtres, s'ils n'avoient une

Buhayas, monſtres dangereux.

extrême difficulté à se rourner. On leur attribue quatre yeux ; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les especes de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre, dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les Chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé contre les surprises des Bugayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou Nang-Kauvagan, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortileges (29).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les Mers de Mindanao & de Xolo sont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins sans pieds, dont la queue ressemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huitres dans ces Isles, qu'on se sert des écailles pour

Huitres & Raies d'une extrême grandeur.

(29) *Ubi suprà*, page 176.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

abreuver les buffles. Les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y diſtingue deux ſortes de tortues ; l'une dont la chair ſe mange & dont l'écaille eſt négligée ; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les raies y ſont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui eſt fort épaiſſe, ſe vend aux Japonois pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Fruits divers.

Paſſons aux fruits qui ne ſont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Iſles Philippines. On en diſtingue deux, également eſtimés des Eſpagnols & des Indiens. Ils croiſſent naturellement dans les bois. On a deja vanté le premier qui ſe nomme Santor, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un pays où le quintal de ſucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte deſcription. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche ; mais il eſt un peu plus plat. Son écorce eſt douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il ſe confit également au ſucre & au vinaigre ; & pour troiſieme propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre reſſembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles

Santor.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la Sculpture (30).

Mabol.

L'autre fruit, qui se nomme Mabol, est un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hauteur d'un poirier; chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans sa saison, approche de la beauté de l'ébene.

Bilimbins ou Carambolas.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du Chicoy, ou du Seizu, qui se trouve dans l'Isle de Guigan. Les Bilimbins, que les Portugais nomment Carambolas, sont acides dans les Indes Orientales; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, assaisonnés avec du vinaigre & du sucre. Le Macupa, que les Portugais ont nommé Jambo, est beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il est de même des Banchilins, des Jaccas, nommés Naucas par les Espagnols, des Tampaies, & des Cassuis ou Caguis. Les Mangas de Siam, ou de Papagallo, qui est le nom Portugais, & les Camico, qui ressemblent aux Caramboles, mais qui sont plus aigres &

Macupa ou Jambo.

Autres fruits.

(30) *Ibid.* page 177.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ſans pepins, acquerent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le Lumboy, qui croît dans les Forêts, & que les Tagales nomment Dobat, eſt tout-à-fait ſemblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une ceriſe, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment Jambulon. Le *Dottoyan* eſt un arbre plus rare, dont le fruit eſt rouge & ſans pepins, comme le Jambulon; mais la chair en eſt blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Jambulon. Dottoyan

Panungian.

Le Panungian eſt un fort grand arbre, qui produit un fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon, dont la coquille eſt rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Sa chair, qui eſt tranſparente & de bon goût, aide à la digeſtion. On donne auſſi le nom de Licias à ce fruit, parce qu'il a quelque reſſemblance avec celui de la Chine; mais, au fond, ce n'eſt pas le même.

Carmon.

Le Carmon excite l'appétit, & n'eſt pas deſagréable lorſqu'il eſt bouilli. Il eſt auſſi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & ſa chair eſt aigre & douce. L'arbre, qui reſſemble au pommier, croît facilement ſur le bord des rivieres. On trouve, dans

quelques Isles, des Durions, dont l'arbre y est plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la description, croît sur le gros de la branche, comme les pomme de pin. Un goût d'oignon, qu'on lui trouve d'abord, mais auquel on s'accoutume aisément, n'empêche pas que les Etrangers ne le trouvent for agréable. Les Marans, fruit commun aux Philippines, ont quelque ressemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les Lanzones, ou les Boasbas, sont une sorte de raisins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Isles produisent des Paxos, fruit qui leur ressemblent assez par la forme, & dont le goût est exquis danns sa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Durion. Marans. Lanzones, ou Boasbas.

Paxos.

Dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins sauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu different des amandes & du même goût. Le Lumbon, autre arbre des Montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce est dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons; mais ce

Amandes qui croissent sur des pins.

Lumbon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

fruit affoiblit l'estomach : on en tire une huile, qui sert, au lieu de suif, pour espalmer les Vaisseaux. Les Jamboas, fruits d'un arbre qui ressemble au citronier par sa grandeur & ses feuilles, sont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois aussi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire sur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges ; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De plusieurs especes d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne soient plus grosses que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons ; mais la plûpart sont fort doux. Les fruits de la Nouvelle Espagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras croissent heureusement dans toutes ces Isles. Les gayavas s'y sont extrêmement multipliées. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte sur celui du palmier. Ce fruit resserre avant sa maturité, & lâche quand il est très mur : ses feuilles sont un excellent vulneraire & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille & dans les autres Isles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat,

Jamboas.

Oranges & citrons.

Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

qu'on y tranſporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Diverſes ſortes de palmiers.

Carreri s'étend beaucoup ſur une autre eſpece d'arbres, qui font le principal revenu des Inſulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaiſir que d'utilité. On en diſtingue juſqu'à quarante eſpeces, qu'il range toutes ſous le nom de palmiers, & dont les principales fourniſſent les Iſles de pain. Celle que les Tagales nomment Yoro, & les Montagnards Landau, portent le nom de Sagu aux Moluques. Elle croît naturellement & ſans culture, ſur le bord des rivieres. Toute ſa ſubſtance, du bas juſqu'en haut, eſt molle comme celle d'une rave. L'écorce eſt épaiſſe d'un doigt, & n'eſt ni fort dure, ni polie. La maniere d'employer cet arbre, aux Philippines, eſt différente de celle des Moluques (31).

Saſa & Nipa.

Une autre eſpece, qui donne du vin

(31) Voyez l'article de ces Iſles. Aux Philippines, on coupe le Sagu par morceaux. On le laiſſe tremper quelque temps dans l'eau, après avoir enlevé ſeulement une bande de l'écorce, afin que le reſte ſerve à conſerver la ſubſtance intérieure; & l'on taille enſuite cette ſubſtance blanche en très petites parties. Lorſqu'elle eſt taillée, on la foule avec les pieds dans des paniers de canne proche de la riviere, juſqu'à ce que le jus en ſorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaiſſeau plein d'eau qui eſt deſſous. On leve enſuite cette eſpece de pâte, on la met dans des formes compoſées de

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

& du vinaigre, se nomme Sasa & Nipa. Elle n'est point assez grande pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressembleroit aux dattes; mais il n'arrive point à sa maturité, parce que les Insulaires coupent la branche aussi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de Calinga, qui est une sorte de canelle, sert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil de canne très fin, elles durent environ six ans. On tire aussi du vin des cocos, & de l'huile, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la premiere écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres commodités.

Bourias.

Le Bourias est un troisieme palmier des Phippines, dont les Isles, qui sont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris le nom. L'arbre est plus gros

feuilles de palmier, où s'endurcit un peu; après quoi, étant sechée au Soleil, sans le secours d'autre feu, elle sert de pain, fort nourrissant, & qui résiste long temps à la corruption. *Careri, ubi suprà*, page 183.

que le cocotier. Ses fruits ſont proprement des dattes, dont les noyaux ſervent à faire de fort beaux chapelets ; & ſes feuilles reſſemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une eſpece de miel & de ſucre noir, nommé Pacaſcas, qui ſe vend dans de petites boëtes, & que les Inſulaires eſtiment beaucoup. La ſubſtance de ce palmier ſe transforme auſſi en pain. On en compoſe une eſpece de farine, avec le fruit broyé qu'on y mêle ; mais cette nourriture eſt moins ſaine que le Sagu.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Bonga.

Carreri met, au nombre des palmiers, juſqu'à l'arbre qui produit l'Areca, petite pomme ou plutôt petite noix, de la groſſeur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la compoſition du Betel. Cet arbre ſe nomme Bonga. Ses feuilles ſont auſſi larges que celles du Bourias. Le tronc eſt haut, mince, droit & tout couvert de nœuds.

Yonota.

Enfin une quatrieme eſpece, dont les Inſulaires tirent beaucoup d'avantages, eſt celle qu'ils nomment l'Yonota. Elle leur fournit une ſorte de laine, qu'on appelle Baios, dont on fait des matelats & des oreillers ; du chanvre noir, nommé Jonor ou Gamuto, pour

Descript. des Isles Philippines.

les cables de Navires ; & de petit cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins de cheval, & l'on assure qu'ils durent long-temps dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlevent d'au-tour du tronc. On tire aussi, des branches, un vin doux ; & leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de Palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que Pline écrivoit, il y a seize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger.

Diverses sortes de bois.

L'arbre, qui porte la casse, est en si grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai les Insulaires en engraissent leurs pourceaux. Les Tamarins, ou plûtôt les Sampales, dont le fruit se nomme Tamarin, n'y sont pas moins communs. Le bois sert à divers ouvrages, comme l'ébene. On voit sur les montagnes, diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des Vaisseaux & des Maisons, & dont le

feuillage eſt toujours verd. Tels ſont l'ébene noir ; le Balayon rouge, l'Aſana, ou le Naga, dont on fait des vaſes, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus ſaine (32) ; le Calinga, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce eſt aromatique ; le Tiga, dont le bois eſt ſi dur, qu'il ne peut être ſcié qu'avec la ſcie à l'eau, comme le marbre, ce qui le fait nommer auſſi l'arbre de fer. La difficulté de pénetrer dans ces épaiſſes Forêts ne permet pas, aux Inſulaires mêmes, de connoître toutes les richeſſes qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, ſur quelques montagnes de Manille, quantité de muſcadiers ſauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déja fait obſerver que Mindanao produit de très grands arbres, dont l'écorce eſt une eſpece de canelle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Feuilles qui ſe transforment en animaux.

Mais ce qui doit paſſer pour un Phénomene des plus extraordinaires, c'eſt que, dans ces Iſles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour ſe transformer en animaux vivans, qui ſe détachent des branches, & qui volent en l'air, ſans perdre ſa couleur de feuille. Leur corps ſe forme des fibres les plus dures. La tête eſt à

(32) C'eſt l'arbre d'où l'on tire le ſang de dragon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

l'endroit, par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en aîles (33).

Cacao.

On a porté, de la Nouvelle Espagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié, pour dispenser les Habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique.

Aimir.

L'arbre, qu'on appelle Aimir, est moins remarquable, par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété, qu'il a de se remplir d'une eau très claire, que les Chasseurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc.

Mambou, ou Vexuco.

L'espece de canne, qu'on nom-

(33) Carreri, qui parle de cette métamorphose, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ses termes : » Le Pere » Joseph d'Orense, Cor» delier, & Provincial de » la Province de Saint» Gregoire, aux Philippi» nes, m'a dit que pen» dant qu'il étoit Curé du » Village de Camalie, dans » une des Isles de Cama» rines, il l'avoit vû de » ses propres yeux, & » m'en a fait un écrit au» tentique, que je conser» ve. Dom Gines Barrien» tos, Evêque de Troye, » & Coadjuteur de l'Ar» chevêché de Manille, » m'a confirmé la même » chose. S'il m'appartenoit » de raisonner là-dessus, » je dirois qu'il n'y a » qu'une maniere d'expli» quer cette merveille ; » c'est en supposant qu'un » ver s'engendre d'une tel» le feuille & prend en» suite des aîles, comme » on le voit tous les jours » aux mouches, aux cou» sins, aux vers à soie, & » mille autres. *Ubi suprà*, page 190.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

me ordinairement Manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent Vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les Relations.

On ne parle point des Platanes (34), des cannes de sucre, des Ananas, que les Espagnols appellent Poñas, du gingembre, de l'indigo, ni d'un grand

Divers platanes des Philippines.

(34) Les Portugais les appellent Figues des Indes. On a vû leur description dans un autre lieu. Mais voici les Observations de Carreri sur ceux des Philippines. Il y en a de diverses sortes & de divers goûts. L'un s'appelle *Obispo*, parce que son excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, Plantano di Pipita, que les Insulaires cultivent au-tour de leurs Maisons, non seulement pour jouir de l'ombre de ses feuilles, mais pour les faire servir de plats & de serviettes; un troisieme, Tanduque, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui se mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrieme, Vendicoxol, qui n'est pas moins estimé; un cinquieme, Dedo de Dama, qui l'est encore plus. Les Habitans croyent ce fruit si sain, qu'ils le donnent aux Malades.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

nombre de plantes & de racines, qui sont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines, qu'il faut chercher les Camotes, espece de grosses raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les Glabis, dont les Insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'Ubis, qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les Xicamas, qui se mangent confits, ou cruds, au poivre & au vinaigre, des carotes sauvages qui ont le goût des poires, & le taylan qui a celui des patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Camotes.

Glabis.

Ubis.

Xicama.

Taylan.

Fleurs particuliere à ces Isles.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toujours parsemés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment Zampaga. Elle ressemble au Mogorin des Portugais. C'est une espece de petite rose blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre Jassemin. On en distingue deux autres; le Solasi, & le Locoloco, qui ont l'odeur du

Zampaga, Solasi, Locoloco, Balanoy.

du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de Balanoy, Torongil & Damoto, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très bonne pour l'estomach, & que les personnes délicates mêlent avec le Betel. Le Daso jette une odeur aromatique, jusques dans sa racine. Le Cablin, qui est plein d'odeur, lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus, lorsqu'il est sec. La Sarasa, nommée par les Espagnols Oja de-Saint-Juan, est une très belle fleur, dont les feuilles sont fort larges & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes sont remplies, on y en trouve une espece plus chaude & plus forte, qui se nomme Langeovas.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Daso.

Cablin.

Sarasa.

On assure qu'il n'y a point d'Isles au Monde, qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles, qui se trouvent en Europe, ont aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort supérieur. Mais on vante encore plus celles qui sont propres au terrein & au climat. Le Pollo, herbe fort commune & semblable au pourpier, guérit, en très peu de temps, toutes sortes de blessures. La Pansipane en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la féve: appliquée sur les plaies,

Herbes médicinales.

Pollo.

Pansipane.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aprés avoir été bien pilée, elle en chasse toute la corruption. La Golondrine a la vertu de guérir presque sur le champ la dyssenterie. Quantité d'autres herbes guérissent les blessures, si l'on en boit la décoction. Une autre sert, comme l'Opium, à faire perdre la raison dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'ennemi; & l'on assure que ceux qui en ont pris ne rendent point de sang par leurs blessures. Carreri donne, pour garants de cette vertu, un Gouverneur Portugais & plusieurs Missionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes, l'une qui étant appliquée sur les reins, empêche de sentir aucune lassitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, soutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours sans manger.

Autres Simples d'une merveilleuse vertu.

Poisons & Antidotes.

Les mêmes qualités de l'air, qui produisent beaucoup d'animaux venimeux dans les Isles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin si subtil, que, non seulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, jusqu'à répandre une contagion mortelle, lorsqu'elles sont en fleur. D'un autre côté,

on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contrepoisons. Sans parler du Bezoar, qui est d'une vertu merveilleuse aux Philippines, & qui se forme dans le ventre des chevres & des cerfs; le Manungal en poudre, donné dans de l'eau tiede, ou de l'huile de coco, est souverain pour les fievres malignes & pestilentielles. La feuille d'Alipayon, qui ressemble à celle du Platane, nettoye parfaitement une plaie, & fait revivre la chair. La racine du Dilao, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les plaies des fleches & des épines empoisonnées. Une herbe que les Espagnols nomment Culebras, & les Tagales Carogtong, est si puissante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent, coupé en deux, se rétablit dans sa forme par l'usage qu'il en fait. Un bois, nommé Doctan, a la même vertu. Le fruit de l'Amuyon, qui est de la grosseur d'une noisette, & piquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le Pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui se nomme Camandag, est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur; qui distille de son tronc, sert aux Insulaires pour empoisonner la

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Bezoar.

Manungal.

Alipayon.

Dilao.

Culebras ou Carogtong.

Amuyon.

Camandag; & sa dangereuse vertu.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

pointe de leurs fleches. L'ombre seule de l'arbre fait perir l'herbe aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau, qui est son contrepoison, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du Camandag.

Maca Bubay.

Le Maca Bubay, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espece de lierre de la grosseur du doigt, qui croît au-tour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les Insulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poisons. La racine du Bubay, prise du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les bâtimens, & les pénetre de ses racines jusqu'à renverser de grands édifices. Il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens (36).

(36) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frere Jésuite, Allemand, nommé George Carrol, Apo-

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuyoit sa main, & qu'elle se retiroit sous l'eau de la mer. Celle que les Espagnols ont nommée Verguenzosa, ou la Honteuse, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légerement qu'on la touche, elle se retire & ferme très légerement ses feuilles. La Spugna & l'Urtica Marina se trouvent aussi dans les Isles.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Plantes sensitives.

ticaire du College de Manille, en avoit fait la description en deux Volumes *in folio*, avec es figures si bien faites d'après le naturel, qu'avec le livre en main on les reconnoissoit facilement dans les campagnes Il y avoit marqué leurs vertus & la maniere de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ses connoissances lui venoient des Indiens, qui sont d'admirables Herboristes. Cet Ouvrage, dit Carreri, mériteroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute qu'il ne manqua point de le représenter au Supérieur & au Frere Carrol. *Page* 203.

§ X.

Langues & Usages des Insulaires.

Six langues differentes.

LA différence des Nations, que le hasard ou leur propre choix a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule Isle de Manille ; celles des Tagales, des Pampangas, des Bisayas, des Cagayans, des Iloccos, & des Pangasinans. Celles des Tagales & des Bisayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'assurer que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caracteres des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressemblent aussi par leur stupidité. Dans leur écriture, ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la premiere ligne à gauche, & continuant vers la droite ; contre l'usage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur

Maniere d'écrire des Insulaires.

eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivoient sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & se servent de l'Espagnole.

Jugement des Causes.

La premiere Loi, parmi eux, est de respecter & d'honorer les Auteurs de leur naissance. Toutes les Causes sont jugées par le Chef du Barangué, assisté d'un conseil des Anciens. Dans les Causes civiles, on appelle les Parties; on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans se plaint, le Juge devient sa Partie; & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les Causes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la Partie offensée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort est lui-même un des principaux, toute sa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, jusqu'au jour où

Forme Criminelle.

quelque Médiateur propoſe pour compenſation une certaine quantité d'or, dont la moitié ſe donne aux Pauvres, & l'autre à la femme, aux enfans, ou aux parens du Mort.

Maniere de découvrir & de punir le vol.

A l'égard du vol, ſi le coupable n'eſt pas connu, on oblige toutes les perſonnes de mettre quelque choſe ſous un drap, dans l'eſperance que la crainte portera le voleur à profiter d'une ſi belle occaſion pour reſtituer ſans honte. Mais ſi rien ne ſe retrouve par cette voie, les Accuſés ont deux manieres de ſe purger. Ils ſe rangent ſur le bord de quelque profonde riviere, une pique à la main, & chacun eſt obligé de s'y jetter. Celui qui ſort le premier eſt déclaré coupable; d'où il arrive que pluſieurs ſe noyent, par la crainte du châtiment. La ſeconde épreuve conſiſte à prendre une pierre, au fond d'un baſſin d'eau bouillante. Celui qui refuſe de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

On punit l'adultere par la bourſe. Après le payement, qui eſt reglé par la Sentence des Anciens, l'honneur eſt rendu à l'offenſé; mais avec l'obligation de reprendre ſa femme. Les châtimens ſont rigoureux pour l'inceſte. Toutes ces Nations ſont livrées au plai-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Femmes & Mariages.

ſir des ſens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauſes pénales pour le cas de répudiation, qui ne paſſe pas pour un deshonneur lorſqu'on s'aſſujettit aux conditions reglées. Les frais de la noce ſont exceſſifs. On fait payer au Mari l'entrée de la maiſon, ce qui ſe nomme le Paſſava; enſuite la liberté de parler à ſa femme, qu'on appelle Patignog; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de Paſſalog; enfin, pour conſommer le mariage, il paye aux parens le Ghina-puang, qui eſt proportionné à leur condition. Autrefois la dot étoit pour le Beau-pere, qui en diſpoſoit, à ſa mort, comme d'un bien propre; ou ſi la fille étoit orpheline, ſes parens prenoient la dot, pour la diſtribuer aux enfans qui devoient ſortir d'elle. La Noce étoit célebrée par un ſacrifice, chez la Prêtreſſe, qui portoit le titre de Catalona, & qui donnoit ſa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du feſtin. Si, dans la ſuite, il naiſſoit quelque différend entre le mari & ſa femme, on faiſoit un autre ſacrifice, où le mari devoit égorger la victime.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Supplement à la Polygamie.

La Polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales, mais si le mari n'avoit point d'enfans de sa femme, il pouvoit recevoir une Esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la premiere héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers seulement. L'or de la dot se mesuroit, & ne se pesoit point. L'adoption étoit en usage dans cette Nation.

Coutume extrêmement barbare.

Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume aussi barbare que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chérement, pour ôter la virginité aux filles; parce qu'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du mari. A la vérité, il ne reste aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Espagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, sur le témoignage des Missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été désirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité, qui l'empêche d'être heureux avec elle (37).

(37) Carreri, *ubi suprà*, page 156.

Descript. des Isles Philippines.

Rangs & occupations des Insulaires.

La Nobleſſe, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une diſtinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'induſtrie ou par la force, c'eſt-à-dire, en excellant dans quelque profeſſion. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chaſſe. Depuis qu'ils ſont ſoumis aux Eſpagnols, ils ont contracté la pareſſe de leurs Maîtres, quoiqu'ils ſoient capables de travailler avec beaucoup d'adreſſe. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Iſles, ils font des boëtes, des caiſſes & des étuis de diverſes couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont juſqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en ſoie cauſe de l'admiration aux Européens.

Autres uſages qui leur ſont particuliers.

On a remarqué, depuis long-temps, que jamais ces inſulaires ne mangent ſeuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un Mari, qui perd ſa femme, eſt ſervi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari reçoivent le même office de trois veuves. On ne

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Comment ils traitent les Morts.

ſouffre point la préſence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La ſépulture des Pauvres n'eſt qu'une ſimple foſſe, dans leur propre maiſon. Les perſonnes riches ſont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, eſt placée dans un coin de leur demeure, à quelque diſtance de la terre. On l'entoure d'une eſpece de treillage; & dans la même enceinte on met une autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du Mort, ſi c'eſt un homme, & les outils du travail, ſi c'eſt une femme. Avant l'arrivée des Eſpagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'eſclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil eſt noir parmi les Tagales, & blanc chez les Biſayas. Ils ſe raſent alors la tête & les ſourcils. Autrefois, après la mort des principaux, on gardoit le ſilence pendant pluſieurs jours, on ne frappoit d'aucun inſtrument, & la navigation ceſſoit ſur les rivieres voiſines. Certaines marques apprennoient au Public qu'on étoit dans un temps de

Deuil ſingulier.

silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses parens en eussent tiré vengeance, non seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme ennemis.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La vengeance en fait partie.

Les Indiens Mores de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui aproche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagyans les portent plus longs; les Iloccos plus courts; & les Bisayas encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent par devant, & laissent pendre ceux de derriere. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une maniere agréable. Comme la plûpart sont noires, celles qui ne le sont point assez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs

Figure, taille, & habits des Insulaires.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire qui sert à les conserver ; & les plus qualifiées les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Espagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni moustache, par le soin qu'ils prenoient de se les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans plusieurs Isles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. L'ancien habit des hommes est un pourpoint leger, qui vient à peine jusqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent le reste du corps, de quelque étoffe, souvent ornée d'or, qu'ils passent entre leurs jambes, comme les Indiens en de-çà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles ; aux jambes, des cordons noirs, & aux doigts, plusieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient sous un bras, fait le reste de leur ajustement, avec une toile sur la tête, en forme de bonnet ou de turban, qu'ils nomment Manputon, & dont les plus galans laissent pendre un bout sur leurs épaules. Quelques-uns se servent d'un habillement court, nommé Chinina. Les femmes n'en portent pas d'autre ; mais

elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent Saras, pour ſervir de juppe, & lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons, elles ſe couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reſte, leur principale ambition conſiſte dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de ſouliers, pour ſe tenir les jambes fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui ſe piquent d'être vêtues à l'Eſpagnole, ne paroiſſent jamais ſans être chauſſées.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ornemens de leur peau.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Inſulaires ſe marquoient la peau de pluſieurs figures; & de-là vient le nom de Pintados, que les Eſpagnols ont donné à la principale Iſle des Biſayas, qui regardoient ce biſarre ornement comme une marque de nobleſſe & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & ſuivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes ſe peignoient juſqu'à la barbe & aux ſourcis; les femmes, une main entiere, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos ſont les ſeuls qui conſervent cet uſage dans l'Iſle de Manille.

Maniere dont ils ſe ſaluent.

Ils ſe ſaluent entr'eux fort civile-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ment, en ôtant, de deſſus leur tête, l'eſpece de bonnet, qu'ils nomment Manputon. S'ils recontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps aſſez bas, en ſe mettant une main, ou toutes les deux, ſur les joues, & levant en même temps un pied en l'air, avec un genou plié. Cependant, quand c'eſt un Eſpagnol qu'ils voyent paſſer, ils font ſimplement leur révérence, en ôtant leur Manputon, baiſſant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture.

Ils ſont aſſis, en mangeant, mais fort bas; & leur table eſt fort baſſe auſſi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'eſt qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête.

Leur Muſique & leurs amuſemens.

Leur muſique & leurs danſes reſſemblent auſſi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres repetent le couplet, au ſon d'un tambour de métal. Ils repréſentent, dans leurs danſes, des combats feints, avec des pas & des mouvemens meſurés. Ils expriment diverſes actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Auſſi, les Eſpagnols

ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Descript. des Isles Philippines.

Leur Religion, & maniere dont on la connoît.

On n'a rien trouvé, jusqu'à présent, qui puisse jetter du jour sur la Religion & l'ancien Gouvernement des Insulaires naturels. Les seules lumieres qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espece de tradition, dans des chansons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux. On sçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un respect singulier, & que les chansons Tagales nomment Barhala - May - Capal, c'est-à-dire Dieu Fabricateur. Ils adoroient les animaux, les oiseaux, le Soleil & la Lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de riviere, qu'ils n'honorassent par des sacrifices; ni sur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins; & c'étoit un sacrilege de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ils ſont perſuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur réſidence. Ils croient voir, ſur la cime de ces arbres, divers fantômes, qu'ils appellent Tibalang, avec une taille giganteſque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très étendues & le corps peint.

Apparitions prétendues.

Ils reconnoiſſent, diſent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le ſoutiennent avec toutes les marques d'une forte perſuaſion; tandis que les Eſpagnols n'apperçoivent rien (38).

Divinités biſarres.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Biſayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un préſidoit aux montagnes, l'autre aux ſemences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conſervation des enfans. Ils mettoient au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs biſayeux, qu'ils invoquoient auſſi dans leurs beſoins; & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choiſiſſoient, pour leur ſépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, parti-

(38) Le Dictionnaire Tagale, compoſé par un Cordelier, s'étend fort au long ſur ces fantômes.

culiérement ſur les pointes qui s'avancent dans la mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le ſecours des mêmes traditions, ils content quantité de fables ſur la Création du Monde, & ſur ſes premiers Habitans.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ancienne forme de Gouvernement.

Les Eſpagnols ne trouverent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute diſtinction. Dans les guerres continuelles que les Inſulaires avoient entr'eux, ils ſe liguoient avec les plus hardis ou les plus puiſſans. Chaque petit Etat portoit le nom de Barangué, qui ſignifie Barque; apparemment, parce que les premieres familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées ſoumiſes aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, & ce titre s'étoit conſervé. Ils paſſoient les jours entiers, par mer & par terre, à chercher des victimes; & lorſqu'ils en avoient aſſez trouvé pour aſſouvir leur rage, ils reprenoient l'uſage de la voix, avec leurs habits de fêtes, pour exprimer leur ſatisfaction, par des cris & des tranſports.

Obſervations de Dampier ſur Mindanao.

Dampier, qui étoit à Mindanao (39) en 1686, y fit, dans un aſſez long ſé-

(39) *Voyez* ci-deſſus l'article de cette Iſle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

jour, quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce Portrait des Habitans : » Les Mindanayens ſont » de taille médiocre. Ils ont les membres » petits, le corps droit & la tête me-» nue ; le viſage ovale, le front plat, » les yeux noirs & peu fendus, le nez » court, la bouche aſſez grande, les » levres petites & vermeilles, les dents » noires & fort ſaines, les cheveux » noirs & luiſans, le teint baſané, mais » tirant plus vers le jaune clair, que » dans les autres Parties des Indes, par-» ticuliérement pour les femmes. Leur » coutume eſt de porter l'ongle du pou-» ce fort long, ſur-tout celui du pou-» ce gauche. Ils ne le coupent jamais, » quoiqu'ils le raclent ſouvent. Ils ont » naturellement beaucoup d'eſprit. Ils » ſont agiles & laborieux, quand ils » le veulent ; mais, en général, fai-» néans & larrons, ſans goût pour le » travail, s'ils n'y ſont forcés par la » faim. A la vérité, leur pareſſe vient » auſſi de la ſévérité de leurs Princes, » qui les tiennent dans une rigoureuſe » dépendance. Ces Maîtres tyranniques » leur prenant tout ce qu'ils gagnent, » ils ne penſent à ſe procurer que ce » qui eſt d'uſage préſent, c'eſt-à-dire, » ce qu'ils peuvent porter de la main

Caractere des Inſulaires.

» à la bouche. La plûpart n'en ſont pas moins orgueilleux. Ils marchent avec beaucoup de fierté; aſſez civils neanmoins à l'égard des Etrangers, liant connoiſſance avec eux & les recevant avec beaucoup de franchiſe; mais implacables pour leurs ennemis, vindicatifs au ſuprême degré, & capables d'employer ſouvent le poiſon, pour ſatisfaire leur reſſentiment (40).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

» Leurs habits conſiſtent dans une ſimple veſte & un haut-de-chauſſe. Ils vont jambes & pieds nuds; mais ils ont ſur la tête un turban, dont les deux bouts ſont garnis de frange ou de dentelle, & ſe raſſemblent par un nœud qui en laiſſe pendre une partie. Les femmes ſont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux ſont noirs & longs, noués & pendans par derriere. Elles ont le viſage plus long que les hommes, & leurs traits ſont fort réguliers, à l'exception du nez, qui eſt très court, & ſi plat entre les yeux, qu'on diſtingue à peine cette partie. Leur front n'a pas non plus d'élévation ſenſible. De loin, elles paroiſſent extrêmement jolies;

Peinture des femmes.

(40) Voyages de Guillaume Dampier, Tome II, pages 367 & 368.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

» mais de près, on eſt frappé de ces » imperfections. Leurs membres ſont » fort petits; & leur habit n'eſt qu'une » veſte, comme celle des hommes, » avec une juppe d'une ſeule piece, » couſue par les deux bouts, & trop » large de deux pieds pour le corps. » Auſſi peuvent-elles la porter par les » deux bouts & la tourner de haut en » bas, en pliſſant le côté trop large, » pour la proportionner à la groſſeur » du corps. La veſte, ou la robe, eſt » ouverte, & deſcend un peu au-deſ- » ſous des reins. Les manches en ſont » beaucoup plus longues que les bras, » & ſi étroites par le bout, qu'à peine » y peut-on paſſer les mains; mais elles » ſe plient ſur le poignet (41). Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, ſur-tout pour les Blancs. Elles ſe familiariſeroient aiſément avec eux, ſi l'uſage du Pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toujours ſous les yeux de leurs Maris.

Agréable maniere de mendier.

Ces Indiens ont une maniere de mendier, qui eſt particuliere à leur

(41) *Ibidem*, page 369.

Isle, & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de commerce qui s'y fait. Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un Camarade, termes qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il desire une Pagaly. Ils entendent par l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la même voie. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa Pagaly. Il y mange, il y couche pour son argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le betel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ville Capitale de Mindanao, & singularité de ses Edifices.

La Capitale de l'Isle porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Isle, à sept degrés vingt minutes de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite riviere, qui n'est qu'à deux milles de la Mer. Les maisons y sont d'une forme extrêmement singuliere. On les éleve sur des pilo-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

tis, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Aussi n'ont-elles qu'un étage, divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toit est large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque maison offre ainsi sous elle, un grand espace à jour, qui ressemble à nos Halles, mais qui, pour être si clair, n'en est pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourrissent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloison, & s'en font une basse-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve, dans la premiere chambre, une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on distingue un petit Bâtiment élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la Salle du Conseil, & celle où l'on reçoit les Ambassadeurs & les Marchands étrangers. Elle est couverte

verte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les Conseillers sont assis les jambes croisées.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Arts de Mindanao.

Il y a peu d'Artisans dans cette ville. Les principaux sont les Orfévres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve t-on trois Orfévres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les Forgerons travaillent aussi bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si peu d'invention (42). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent sur une pierre fort dure, ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaisseaux. Presque tous les Habitans sont Charpen-

(42) Il faut bien se garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs soufflets. C'est un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou est un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes bouchent le trou du tronc d'arbre, chassent l'air & le poussent dans le tuyau. Au reste, le tuyau du bout fait juger aisément cette grossiere machine. *Ibid.* page 374.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

tiers. Ils sçavent tous manier la hache droite & la courbe. Mais il n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux; & de chaque moitié, ils font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

Témoignage du Pere le-Clain sur les Pintados.

Le Pere le-Clain, Missionnaire Jésuite, parcourut, en 1697, la Province de los-Pintados. Ce sont, dit-il, de grandes Isles, séparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. On y comptoit déja soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Isles, qui ne sont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (43).

(43) Dans une Lettre du premier Recueil des Lettres édifiantes, seconde Edition. Le même récit se trouve dans l'Epître du sixieme Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui proposent une Mission dans ces Isles. On y en trouve même la Carte, composée sur les témoignages & de la maniere qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs assurent que si ces Isles exi-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Découverte des Isles nommées Palaos.

En faisant la visite des Etablissemens de son Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Isle de Samal, la derniere & la plus Méridionale des Pintados. Il y trouva vingt neuf Palaos; c'est le nom qu'il donne, aussi, aux Habitans des Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est, qui regnent sur ces Mers depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Isles, dans la Baie de cette Bourgade, qui se nomme Guivam. Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, sur deux Barques, au nombre de trente cinq, pour passer dans une Isle voisine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant soixante dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avoient souffert long-temps la faim & la soif. Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Isle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des signes, à passer par le

Par quel hasard.

stoient dans la position qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaisseaux eussent passé pardessus, en traversant cette Mer.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de sable & des écueils, sur lesquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforces de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas cessé de les repousser au rivage. Alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit secourir avoient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettes au milieu des flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avoit sauvés comme malgré eux, en les conduisant au Port.

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

Ils avoient pris terre le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidement des cocos; mais lorsqu'on leur avoit présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avoient regardé avec admiration; & prenant les

grains pour des vermiſſeaux, ils avoient refuſé d'y toucher. Rien n'avoit tant ſatisfait leur goût que les groſſes racines, ſur-tout celles qu'on nomme Palavans. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Iſle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois ſur la même Côte. Elles les avoient auſſi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnoître auſſi pour être des mêmes Iſles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendreſſe & de joie. Les reſpects, qu'ils avoient vû rendre au Miſſionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ſes mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer ſa miſéricorde & lui demander la vie. Sa compaſſion pour leurs peines, & les careſſes qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inſpirer de la confiance. Il les avoit diſtribués dans les maiſons des Habitans,avec ordre de leur fournir des habits & des vivres; mais il avoit voulu qu'on ne ſéparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux enſemble, dans la crainte de cauſer trop de chagrin à ceux qui ſe verroient ſeuls.De trente cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en reſtoit que trente. La faim & les incommodités d'une lon-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

gue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage ; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumieres que le Pere le-Clain tire de ces Etrangers.

C'eſt ſur leur récit, que le Pere le-Clain donne la Deſcription de leurs Iſles. Elles ſont au nombre de trente deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles ſont plus au Midi que les Iſles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude Septentrionale, & ſous le même parallele que Guivam, puiſque ces Etrangers venant droit de l'Eſt à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Miſſionnaire ſe perſuade auſſi que c'eſt une de ces Iſles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaiſſeau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui eſt de l'Eſt à l'Oueſt ſous le treizieme parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Oueſt, l'apperçut pour la premiere fois. Les uns la nommerent Caroline, du nom de Charles II, Roi d'Eſpagne ; & d'autres, l'Iſle de ſaint-Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaiſſeau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Ma-

tianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Etat de leurs Isles.

Les Etrangers ajoutoient que de leurs trente deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurrec, qui est la plus considérable de leurs Isles (44), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres ne lui sont pas moins soumises. Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du Pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manieres qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout

(44) Les autres se nomment Panlok, Lamululutup, Saraon, Yaropic, Valayyay, Saravan, Curac, Yfaluc, Piraulop, Ytai, Pic, Piga, Puc, Falait, Carûvaruvong, Ylatu, Lamuliur, Tavas, Saypen, Tacaulap, Rapiyang, Tavon, Mutacusan, Piylu, Olatan, Palu, Cucumyat, Pyalucunung, Piculat, Hulatan, & Tagyan. Les trois dernieres sont celles qui n'ont que des oiseaux pour Habitans.

le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une espece de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui se replioit plusieurs fois au-tour du corps. Ils avoient, sur les épaules, plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une sorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derriere. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur descendoit un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des Isles Marianes. Il parut, au Pere le-Clain, que leur maniere de prononcer, approchoit de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matiere inconnue aux Missionnaires, qui ressemble assez à de l'am-

bre gris, mais qui n'eſt pas tranſparente.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ces Inſulaires n'ont pas de vaches dans leurs Iſles. Ils parurent effrayés, lorſqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, auſſi bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maiſon des Miſſionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils ſe nourriſſent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils euſſent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adoraſſent des Idoles. Toute leur vie paroiſſoit animale, c'eſt-à-dire, uniquement bornée au ſoin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour les repas. La faim & la ſoif les déterminent, lorſqu'ils trouvent de quoi ſe ſatisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne ſuffiſent point pour le cours d'une journée.

Informations ſur leurs uſages.

Leur civilité, ou la marque de leur reſpect, conſiſte à prendre, ſuivant qu'ils ſont aſſis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le viſage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques ſcies d'écaille, qu'ils

aiguisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un Vaisseau Marchand qu'on bâtissoit à Guivam, de voir la multitude des instrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient successivement, avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur Pays. Le Missionnaire leur ayant donné, à chacun, un assez gros morceau de fer, ils marquerent plus de joie que s'ils eussent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettoient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'ossemens humains. Mais ils paroissoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminoient par quelques coups de poing, qu'ils se donnoient sur la tête; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colere, leurs amis s'entremettoient pour appaiser le différend. Cependant, loin d'être stupides ou pesans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Isles Marianes, ils sont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laissent également croître

leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Lorſqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils ſe peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoiſſoient tous la préparation. Leur joie étoit continuelle, de ſe trouver dans l'abondance de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Iſles, & d'engager leurs Compatriotes à les ſuivre. Le Gouverneur de Manille les faiſoit encourager dans cette diſpoſition, pour la faire ſervir à ſoumettre toutes leurs Iſles au joug de l'Eſpagne ; & les Miſſionnaires le ſecondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une ſi belle porte pour la propagation de l'Evangile (45).

Zele des Miſſionnaires.

(45) Relation du Pere le Clain, dans une Lettre à ſon Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jéſuites, nommés le Pere Cortil, & le Pere du Beron, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Iſles Palaos, avec divers ſecours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Eſpagne. Joſeph Somera, dont on a publié une courte Relation dans l'onzieme Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant deſcendus dans une de ces Iſles, tandis qu'après leur debarquement le Vaiſſeau fut emporté au large par les Courans & les Briſes, ils demeurerent abandonnés à la merci des Inſulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaiſſeau ne débarquerent point. L'unique éclairciſſement qu'ils rapporterent, c'eſt qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Iſle, ils ſe trouverent par cinq degrés ſeize minutes de latitude du Nord, & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord Eſt. Enſuite, s'étant approchés d'une autre Iſle

à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils se trouverent par sept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Isle.

L'année suivante, le Pere Serrano tenta la même entreprise, muni de Brefs du Pape & d'autres pieces pour lesquelles on a déja renvoyé au sixieme Tome des Lettres édifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jésuite & l'élite de la Jenesse du Pays. Le troisieme jour de leur navigation, le Vaisseau fut brisé par une violente tempête; & tous périrent, à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol, qui échapperent du naufrage, pour en porter la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les Isles Palaos est encore dans une véritable obscurité.



NAVIGATION AUSTRALE,

OU

VOYAGE

DE JACQUES LE-MAIRE,

Pour la découverte d'un nouveau passage au Sud du Détroit de MAGELLAN.

TANDIS que les Hollandois ne se virent disputer le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies, formées dans plusieurs villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats mêmes de Hollande ayant accordé, à la Compagnie générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portoient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déja découvert, un Marchand, nommé Jacques le-Maire, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ses reflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

nuire au privilege exclusif de la Compagnie générale.

Le Maire est instruit par Cornelis Schouten.

Il avoit eu plusieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la Marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les Régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conservant son ancienne ardeur pour les voyages de long-cours, fit comprendre à le-Maire qu'il y avoit sans doute une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas comprise dans la défense des Etats, il devoit être permis d'y passer. D'ailleurs ils se flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux pays, d'y faire un gros Commerce, & de ramener leurs Vaisseaux chargés de précieuses Marchandises. Le-Maire s'attribua, là-dessus, d'importantes connoissances. Il conclut que si l'entreprise manquoit de succès, on pourroit passer furtivement par l'ancien Détroit, & se rendre par la mer du Sud aux Indes Orientales : Voyage dont il y auroit toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux sages Marchands résolurent de pénétrer dans la partie Australe du Monde, qui étoit

encore inconnue, au Midi du Détroit de Magellan; & de chercher un nouveau paſſage dans la mer du Sud, en ſe conduiſant par diverſes obſervations qu'on avoit faites aux environs de ce Détroit. Par leur Charte-partie, ou leur Traité, le-Maire devoit fournir la moitié des frais du Voyage, du Vaiſſeau & de la Cargaiſon; & Schouten, ſe chargeant de l'autre moitié avec le ſecours de ſes amis, prenoit encore ſur lui les ſoins de l'équipement & des préparatifs. Bien-tôt on vit entrer dans leurs vûes pluſieurs perſonnes d'une conſidération diſtinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit raſſembler de groſſes ſommes; mais ſans déclarer, à ceux qu'ils aſſocioient, le motif de l'entrepriſe, & la nature de leurs eſpérances. Ils équiperent, à Horn, deux Bâtimens, dont le plus grand, nommé la Concorde, étoit du port de trois cens ſoixante tonneaux. L'autre fut un ſimple Yacht. Schouten, qui entendoit la navigation, prit la qualité de Maître ou de Commandant du premier, & le-Maire ſe réduiſit à celle de Commis. Ils avoient, à bord, ſoixante cinq hommes d'équipage, vingt neuf pieces de petit canon, douze pier-

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

riers, des mousquets & des munitions de guerre, deux Chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une Barque & un Canot, & double provision de toutes sortes d'agrets.

Chercheurs d'or, ou Compagnie Australe.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les Matelots, fut d'aller où le Capitaine jugeroit à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singuliere entreprise, & le Peuple donna aux Intéressés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Australe (46). Rien ne ressembloit mieux à ces premiers Voyages de Gama & de Magellan, qui avoient été entrepris avec de grands motifs & beaucoup de confiance, mais sans objet certain, sans clarté dans les lumieres, sans ressource dans les fâcheuses suppositions; en un mot, comme au hazard. Aussi l'agrément de ce Journal ne consistera-t-il, que dans une grande variété de nouvelles images. Il fut composé par Aers Classen, Commis du Yacht, sur

(46) Journal de la Navigation Australe de Jacques le-Maire & Willems-Cornelis Schouten, dans le Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome IV, pages 570 & précédentes.

ſes propres obſervations & ſur celles des autres Chefs.

Introduction.

Le-Maire. 1615.

Départ.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux Bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 d'Octobre, que ſur le midi, à la hauteur de quatre dégrés vingt ſept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote jettant les yeux au-tour de lui, vit l'eau toute rouge de ſang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit, dans la ſuite, que c'étoit un monſtre marin, dont la corne avoit donné dans le bordage avec tant de violence, qu'elle s'y étoit rompue. Lorſque le Vaiſſeau fut mis en carene, au Port *Deſiré*, on vit à l'avant, ſept pieds ſous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure & de l'épaiſſeur d'une dent d'éléphant, qui n'étoit pas creuſe, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avoit pénetré au travers des trois bordages, juſque dans l'éguillette, c'eſt-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaiſſeur du Bâtiment (47). Le ſang étoit ſorti de la playe avec aſſez d'abon-

Etrange accident, cauſé par un monſtre marin.

(47) L'Auteur obſerve que ce fut un grand bonheur, qu'elle eût donné droit dans l'éguillette qui étoit ſur le ſerrage; car ſi elle étoit paſſée entre

LE-MAIRE. 1615.

dance, pour teindre l'eau dans un grand eſpace.

Les Equipages ſont informés du deſſein des Chefs.

Le 20 du même mois, on paſſa la Ligne. Les Equipages ignoroient encore l'intention de ſes Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, » portant que les deux » Vaiſſeaux chercheroient un autre paſ- » ſage que celui de Magellan, pour » entrer dans la mer du Sud & pour » y découvrir certains Pays méridio- » naux, dans l'eſpérance d'y faire d'im- » mences profits; & que ſi le Ciel ne » favoriſoit pas ce deſſein, on ſe ren- » droit par la même mer aux Indes » Orientales (48). Tout le monde reçut cette ouverture avec des tranſports de joye, & chacun ſe flatta de participer aux avantages d'une grande entrepriſe.

On arrive au Port au Deſir.

Le 6 Décembre, à la hauteur de quarante ſept degrés trente minutes, on eut la vûe des terres. C'étoit une Côte blanchâtre, qui paroiſſoit peu élevée, & qu'on reconnut pour celle du Port *Deſiré*, ou du Deſir. Après avoir paſſé la nuit à l'ancre on courut

deux éguillettes, & qu'elle n'eût rencontré que les trois bordages, elle y eût fait apparement un grand trou, qui auroit expoſé le Vaiſſeau à périr. *Page* 574.

(48) Page 555.

le lendemain au Sud jufqu'à Midi. On étoit alors à l'entrée de la paffe ; mais comme on s'avançoit dans le fort de la marée, les rochers dont parle Olivier Noort, & qu'il faut laiffer au Nord, pour entrer dans ce Havre, fe trouvoient couverts d'eau. On en découvroit quelques-uns au Sud, qu'on prit mal-à-propos pour les autres, & l'on courut plus au Sud, pour les éviter. Cette manœuvre écarta les deux Vaiffeaux de la véritable paffe, & les fit entrer dans une baye qu'on ne cherchoit pas, où l'on mouilla fur quatre braffes & demie d'eau : mais après la marée, il n'en refta que quatorze pieds ; & la Concorde ayant touché de l'arriere fur un fond de roches, fon naufrage étoit certain, fi la mer n'eût pas été calme, par la faveur d'un vent de l'Oueft. On trouva, dans cette Baye, quantité d'œufs fur les roches, de fort belles moules, & diverfes fortes de poiffon ; fur-tout des éperlans de la longueur de douze pouces, qui firent donner à ce lieu le nom de Baye des Eperlans. Une Chaloupe s'étant avancée vers les Ifles des Pingouins, qui font à deux lieues Eft-Sud Eft du Port Defiré, en apporta deux Lions de mer & cent cinquante Pingouins. Ces Lions,

LE-MAIRE. 1615.

On manque la paffe.

Baye qu'on nomme des Eperlans.

Le - Maire. 1615.

Lions marins.

qu'Olivier Noort a décrits avec admiration, sont ici représentés un peu différemment. Leur grandeur eſt celle d'un petit cheval. Ils ont la tête d'un Lion, avec une criniere épaiſſe & rude. Leurs femelles ſont ſans criniere, & paroiſſent de la moitié moins groſſes que les mâles. On éprouva, comme Olivier Noort, qu'il n'eſt pas facile de les tuer. Cent coups de levier & de pinces de fer, qui leur faiſoient rendre le ſang par la gueule & par le nez, ne les empêchoient pas de fuir & de ſe ſauver dans les flots. Il falloit les atteindre de pluſieurs balles de mouſquet, ſous la gorge ou dans la tête (49).

Prodigieuſe multitude d'œufs d'oiſeaux.

Le 9, au matin, on s'avança juſqu'à l'Iſle qu'Olivier Noort avoit nommée l'Iſle du Roi. Quelques Matelots deſcendus au rivage trouverent la terre preſqu'entiérement couverte des œufs d'une eſpece particuliere de Mouettes. On pouvoit étendre la main dans quarante cinq nids, ſans changer de place; & chaque nid contenoit trois ou quatre œufs, un peu plus gros que ceux des Vaneaux (50). Le 10, la même Chaloupe s'étant rendue de l'autre côté pour chercher de l'eau, on creuſa quatorze pieds ſans pouvoir trouver

(49) Page 580. (50) Page 578.

que de l'eau ſaumache, ſur les montagnes comme dans les vallées. On vit des autruches, & des animaux aſſez ſemblables à des cerfs, qui avoient le cou preſqu'auſſi long que le reſte du corps, & qui parurent extrêmement farouches. On trouva, ſur une montagne, des monceaux de pierres, qu'on eut la curioſité de remuer, & ſous leſquels on vit des ſquelettes d'hommes, qui avoient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travailloit d'un autre côté à carener les deux Vaiſſeaux, le feu prit malheureuſement au Yacht, & s'étendit ſi promptement aux manœuvres, qu'il fut impoſſible de l'éteindre. Ainſi les Hollandois ſe trouverent reſſerrés dans le ſeul Bâtiment qui leur reſtoit.

LE-MAIRE. 1615.

Squelettes humains d'onze pieds de long.

Le 18, on laiſſa les Iſles de Sebald à trois lieues au Sud-Eſt, & l'on ſe trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante un degrés. La navigation fut tranquille juſqu'au 24. On avoit gouverné au Sud quart-de-Sud-Oueſt. Le matin du 24, après avoir vû les terres du côté droit, à la diſtance d'une lieue, on trouva fond ſur quarante braſſes. La Côte couroit à l'Eſt quart-de-Sud-Eſt, & préſentoit de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi,

Terres que les Hollandois découvrent

LE-MAIRE. 1615.

on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Eſt, qui parut auſſi fort élevée. On jugea que la diſtance, entre ces deux Côtes, pouvoit être d'environ huit lieues, & qu'il y avoit un paſſage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vûe des Courans, qui portoient au Sud dans cet eſpace. A midi, on ſe trouvoit à cinquante quatre degrés quarante ſix minutes. Un vent du Nord porta légérement le Navire Hollandois vers l'ouverture. Mais ſur la brune, il fut pris d'un calme; & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les Courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'Equipage dans la néceſſité de courir des bordées & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Baleines à milliers.

Le matin du 25, on ſe trouva proche de la Côte la plus Orientale, qui étoit fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, couroit à l'Eſt-Sud-Eſt autant que la vûe pouvoit s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des Etats;* & celle qui étoit à l'Oueſt, fut nommée *Maurice de Naſſau.* Schouten & le-Maire ſe flatterent ici de trouver de bonnes Rades & des Bayes de ſable, parce que des deux côtés on voyoit des rivages ſablo-

Découverte de la Terre des Etats & de celle de Maurice de Naſſau.

neux. Le poiſſon, les pingouins, & les chiens marins y ſont en abondance; mais on n'y découvre point un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Oueſt, avec un vent du Nord. On étoit à cinquante cinq degrés trente ſix minutes; d'où gouvernant au Sud-Oueſt, on remarqua que la Côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrêmité occidentale du pays de Maurice de Naſſau, couroit à l'Oueſt-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt, & qu'elle ne ceſſoit pas d'être haute & entrecoupée (51).

Vers le ſoir, le vent s'étant rangé au Sud-Oueſt, les lames furent très groſſes pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage étoit d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureuſement découvert un paſſage ignoré juſqu'à ce jour (52). Bientôt il ne put en reſter aucun doute. On vit des *Jeans de Jenten* d'une grandeur extraordinaire, c'eſt-à-dire, des Mouettes de mer, qui avoient le corps auſſi gros que des cygnes, & dont chaque

Prodigieuſes Mouettes.

(51) Pages 582 & précédentes.

(52) On trouvera ci-deſſous, dans d'autres Articles, des Obſervations plus récentes ſur ce paſſage.

LE-MAIRE. 1615.

aîle étendue n'avoit pas moins d'une brasse de long. Elles venoient se percher sur le Navire, & se laissoient prendre par les Matelots (53).

Le 26, à la hauteur de cinquante sept degrés, on essuya une grosse tempête du Sud, qui dura vingt quatre heures, pendant lesquelles on mit à la Cape, sans cesser de courir au Sud. La haute Côte se montroit toujours au Nord-Ouest. On y tourna la proue; & le 26, à midi, on étoit à cinquante six degrés cinquante une minutes. Le froid étoit extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au Sud-Ouest, on découvrit deux Isles à l'Ouest-Sud-Ouest. On en approcha vers midi. C'étoient des rochers gris & arides, à cinquante sept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés Olden Barneveld, du nom du grand Pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'Ouest-Nord-Ouest; & sur le soir on revit les terres, au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest. C'étoient celles qui sont au Sud du Détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevoit que de hautes montagnes couvertes de neige,

Isle de Barneveld.

Découverte du Cap de Horn.

(53) Page 582.

qui

qui se terminent par un Cap fort pointu, qu'on nomma le Cap de *Horn* (54), à cinquante sept degrés quarante huit minutes. De-là, on tourna les voiles à l'Ouest, à la faveur d'un Courant fort rapide. Le 30, on suivit la même route avec les mêmes Courans. L'eau étoit bleue, & la mer toujours grosse, ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage qu'on cherchoit. Le reste du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante huit degrés on avoit doublé le Cap de Horn, & les terres avoient disparu. Les lames rouloient de l'Ouest, & l'eau continuoit d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

LE MAIRE. 1615.

Les Hollandois croyent toucher au nouveau passage.

Le 3 de Janvier, à midi, on étoit à cinquante neuf degrés vingt cinq minutes. On ne découvrit point de terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Chefs de cette heureuse expédition ne balancerent plus à faire célebrer leur découverte par une Fête publique. Le même jour, après une Délibération du Conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de

1616.

Ils le trouvent, & le nomment Détroit de le Maire.

(54) Ce mot signifie Corne.

LE MAIRE. 1616.

Naſſau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire ;* quoiqu'il y eût peut-être beaucoup plus de juſtice à lui donner le nom *de Schouten*, qui étoit revêtu du Commandement, & dont l'expérience avoit eu tant de part au ſuccès du Voyage (55).

Pendant le temps qu'on avoit employé au paſſage de ce nouveau Détroit, on avoit eu, preſque ſans ceſſe, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du ſucces, & l'eſpérance d'en recueillir bien-tôt le fruit, inſpirerent aux Hollandois une conſtance à l'épreuve.

Les jours ſuivans, on courut au Nord juſqu'au 23, qu'on trouva les vents aliſés du Sud, à quarante ſix degrés trente minutes. On fit beaucoup de chemin, avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Eſt. Le 28, de l'avis des quatre Pilotes qui aſſiſterent au Conſeil, on prit la réſolution d'aller relâcher aux Iſles de Juan-Fernandez, pour y rafraîchir l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut; & le premier de Mars on eut la vûe de ces Iſles au Nord-Nord-Eſt. Elles ſont au nombre de deux. Leur ſituation eſt à trente trois degrés

Iſles de Juan Fernandez.

(55) Page 584.

LE MAIRE. 1616.

quarante huit minutes, & leur terrein assez haut (56). La plus petite, qui est la plus Occidentale, est aride & stérile. On n'y voit que des rochers & des montagnes sans verdure. La plus grande est aussi montagneuse, mais couverte d'arbres & naturellement fertile. On y trouve beaucoup de bétail, tel que des porcs & des chevres; & le long de la Côte, une prodigieuse quantité de poisson. L'Auteur observe, pour l'instruction de ceux qui feront la même route, qu'on fit une très grande faute de mettre le Cap sur la Côte Occidentale de l'Isle, au lieu de courir sur la Côte Orientale pour entrer dans la Rade, qui est à la Pointe Méridionale de la plus grande des deux Isles. En faisant le tour par l'Ouest, on tomba dans le calme, comme il arrive presque toujours le long d'une Côte élevée, & l'on se vit dans l'impossibilité d'avancer jusqu'au lieu où l'on avoit esperé de jetter l'ancre. Une Chaloupe, qu'on y envoya, trouva, sur trente & quarante brasses, & fort proche de terre, un bond fond de sable, qui change tout-d'un-coup à trois bras-

Leur description.

(56) *Voyez* une Description plus exacte, & de nouvelles découvertes, ci-dessous, dans le Journal d'Anson. Ces comparaisons doivent paroître agréables.

LE MAIRE. 1616.

ses, & qui fait un mouillage excellent (57). Les Matelots rapporterent qu'ils avoient vû une belle vallée, couverte de verdure; beaucoup de belles eaux, qui couloient des hauteurs, quantité de chevres sur la montagne, & d'autres bêtes qu'ils n'avoient pû distinguer dans l'éloignement; & qu'à peine l'hameçon étoit jetté dans la rade, que le poisson y mordoit, sur-tout le corcobado & les brémes. On les renvoya dans l'Isle, pour la chasse & la pêche. La multitude des buissons & des ronces ne leur laissa que la vûe des chevres & des porcs; mais ils prirent, en peu de temps, deux tonneaux de poisson du meilleur goût; seul avantage qu'on tira de l'Isle, & qui ne consola pas beaucoup les Malades. Le 11, on passa, pour la seconde fois, le Tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Ouest, avec un bon vent. Ensuite on trouva les vents alisés de l'Est & de l'Est-Sud-Est. Le 15, à dix huit degrés on changea de route; & courant à l'Ouest, on apperçut quantité d'oiseaux, sur-tout des *Queues de fleches*, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues,

Les Hollandois passent pour la seconde fois le Tropique du Capricorne.

Vents alisés de l'Est.

(57) Page 586.

d'environ deux pieds de longueur.

Le Maire. 1616.

Cependant la moitié de l'Equipage se trouvoit infectée du scorbut; & le Capitaine du Yacht en étoit mort. On faisoit des vœux ardens pour la vûe de la terre. Le 10 d'Avril, on découvrit une Isle fort basse & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. On n'y voyoit qu'une seule bordure d'arbres verds. Cette Isle, qui fut nommée Isle des Chiens, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboierent point, & qui ne jetterent aucun cri, est à douze dégrés; & suivant l'estimation des Pilotes, à neuf cens vingt cinq lieues de la Côte du Perou. Les brisans y sont fort impétueux (58).

Isle des Chiens.

Le vent ayant commencé a souffler du Nord, on courut à l'Ouest, dans l'espérance de rencontrer les Isles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'Est une grande Isle fort basse. Vers le soir on n'étoit pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un Canot monté de quatre Indiens, nuds & peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du Vaisseau,

Isle sans nom.

(58), Pages 589 & 590.

LE MAIRE. 1616.

à la portée de la voix, invitant les Hollandois par des cris & des signes à descendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, & qu'en approchant de l'Isle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, sans compter que la Côte étoit couverte d'un grand nombre d'Insulaires, dont on ignoroit les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Isle est fort longue; mais elle a peu de largeur. On y voyoit quantité d'arbres qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur est de quinze degrés quinze minutes, & son rivage parut de sable blanc (59).

Isle sans fond.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Ouest, on fut surpris, le matin, de se trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore plusieurs hommes nuds. Trois d'entr'eux partirent dans un Canot, & s'approcherent de la Chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le Vaisseau: mais, au lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandois, il se mit à tirer les cloux des petites fenêtres d'une cabane; & son adresse parut extrême à les cacher dans

(59) Page 591.

ſes cheveux. Les deux autres, tournant au-tour du Vaiſſeau, tiroient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritoient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avoient d'eſtime que pour le fer. Ils étoient peints du haut en bas, de diverſes figures, qui ſembloient repréſenter des ſerpens, des dragons, & d'autres objets monſtrueux. Le fond de la couleur étoit bleu, tel que celui qui reſte d'une brûlure, cauſée par la poudre à canon. On leur verſa du vin, dans leur Canot; mais, après l'avoir bû, ils refuſerent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avoient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la Chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étoient armés de mouſquets, & ſix de grands ſabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, ſortant d'un bois, avec de groſſes maſſues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la Chaloupe à ſec. Ils s'éoient déja ſaiſis de deux Hollandois, qu'ils s'efforçoient de traîner dans le bois. Mais les Mouſquetaires tirerent ſur eux trois coups, qui en bleſſerent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs maſſues, ils

LE MAIRE. 1616.

Paſſion des Inſulaires pour les cloux.

Violence dont ils ſont punis.

LE MAIRE. 1616.

portoient une autre arme, dont le bout paroiſſoit garni de branches, ou d'épines. Ils avoient auſſi des frondes, avec leſquelles ils lançoient d'aſſez groſſes pierres, dont ils ne bleſſerent néanmoins perſonne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes pouſſant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paroiſſoient diſpoſés à tenir ferme. Les Hollandois s'imaginerent qu'elles vouloient les dérober au péril, & les forcer de ſe retirer (60).

Cette Iſle fut nommée l'Iſle ſans fond, parce qu'on n'en trouve point ſur ſes bords. Sa hauteur eſt de quinze degrés, à cent lieues de l'Iſle des Chiens. Le rivage étoit planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Iſle paroiſſoit couvert d'eau. Une Terre ſi ingrate & des Habitans ſi ſauvages firent prendre auſſitôt le large aux Hollandois, malgré les gémiſſemens de leurs Malades. Ils trouverent la mer aſſez unie & ſans briſans; ce qui leur fit juger qu'il y avoit aſſez proche, d'autres Terres au Sud. Le matin du 16, ils eurent la vûe d'une autre Iſle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures eſpérances. Ils n'y trouve-

(60) Page 593.

rent pas plus de fond qu'à la précédente, & le milieu en étoit aussi submergé. Elle étoit bordée d'arbres, qui n'étoient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les Matelots dela Chaloupe, qui allerent sonder jusqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche du bord de la mer, une mare d'eau douce, d'où les brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe qui avoit le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui soulagea beaucoup les Malades. Cette Isle est à quinze lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Ouaterland, ou Pays d'eau.

LE MAIRE. 1616.

Isle d'Ouaterland.

Isle des Mouches.

Le matin du 18, on découvrit encore une Isle basse, au Sud-Ouest, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond sur vingt, vingt cinq & quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paroît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverser les brisans. Ils entrerent assez loin dans un bois, d'où la vûe de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis

LE MAIRE. 1616.

d'une Légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages & à leurs mains. La Chaloupe même & les rames en étoient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment, qu'à un vent frais, qui les fit disparoître en un instant. On ne manqua point de donner, à l'Isle, le nom d'Isle des Mouches.

Mauvaise situation des Hollandois.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençoit à se faire sentir si vivement, qu'on étoit réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à quinze degrés quatre minutes, le Vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames rouloient du Sud, quoique les vents fussent du Nord-Est, & particuliérement de l'Est & de l'Est quart de Sud-Est. Quelques-uns se persuaderent que la Terre australe, qu'on cherchoit, étoit encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord-Ouest, dans la mer d'Espagne (61). Le 3 de Mai, en cou-

(61) Page 596.

rant à l'Oueſt, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on étoit alors à mille cinq cens dix lieues des Côtes du Perou & du Chili; immenſe éloignement, dans une mer ſi peu connue. Les Malades ſe livroient au déſeſpoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une Barque Indienne. Elle venoit du Sud; & portant au Nord, elle paſſa par le travers du Vaiſſeau. Schouten fit tirer inutilement ſes pieces de chaſſe pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la Chaloupe, qui étoit encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mouſquet, lui en tira quatre coups. Auſſi-tôt d'un aſſez grand nombre de Sauvages, pluſieurs ſe précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diverſes proviſions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandois de la Chaloupe, n'ayant pas trouvé de réſiſtance dans la Barque, ſe hâterent de la conduire à bord, pour retourner au ſecours de ceux qui s'étoient jettés dans la mer. Il n'y reſtoit que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mam-

LE MAIRE. 1616.

A quelle diſtance ils étoient du Perou.

Rencontre d'une Barque remplie de Sauvages inconnus.

LE MAIRE. 1616.

melle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetterent aux pieds des Officiers. L'un étoit un vieillard, qui avoit la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La Chaloupe ne put retirer, des flots, que deux hommes, qui se soutenoient encore sur une rame. Ils montroient, de la main, le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que leurs compagnons étoient ensevelis. Tous ces Indiens étoient absolument nuds, & peints de rouge; les femmes n'avoient qu'une petite piece d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur Barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyoient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnerent deux nates très fines, & quelques noix de cocos; les seules qui leur restoient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent aussi à leurs enfans; ce que les Hollandois ne virent pas sans admiration.

Leur tendresse entre eux.

Fabrique de leur Barque.

La Barque Indienne étoit d'une fa-

brique extrêmement singuliere. Elle étoit composée de deux longs & beaux Canots, entre lesquels il y avoit quelque espace. Au milieu de chaque Canot, regnoient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvoit couler, & d'autres planches les joignoient d'un bord à l'autre. Elles étoient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'alloient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étoient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étoient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des Canots avoit un mât, avec une voile d'artimon & sa vergue. Ce mât étoit terminé par un taquet. La voile étoit de nattes; & de quelque côté que vînt le vent, ces Indiens sçavoient le prendre. Ils pouvoient faire leurs navigations sans boussole, & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut étoit de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avoient même de nacre de perles. Leurs cordages étoient bons, & de l'épaisseur d'un cable; filés ou tissus, d'une matiere qui ressemboit beaucoup à celle des cabas de figues qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner

LE MAIRE, 1616.

LE MAIRE. 1616.

du Navire, ils prirent leur route au Sud-Est (62).

Isle des Cocos.

Le 10, en gouvernant à l'Ouest & au Sud Ouest, on vit, à la gauche du Navire, des Terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paroissoit bleue. On continua d'avancer tout le reste du jour, sans en pouvoir approcher : mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on se trouva proche d'une Isle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvroit une autre au Sud. Le Navire passa sur un banc, où la profondeur de l'eau n'étoit que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussi-tôt qu'on l'eut passé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La Chaloupe fut mise en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avoit trouvé, à la pointe de la premiere Isle, bon fond de sable, sur vingt cinq brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vûe de plusieurs Canots, qui bordoient le rivage. Cette Isle est proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage des Malades, & qui lui firent donner le

(62) Pages 600 & précédentes.

nom d'Isle des Cocos. L'autre, plus longue & plus basse, s'étend de l'Est à l'Ouest (63).

LE MAIRE. 1616.

Lorsque le Bâtiment fut établi sur ses ancres, trois petits Bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze Canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits Pavillons blancs, & les Hollandois en arborerent aussi. Les Canots portoient chacun trois ou quatre hommes. Ils étoient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & composés d'une seule piece de fort beau bois rouge. En approchant du Navire, les Indiens sautoient dans l'eau & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'Ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie; deux marchandises dont ils paroissoient faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquoit pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Isle, envoya sonder au-tour de la Côte, pour en trouver un plus sûr. La Chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du Navire, qu'elle se vit environnée d'une multi-

Effet de la mousqueterie sur les Insulaires.

(63) Page 601.

Le Maire. 1616.

tude d'autres Canots. Les Sauvages avoient l'air furieux, & portoient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la Chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors la nécessité de se défendre força les Hollandois de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorsqu'au troisieme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne penserent plus qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avoient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avoient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer à la vûe des Hollandois, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du Vaisseau, ils prenoient tout ce qui tomboit sous leurs mains, & se sauvoient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres, des couteaux; & leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisoient des grands efforts pour arracher les cloux & les chevilles du Bâtiment. On se crut obligé, le soir, de hâler la Chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étoient hauts, robustes &

Leur caractere.

bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avoient pas la même ressemblance dans la maniere dont ils portoient leurs cheveux. Les uns les avoient courts; d'autres, frisés avec art; d'autres, tressés & liés diversement. La situation de leur Isle est à seize degrés dix minutes (64).

LE MAIRE, 1616.

Le lendemain, paroissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'Ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux : chacun voulant être le premier à bord, sautoit de son Canot, & plongeoit au travers des autres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portoit entre les dents, ou dans les mains, Aussi-tôt qu'ils avoient fait leur marché, la plûpart retournoient à leurs Canots. Quelques-uns ne se lassoient point d'admirer la force & la grandeur du Navire. Ils se glissoient en-bas, le long du gouvernail; & frappant sous l'eau contre le bordage, ils paroissoient observer sa force dans les différentes parties. Un autre Canot apporta un sanglier noir, & l'on crut

Leurs observations sur le Vaisseau.

(64) Pages 604 & précédentes.

Le Maire. 1616.

connoître, à divers ſignes, que c'étoit un préſent de la part du Roi, ſurtout, lorſque ceux qui l'avoient apporté refuſerent les préſens qu'on voulut leur faire auſſi. Bientôt le Roi vint lui-même, dans une grande Pirogue à voiles, de la forme des Traîneaux qui ſervent, en Hollande, à courir ſur la neige. Il étoit eſcorté de vingt cinq Canots. Le nom de ſa dignité, qu'on entendit repéter pluſieurs fois, étoit *Latou.* On le reçut au ſon des trompettes & des tambours. Sa ſurpriſe parut aſſez vive, pour faire juger qu'il n'avoit jamais rien entendu d'approchant. Les Indiens de ſa ſuite firent beaucoup d'honneurs & de careſſes à l'Equipage Hollandois; ou du moins ils inclinoient ſouvent la tête, ils frappoient deſſus avec le poing, ils faiſoient d'autres poſtures qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du Vaiſſeau, pouſſa de grans cris, & parut témoigner ſa joie par des agitations de corps, qui furent imités de tous ſes gens. Il n'avoit rien qui le diſtinguât d'eux. Dans ſa nudité, qui étoit la même, on ne s'appercevoit de ſon rang qu'à la ſoumiſſion avec laquelle il étoit obéi. Schouten l'invita, par des ſignes, à paſſer à bord.

Forme de leurs careſſes.

Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. son fils y passa, & fut traité avec distinction. Ceux qui monterent, avec lui, se jetterent à genoux, baiserent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappoit leurs yeux. Ils sembloient presser les Hollandois, par leurs signes, de descendre sur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendoient à des roseaux; un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles (65).

LE MAIRE. 1616.

Le 13, on fut sollicité si vivement par d'autres Canots, de s'approcher de la seconde Isle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante cinq Canots qui furent suivis d'une Flotte de vingt trois petits Bâtimens à voile. Ces Bâtimens portoient chacun vingt cinq hommes, & les Canots quatre ou cinq. Le Commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi: mais ce prélude n'étoit qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi se trouvoit dans un des petits Bâtimens. En vain renouvella-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination

Les Hollandois sont trahis par les Sauvages.

(65) Page 606.

LE MAIRE. 1616.

parut d'autant plus ſuſpecte, que toute ſa Flotte environnoit le Vaiſſeau. Enfin, il quitta ſon Bâtiment pour paſſer dans un Canot. Son fils paſſa dans un autre, & tous leurs gens firent auſſi-tôt un grand cri, qui étoit apparemment le ſignal de l'aſſaut. En effet, le Bâtiment, que le Roi venoit de quitter, aborda le Vaiſſeau avec autant de force, que s'il avoit eſperé de le couler à fond, & de paſſer par deſſus. Mais ce grand choc n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. Les étraves des deux Canots, qui ſoutenoient la machine du Bâtiment, ſe briſerent; &, dans leur ſurpriſe, les Indiens, qui les montoient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étoient capables d'effrayer les Hollandois. Schouten ſe contenta d'ordonner une décharge de la mouſqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux cloux. Quantité d'Indiens tomberent ſans vie. Le reſte, tranſporté de frayeur à la vûe d'une ſi terrible exécution, ſe hâta de rétourner au rivage. Il y avoit beaucoup d'apparence que, pour cette entrepriſe, le Roi avoit raſſemblé toutes ſes forces; car on compta plus de mille hommes dans ſa Flotte, entre

Comment ils ſe dégagent.

lesquels on en distingua un, qui avoit la blancheur d'un Européen (66).

Le Maire. 1616.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'Equipage, qui n'avoit pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandoit la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premierre Isle, qui est fort haute, fut nommée la Montagne des Cocos; & la seconde, l'Isle des Traîtres (67).

Avanture dans une autre Isle.

Le 14, on découvrit une autre Isle, à cinquante lieues des deux dernieres; & le desir qu'on eut, d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'Espérance. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la Chaloupe en mer, pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la Chaloupe, on cessoit absolument d'en trouver. Dailleurs, la mer brisoit avec tant de violence contre la Côte, qu'il auroit été difficile d'y descendre. On ne voyoit, dans l'Isle, que des rochers bruns, qui étoient verds au

(66) Page 608. (67) Page 608.

LE MAIRE. 1616.

ſommet, & des terres noires, plantées de Cocotiers. Quelques maiſons s'offroient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros Bourg. En général, cette Iſle eſt montueuſe, quoique les Montagnes y ſoient d'une hauteur médiocre. Pendant que la Chaloupe continuoit de ſonder, on vit paroître dix ou douze Canots, qui s'en approcherent avec des intentions ſuſpectes. Les Hollandois, n'étant qu'au nombre de huit, ſe crurent obligés, pour leur ſûreté, de tirer quelques coups de mouſquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut auſſi-tôt renverſé; & l'autre, après avoir eſſuyé pendant quelques inſtans le ſang qui ſortoit de ſa plaie, tomba auſſi dans la mer. Cet exemple effraya les autres; mais le Vaiſſeau n'en remit pas moins à la voile.

Embarras de leurs Chefs ſur leur route.

Le 18, on étoit à ſeize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Oueſt extrêmement variables. Schouten repréſenta au Conſeil qu'on avoit déja fait environ ſeize cens lieues, à l'Eſt des Côtes du Perou & du Chili, ſans avoir découvert la Terre auſtrale qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune apparence de réuſſir plus heureuſement; qu'on s'étoit même avancé à l'Oueſt

beaucoup au-de-là de ſon intention; qu'en continuant cette route; on ſe trouveroit infailliblement au Sud de la nouvelle Guinée, & que ſi l'on n'y découvroit point de paſſage, comme on n'en avoit aucune certitude, ni la moindre connoiſſance, le Vaiſſeau & l'Equipage couroient ſans doute à leur perte, puiſqu'il ſeroit impoſſible de retourner à l'Eſt, contre les vents d'Eſt qui regnent continuellement dans ces Mers: enfin, qu'il reſtoit fort peu de vivres, & qu'on ne voyoit aucun moien de s'en procurer; d'où il conclut qu'il étoit néceſſaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour ſe rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée (68).

LE MAIRE. 1616.

Autres Sauvages dont ils ont à ſe défendre.

Cet avis étant approuvé du Conſeil, on tourna auſſi-tôt les voiles au Nord-Nord-Oueſt, juſqu'au lendemain, qu'avec un vent du Sud on porta droit au Nord. Le 21, on ſe trouva proche d'une Iſle d'où vingt Canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchiſe & de douceur. Cependant, un des Inſulaires, qui étoit armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un

(68.) Pages 610 & 611.

LE MAIRE. 1616.

ſignal d'attaque. On leur tira deux coups de canon & quelques coups de mouſquet, qui en bleſſerent deux & qui diſpoſerent les autres à s'éloigner. Enſuite la Chaloupe s'étant approchée de la terre avec la ſonde, les Indiens de ſix ou ſept Canots, dont elle ſe vit environnée, s'efforcerent d'y entrer & d'arracher leurs armes aux Matelots. Cette violence attira ſur eux une décharge de mouſqueterie, qui en tua ſix, & qui en bleſſa un plus grand nombre. Dans une extrêmité moins preſſante, ſurtout après tant d'exemples de la barbarie des Inſulaires, on n'auroit penſé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine ſe mit lui-même dans la Chaloupe, & trouva un fort bon mouillage aſſez proche, dans une baye voiſine, peu éloignée d'une riviere. La mer y étoit fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere ; de ſorte qu'en deſcendant au rivage, ſur l'un ou l'autre bord, le canon mettoit les Matelots à couvert de l'inſulte des Sauvages.

Liaiſon qu'ils font avec eux.

Le même jour, on vit paroître pluſieurs Canots, qui vinrent échanger paiſiblement diverſes proviſions pour des cloux, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étoient pas moins exer-

cés

éés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on appercevoit du Vaisseau, étoient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presqu'en pointe. Elles avoient à peu près vingt cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvoit passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi séches que le foin, qui servent de lits aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges; & dans quelques-unes, des massues de bois.

Forme des Maisons de l'Isle.

L'inquiétude où l'on étoit sans cesse à la vûe d'un grand nombre de Canots, qui s'assembloient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisoient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chere & des présens. Les autres ne marquoient pas moins d'affection aux trois Hollandois. Le Roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près

Les Sauvages deviennent traitables.

LE MAIRE. 1616.

d'une demie-heure, ses deux mains l'une contre l'autre, & son visage dessus, se baissant presqu'à terre, & demeurant dans cette posture, pour attendre apparemment que les Hollandois lui fissent la même révérence. Ils s'aviserent de la faire. Aussi-tôt, il baisa leurs pieds & leurs mains. Un autre Indien, qui étoit assis près de lui, pleuroit à chaudes larmes, & leur donnoit des discours auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, le Roi retira ses pieds de dessous son derriere, sur lequel il étoit assis; & se les passant sur le cou, il s'humilia & se roula, suivant l'expression de l'Auteur, comme un ver de terre. Les présens qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un des trois Hollandois, avoit prise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs (69).

Paix établie.

Après cette espece de Traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux Chaloupes, dont l'une étoit armée, pour défendre celle qui portoit les ton-

(69) Pages 675 & précédentes.

neaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les Matelots en étoient embarrassés ; mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'empressoit lui-même d'écarter les importuns, ou les faisoit chasser par ses Officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Indiens au-tour du Vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la Chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un Canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur le champ, ils chercherent le Voleur, & l'ayant amené, quelqu'éloigné qu'il fût déja, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandoient. Ils montroient avec les doigts, qu'ils lui passoient sur la gorge, que si son crime étoit connu du Roi, il lui en coûteroit la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Effet des armes à feu sur les Sauvages.

Les Insulaires redoutoient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisoit fuir en tremblant ; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pieces ti-

LE MAIRE. 1616.

roient auſſi. Le Roi parut deſirer une fois ce ſpectacle. On eut cette complaiſance pour lui. Sa propre attente, & toutes les aſſurances qu'on lui avoit données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ſes gens; & lorſqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages; & les trois Hollandois revinrent librement à bord. Le jour ſuivant, on fut agréablement ſurpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portoient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étoient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderolle blanche, pour ſigne de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avoit vû faire au Roi. Schouten les reçut dans ſa chambre, où leur admiration tomba particuliérement ſur une montre, une lunette, un miroir & des piſtolets. Après leur avoir fait quelques préſens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amuſement de la pêche avec eux.

Raies monſtrueuſes.

Entre pluſieurs poiſſons, on trouva, dans le filet, deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étoient

fort épaisses, elles avoient la tête très grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nâgeoires, la queue étroite & fort longue, & deux petites sonnettes aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressembloient beaucoup aux chauve-souris (70).

LE MAIRE, 1616.

Visite singuliere & ses circonstances.

Les Hollandois se crurent obligés à des retours de politesse. Le Maire & Aris descendirent dans l'Isle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils touverent, sur le rivage, un homme courbé sur des pierres, les mains jointes sur la tête & le visage contre terre. C'étoit le Roi même, & cette posture étoit une révérence. Ils le releverent, pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouverent remplie de Spectateurs, ou de ses Officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le Roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement & la frayeur se répandirent également dans l'Assemblée. Un Seigneur, que les Hollandois prirent pour un second Roi, ou pour la seconde Personne de l'Isle, entra doucement, le visage

(70) Pages 617.

LE MAIRE. 1616.

tourné vers les Etrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorfqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Enfuite il fit un grand faut en l'air, pour retomber affis, les jambes croifées fous lui. Comme la chambre étoit pavée de pierres, les Hollandois s'étonnerent qu'il ne fe fût pas caffé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on fervit une forte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage étoit compofé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux Etrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher deffus. Les deux Rois leur firent préfent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes fur la tête de le Maire & d'Aris. C'étoit un cercle de plumes blanches, longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venoient des Perroquets de l'Ifle. On y voit un autre oifeau, dont l'Auteur juge que les Infulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Confeillers du Roi en avoient un perché près d'eux fur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque reffemblance avec le pigeon,

font blancs jusqu'aux aîles, & noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

LE MAIRE. 1616.

Observations sur l'intérieur de l'Isle.

Le 29, quelques Hollandois entreprirent de visiter l'Isle. Le Roi & son frere (71), s'étant empressés de les accompagner, ils monterent sur un terrein fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages, & quelques vallées stériles. Ils trouverent une Terre rouge, dont les femmes du Pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils passerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étoient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposoient sous ces arbres, le frere du Roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux Etrangers, & qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le Roi fit en-

(71) Apparemment le second Roi.

Le Maire 1616.

tendre à ses Hôtes qu'il avoit souvent la guerre contre les Habitans de la seconde Isle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois qui servoient de retraite à ses Sujets, où dans lesquels ils dressoient des embuscades. Le Maire comprit, par ses signes, qu'il demandoit le secours de leur Vaisseau pour attaquer ses ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvoit être accordée. L'Aune dissimule pas qu'on y auroit pû consentir, s'il y avoit eu quelque avantage à se promettre de cette expédition (72).

Figure & caractere des Insulaires.

Ces Peuples sont d'une taille extraordinaire. La plûpart étoient aussi hauts que les plus grands Hollandois; & ceux qui étoient distingués par leur grandeur, auroient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux & bien proportionnés, légers à la course, excellens Nageurs. Leur peau est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur propre goût. Les uns avoient les cheveux crépus; d'autres les avoient très bien frisés; d'autres, adroitement noués en cinq ou six tresses; d'autres enfin, hérissés & droits sur la tête. La

(72) Page 626.

chevelure du Roi étoit divisée en une longue tresse, qui lui pendoit, du côté gauche, jusqu'à la hanche; & le reste étoit relevé en deux nœuds. Ses Courtisans avoient deux tresses; c'est-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étoient nuds, sans distinction de sexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très laides aux Hollandois; mal faites, de petite taille, & si luxurieuses qu'elles n'avoient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts: mais, en récompense, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre (73).

LE MAIRE. 1616.

Leur Religion & leurs mœurs.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étoient idolâtres, ni s'ils avoient quelque autre culte que la priere qu'on croyoit leur avoir vû faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivoient avec aussi peu de soins que les animaux des bois. Ils n'avoient aucune idée de commerce. Les présens, qu'ils firent aux Hollandois, étoient donnés par boutades ou par saillies, & les Hollandois régloient leurs libéralités sur

(73) Page 627.

LE MAIRE. 1616.

celles qu'ils reçevoient d'eux. Ils ne sement ni ne moissonnent. Ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent gueres qu'en noix de Cocos, en Ubas, en Bananes & peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent, se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans les creux du rivage, les petits poissons que la mer y laisse en se retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons. On prendra quelque idée de leur Cuisine, dans la description d'un Festin, auquel le Maire, Aris & quelques autres Hollandois eurent la patience d'assister. Elle peut trouver place au moins dans une note (74). Le Roi de la seconde Isle étoit venu visiter l'autre. Il avoit amené

Festins des Sauvages.

(74) Les Habitans de l'Isle apporterent quantité des mêmes herbes, dont leurs voisins venoient chargés. Ensuite, » ils commencerent tous à les mâ» cher. Après cet exercice, » ils les retirerent de leurs » bouches; & mettant tout » ensemble dans un grand » Vaisseau de bois, ils jet» terent de l'eau dessus, la » mêlerent & la paîtrirent » avec les herbes, & pré» senterent de cette liqueur » aux deux Rois & à leurs » Officiers, qui en burent. » Ils en offrirent aussi aux » Hollandois, qui crurent » avoir fait assez de s'être » trouvés présens à ce sale » spectacle. On servit aussi» tôt, devant les Convi» ves, des racines de *Ca»va*, qui furent distribuées » par rangs. Le Roi Etran» ger s'assit. Ses femmes & » les gens de sa suite se » placerent derriere lui en » cercle. Chacun se mit à

ſeize porcs ; & ſon cortege étoit composé de trois cens hommes, qui avoient, au-tour de la ceinture, une proviſion d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorſqu'il découvrit le Roi, ſon voiſin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de revérences. Il baiſſa le viſage juſqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchoit d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de geſtes & de contorſions. Enfin, s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans

» manger. Après ce premier ſervice, on apporta de grandes civieres, de vingt à trente pieds de long, chargées d'Ubas & d'autres racines, crues & rôties, qui furent auſſi diſtribuées. Enfin, l'on préſenta, aux deux Rois, ſeize pourceaux, auxquels, pour tout apprêt, on avoit tiré les entrailles. N'ayant point été lavés, ils étoient encore ſanglans. On n'en avoit fait brûler que la ſoie dans les flammes ; & pour les rôtir, on leur avoit mis des pierres ardentes dans le corps. Enſuite ils avoient été remplis d'herbes, & les foies y étoient attachés avec de petites chevilles. Quatorze de ces animaux furent mangés fort avidement. Tout ce qu'on ſervoit devant les Rois y étoit porté ſur la tête, par reſpect ; & l'on ſe mettoit à genoux pour le poſer devant eux. Ils envoyerent les deux autres pourceaux à bord, par des Officiers qui les porterent auſſi ſur leur tête, & qui les mirent aux pieds des Chefs Hollandois. Ce préſent étoit accompagné d'onze petits pourceaux en vie, & de quelques autres de moienne grandeur. Schouten & le Maire donnerent en retour trois petits gobelets de cuivre, quatre couteaux, douze vieux cloux, & quelque verroterie. *Ibidem*, pages 624 & ſuivantes. »

le Belez ; c'est le nom que les Insulaires donnent au logement de leur Roi. L'assemblée, qui se forma autour d'eux, étoit d'environ neuf cens hommes. Ils passerent ensuite sur le Vaisseau Hollandois, où s'appercevant qu'on appareilloit pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avoient toujours paru craindre qu'on ne se saisît de leurs Isles. Aussi cette derniere visite fut-elle signalée par de nouveaux présens. Ils s'étoient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs ; & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête.

Ces Isles sont nommées Isles de Hoorn.

En partant, les Hollandois donnerent, aux deux Isles, le nom d'Isles de *Hoorn*, de celui de la ville où le Vaisseau avoit été équipé, & qui étoit la patrie de la plus grande partie de l'Equipage. La Baie fut nommée Baie de la Concorde, du nom du Navire. Elle est dans un golfe, au côté Méridional de la premiere Isle. Le fond est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paroît à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la Côte, qui est fort sale le long du rivage. Ce

Parage eſt à quatorze degrés cinquante ſix minutes (75).

Le Maire. 1616.

Différence des Caleas Hollandois ſur leur route.

L'Equipage Hollandois, partit fort content, de s'être rafraîchi avec ſi peu de danger, & ſur-tout d'emporter une groſſe proviſion d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Oueſt, on ſe trouva, le 1 Juin, à la hauteur de treize degrés trois minutes. Le 3, on fut ſurpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle Guinée. Pour ſortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit ſuivante, on étoit à douze degrés & demi. Les principaux Officiers ſoupçonnerent qu'on étoit plus à l'Oueſt qu'on n'avoit penſé, & que la Nouvelle Guinée étoit encore à côté d'eux. Ils réſolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la Côte du Perou. Celui de Schouten marquoit mille ſept cens trente lieues; un, mille ſix cens ſoixante cinq, & toujours en diminuant juſqu'à mille ſix cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la courſe avoit été d'environ mille ſix cens ſoixante lieues. Comme on continuoit de ne découvir aucune

(75) Page 629.

Le Maire. 1616.

terre, on prit le parti de changer de route & de porter à l'Ouest. Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on étoit à cent cinquante cinq lieues des isles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de Bonites, beaucoup d'autres poissons, & quelques oiseaux mêmes qui commencerent à se montrer, ne laisserent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au 20, sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du 20, on eut la vûe d'une Côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites Isles, qui paroissoient couvertes d'arbres, & de grands bancs de sable qui s'étendoient au Nord-Ouest. Le mouillage y étoit si mauvais, qu'on remit le Cap à l'Ouest, en laissant les Isles à quatre degrés quarante sept minutes. Le 22, on en découvrit douze ou treize autres, à quatre degrés quarante cinq minutes. Elles furent laissées à la gauche du Vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce Parage (76).

Le 24, on apperçut trois basses Isles au Sud-Ouest, remplies d'arbres &

(76) Page 633.

couvertes de verdure. Mais les Côtes étoient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Ouest par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la Côte; & ne reconnoissant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'étoit le jour de cette Fête qu'elle avoit été découverte. Après avoir long-temps rasé le rivage sans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le soir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante cinq brasses, fond de sable & de cailloux. La mer y étoit unie, & l'eau fort bleue. Deux Pirogues s'approcherent du bord, au clair de la Lune. Elles portoient quelques hommes noirs, qui parlerent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les Habitans faisoient la garde sur leurs Côte, & sur-tout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on étoit à l'ancre. Vers la pointe du jour, le temps étant fort serein & la Lune très claire, quelques Pirogues s'avancerent jusques

Isle Saint Jean.

LE MAIRE. 1616.

ſous les galeries. On leur jetta des grains de raſſade, en parlant aux Sauvages d'une voix careſſante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des ſignes, qu'on leur demandoit des noix de Cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuerent, pendant le reſte de la nuit, de pouſſer des cris au-tour du Vaiſſeau, avec des marques extrordinaires de férocité. Suivant les calculs des Pilotes, cette Côte étoit à mille huit cens quarante lieues de celle du Perou (77).

Férocité des Inſulaires.

Le matin du 26, on vit paroître huit autres Pirogues, dont l'une portoit onze hommes, & les autres, ſix ou ſept. Ils tournerent pluſieurs fois autour du Vaiſſeau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des maſſues de bois, des ſabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur diſtribua quelques merceries. Mais, pour réponſe, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'Equipage. On fit jouer tout à la fois le gros canon & la mouſqueterie. Leur grande Pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes; & dix ou douze hommes tomberent ſans vie. On mit auſſi-tôt en mer la Chaloupe à

(77) Page 634.

rames, qui, paſſant au travers de ceux qui ſe ſauvoient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étoient fort bleſſés; & quatre Pirogues, dont elle ſe ſaiſit, furent miſes en piéces, pour ſervir au chauffage. Un des trois Priſonniers mourut deux heures après.

Le Maire, 1616.

La Chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avoit bien traités, &, qu'à force de ſignes, on leur avoit fait comprendre qu'on ne demandoit d'eux que des rafraîchiſſemens, ils exhorterent apparemment leurs Compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit Canot ſe hâta de venir préſenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des Priſonniers, qui étoit fort bleſſé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui, qu'on venoit de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée ſortit d'un bois voiſin, le vint prendre par-deſſous les bras, & l'emmena ſous quelques arbres, où s'aſſeiant autour de lui, ils parurent fort empreſſés à le ſecourir.

Leur figure & leurs uſages.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées Quelques-uns ont un trou de plus, au diaphragme du nez; & toutes ces ouvertures ſervoient

LE MAIRE. 1616.

à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portoient des bracelets de nacre de perles, au-dessous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paroissent très robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveux de la même couleur; courts & crespus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espece de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coeffure de femme. La plûpart avoient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer, ce que l'Auteur nomme leur Pinang. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre aussi des feuilles d'arbres, qui paroissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous (78). En venant à bord, ils chantoient ensemble, avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées. Mais cette arme & celles qu'on a nom-

(78) Page 637.

mées, ne font que pour les Ennemis de leur Nation. Lorfqu'ils font mécontens l'un de l'autre, leur ufage eft de fe mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs Canots ne font pas égaux. On compta jufqu'à dix fept couples de Rameurs fur les grands, & depuis deux couples jufqu'à dix fur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere; & ces petits Bâtimens ont des Châteaux comme les Galions. Cependant leur largeur ne fuffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes Pirogues, dont les pieces étoient jointes enfemble, par des coutures bien godronnées, ou frottées de térebentine.

LE MAIRE. 1616.

Leurs Pirogues.

L'Equipage fit de l'eau fans obftacle. Mais le jour fuivant, quelques Canots étant venus à bord fans y rien apporter, & fans vouloir payer la rançon du Prifonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes fi fauvages. De la Côte on apperçut une autre Ifle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile; & dans tout le jour fuivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittoit. Elle couroit à l'Oueft-Nord-Oueft, & au Nord-Oueft quart d'Oueft, avec plufieurs Baies. Mais le

Autres Ifles & divers Sauvages.

LE MAIRE 1616.

même jour, on eut la vûe de deux hautes Isles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs Canots, montés d'hommes noirs, qui en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'étoit apparemment un signe de paix; mais ils n'avoient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent hardiment tout ce qui s'offroit à leurs yeux. On les trouva neanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avoit vûs jusqu'alors. Ils avoient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs Canots étoient mieux construits que les autres, & portoient même quelques ornemens de sculpture à l'avant & à l'arriere. On observa que ces Insulaires avoient un soin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils se les poudroient de chaux. Ils étoient venus de trois ou quatre Isles, qui paroissoient remplies de cocotiers; mais tous les signes, par lesquels on croyoit se faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avoit été qu'une ruse pour surprendre le Vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le matin,

Quel soin ils ont de leur barbe.

entre une Isle de deux lieues de long & une Côte. Vingt cinq Pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à se présenter. On crut reconnoître une partie de ceux qu'on avoit vûs la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laisser approcher. Il y avoit, à l'avant du Vaisseau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, sur chacune desquelles un Negre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion, sans doute, qu'ils pourroient mener le Navire au rivage. Les autres tournoient à l'entour, & sembloient chercher le moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur Conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étoient poussées avec tant de vigueur, que se rompant contre les mâts & le bordage, elles en faisoient voler de petits éclats. Un Matelot fut blessé dans la premiere surprise, & les autres ne purent demeurer sur le Pont. Mais au fort de cette attaque, & lorsque les Sauvages se disposoient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La Chaloupe qui étoit bien

LE MAIRE, 1616.

Simplicité dans leur trahison.

LE MAIRE. 1616.

Sauvage pris & nommé Moyse.

armée, les suivit aussi-tôt, & se saisit d'un Canot, dans lequel il y avoit trois hommes. L'un fut tué, un autre sauta dans la mer, & le troisieme demeura Prisonnier. C'étoit un jeune homme de dix huit ans, auquel on donna le nom de Moyse, qui étoit celui du Matelot blessé; & l'isle fut nommée aussi l'Isle de Moyse. Ces Insulaires vivoient d'une sorte de pain, composée de racines d'arbres.

Grand nombre d'Isles.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le soir, on rangea la Côte au Nord-Ouest, & l'on découvrit une belle Baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du Vaisseau, des terres basses divisées par une grande montagne, & une Isle basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent, de courir à l'Ouest-Nord-Ouest, on apperçut encore de hautes terres à l'Ouest, vers deux degrés quarante minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des Isles, on en découvrit vingt deux ou vingt trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entre elles, depuis deux de-

grés vingt cinq, jusqu'à trente minu- tes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une Rade; & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleurs espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avoient si peu de connoissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Isle de Banda, & la hauteur, qui étoit à peu près la même, leur firent juger qu'on étoit à la vûe de cette Isle. Mais bientôt, on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la premiere, qui prouverent la fausseté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest une si grande étendue de Pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés on n'en appercevoit pas la fin; & comme il s'étendoit à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée (79).

LE MAIRE. 1616.

Erreur des Pilotes Hollandois.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettoit des flammes de sa cime, & qui dirigeoit le Vaisseau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connoître que c'étoit une Isle bien

Isle du Volcan.

(79) Page 641.

LE MAIRE. 1616.

peuplée & remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Isle du Volcan (80). Les Habitans envoyerent quelques Pirogues, dont chacune portoit cinq ou six hommes, avec une espece d'échaffaudage élevé sur des bâtons, qui couvroit chaque petit Bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Negre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps. Les uns avoient les cheveux courts, & d'autres les avoient longs. Leur couleur étoit plus jaune que celle de Moyse. On ne put trouver de mouillage sur leur Côte; & voyant plusieurs autres Isles au Nord & au Nord Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisoit face à la proue. L'eau étoit de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; & se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venoit de quelque riviere qui avoit son embouchure à peu de distance. On voyoit aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguoit quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest

(80) *Ibidem.*

Sud-

Sud-Ouest, entre une haute Isle, qu'on avoit à la droite du Vaisseau, & des terres moins hautes qu'on laissoit à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante dix brasses, à peu de distance du rivage, & l'on y laissa tomber l'ancre. Les Canots, qui vinrent à bord, étoient conduits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avoient les cheveux courts & frisés, des anneaux passés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes sur la tête & sur les bras, & des dents de porc autour du cou & sur la poitrine. Leurs femmes étoient affreuses. L'Auteur compare leurs longues mammelles à de gros boyaux, qui leur tomboient jusqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avoient les jambes & les bras fort menus, un visage de singes, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nud. Chacune avoit quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuse, ou bossue, & quelque marque de mauvaise santé; ce qui fit juger que l'air du Pays étoit mal sain, d'autant plus que les Maisons y étoient élevées sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette Côte est de trois degrés quarante

LE MAIRE. 1616.

Sauvages qu'on croit Papous.

Etrange laideur de leurs femmes.

LE MAIRE. 1616.

trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des essais de gingembre; d'où l'on conclut qu'ils étoient exercés au Commerce. On alla chercher un meilleur mouillage, dans une Baie voisine, où l'ancre fut jettée sur vingt six brasses, fond de sable mêlé d'argile. Les Habitans de deux Villages, qui s'offroient assez proche, envoyerent à bord deux Canots, avec quelques noix de cocos, qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandoient, pour quatre noix, une brasse de toile; & c'étoit à cette marchandise qu'ils s'attachoient le plus. Un Commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui se réduisoient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandois. Ils se retrouverent le lendemain à quatre degrés; & dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent reglées. Ils ignoroient absolument dans quelle partie du Monde ils étoient, près ou loin des Isles des Indes, & si c'étoit la Nouvelle Guinée dont ils ne cessoient plus d'avoir la vûe. Toutes leurs Cartes ne leur offrant aucune lumiere sur les Pays qu'ils découvroient chaque jour, ils n'avoient plus d'autres regles que de foibles conjectures (81).

L'inquiétude des Hollandois augmente sur leur sort.

(81) Pages 643 & précédentes.

La course du 11 fut à l'Ouest Nord-Ouest, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne se lassoient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut Cap. Ces Terres, qui étoient en effet celles de la Nouvelle Guinée, s'étendent la plûpart au Nord-Ouest quart-d'Ouest; quelquefois un peu plus à l'Ouest, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante huit minutes, ils eurent la faveur des Courans, qui portoient à l'Ouest, suivant leur direction ordinaire, le long des Côtes de la Nouvelle Guinée. Les 13 & 14 on continua de suivre la même Côte; & le 15 trois Isles basses & peuplées, qui paroissoient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante brasses jusqu'à sept, à demie lieue de la grande Terre, on y mouilla sur un excellent fond. Les Hollandois auroient trouvé, sur le champ, du remede à tous leurs besoins s'ils y étoient descendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant observé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la Chaloupe, les Insulaires, qui étoient sur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fleches, dont ils blesserent seize Matelots.

LE MAIRE, 1616.

Ils sont à la nouvelle Guinée sans le sçavoir.

LE MAIRE. 1616.

On ne laissa point d'aborder à la plus petite des deux Isles, où dans le premier feu de la vangeance, on brûla quelques Maisons dispersées. Les Sauvages de l'Isle voisine parurent furieux & poussèrent d'horribles cris : mais ils n'osoient passer d'une Isle à l'autre, dans la crainte de quelques pieces de gros canon, qui battoient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénetroient avec un fracas épouvantable. Le soir, ils envoyerent demander la paix : après quoi, deux ou trois Canots étant au-dessus du vent du Vaisseau, sans oser s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la mer, afin que le Courant les portât vers les Hollandois. On les pressa de venir à bord, par des signes qui leur inspirerent enfin plus de hardiesse. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes qui leur tiennent lieu de saffran, pour lesquelles on leur donnoit en échange des grains de verre, des cloux & des couteaux rouillés. Ces Insulaires sont absolument nuds. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devoient leur être venus des Espagnols. Ils ne paroissoient pas surpris de la forme du Navire; & quoiqu'effrayés

LE MAIRE. 1615.

Isles de Moa, d'Insou & d'Arimon.

de l'artillerie, ils n'en craignoient ni le bruit ni la vûe. Ils donnoient à la plus Orientale de leurs Isles le nom de *Moa*, celui d'*Insou* à la seconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle Guinée (82). On ne cessa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes sortes de rafraîchissemens. Ils font du pain & des galetes de cassave; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes Occidentales.

Sauvages qui connoissent les Européens.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de suivre la Côte à l'Ouest Nord-Ouest. On eut, à treize degrés, la vûe de plusieurs Isles, vers lesquelles on étoit porté par les Courans; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât, le soir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avoit point apperçu de feu dans l'Isle voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands Canots, avec des aîles & de l'acastillage. Les Sauvages, qui les montoient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montroient, de loin, du poisson sec, des noix de cocos, du

(82) Page 645.

LE MAIRE. 1616. tabac, & un petit fruit, qui ressembloit à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix & d'amitié. D'autres Canots, qui paroissoient venir de la même Isle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vûe du Navire & du canon, fit juger qu'ils connoissoient les Vaisseaux de l'Europe. Ces Sauvages avoient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Isles précédentes. La plûpart portoient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvoient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenoient le courage des Hollandois; mais elle ne jettoient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24, ils se trouverent à la hauteur d'un demi degré. Leur course fut au Nord-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest, le long d'une belle & grande Isle, qu'ils nommerent l'Isle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent, à sa pointe Orientale, le nom de Cap de Bonne-Espérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Isles à l'Est de Banda, ils se flatterent que ce Cap pouvoit être une pointe de ces Isles, & que la route étoit libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme l'Isle de

Isle de Schouten.

Nouveau Cap de Bonne Espérance.

Schouten s'étendoit jusques sous la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les Cartes à l'Ouest de la Nouvelle Guinée jusqu'à la Ligne. Dans cette supposition, ils s'exposoient à tomber dans quelqu'un des Golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venoit alors de l'Est, amena, autour du Navire, une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vûe continuelle de la Côte. L'Equipage étoit consolé par l'abondance & la fraicheur des vivres. Entre les fruits qu'on avoit tirés des dernieres Isles, il y en avoit un qui étoit jaune en dedans, ou couleur d'orange, & vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il ressembloit assez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du sel & du poivre; & les Malades mêmes le trouverent fort sain.

Divers Pays reconnus par les Hollandois.

Le 25, on découvrit à la gauche du Vaisseau, une grande étendue de Pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Ouest. Le 26, on eut la vûe de trois Isles; & le 27, à la

LE MAIRE. 1616.

hauteur de vingt neuf minutes, on vit au Sud de hautes terres & d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'Ouest-Nord Ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les Matelots effrayés sautoient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venoient les terribles secousses qui ébranloient le Vaisseau, sur-tout dans un parage où l'on ne trouvoit pas de fond. Le 30, on entra dans un grand Golfe, qui paroissoit environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs qui sembloient couvrir le Vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens Matelots n'avoient rien vû de semblable (83). Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le Golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le Cap au Nord. Le soir du 31, on passa pour la seconde fois sous la Ligne; & l'on mouilla sur douze brasses, près d'une Isle déserte, à peu de distance du Continent. On se trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de sable fort large, à quarante cinq mi-

Tremblement de terre ressenti en mer.

(83) Page 650.

Le Maire. 1616.

nutes, ôta presqu'entierement la vûe des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on étoit à l'extrêmité de la Nouvelle Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre vingt lieues le long des Côtes. Les Courans portoient à l'Ouest-Sud-Ouest. Excellent fond, néanmoins, depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le soir, deux Isles se présenterent à l'Ouest (84).

Leurs nouvelles inquiétudes.

Le 4, on observa que la direction des Courans étoit à l'Ouest; & la course étant au Sud-Sud-Ouest, on eut la vûe de sept ou huit Isles, qui obligerent de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les Côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Est; mais un vent contraire força les Pilotes de s'approcher d'une Isle, où la Chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante cinq brasses. Trois Pirogues, qui l'aborderent aussi-tôt avec la baniere blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au Vaisseau.

[illegible]

Elles portoient des montres de féves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiseaux de Paradis,

(84) Page 651.

LE MAIRE. 1616. dont l'un étoit blanc & jaune. Les Indiens, qui s'approchoient avec tant de confiance, n'avoient pas laissé de témoigner quelque frayeur, en reconnoissant des Hollandois : mais ce n'étoit plus des Sauvages, dont la barbarie étoit redoutable après les Traités les plus saints, & jusqu'au milieu de leurs caresses. Ils portoient des ceintures d'assez belle toile. Quelques-uns même avoient des caleçons de soie, des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On étoit embarassé à distinguer leur Nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendoit le Malais, crut distinguer plusieurs mots Ternatois, & quelques termes Espagnols. Quelle consolation pour un Equipage languissant, qui étoit encore composé de 85 hommes, mais la plûpart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, & tous également consternés de l'incertitude de leur sort ! Ils s'empresserent de demander aux Indiens le nom de leur Isle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement ; mais le refus même de ces Insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils é-

toient à l'extrêmité orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Est par trois langues de terre, & que ceux, qui paroissoient craindre de s'expliquer, étoient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage; & l'on apprit dans un Bourg, nommé Soppi, que l'Isle voisine, nommée Maba, d'où les trois Pirogues étoient venues, relevoit du Roi de Tidor. Les Matelots d'une Pirogue Ternatoise, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empressa de venir raconter à Schouten, qu'il y avoit actuellement près de vingt Vaisseaux, Hollandois & Anglois, autour de Ternate (85), & peu de jours après, il se revit effectivement dans une nombreuse Flotte de sa Nation (86).

LE MAIRE. 1616.

Ils y trouvent une Flotte de leur Nation.

Le reste du Journal laisse à desirer un peu plus de lumiere, sur deux points fort intéressans. L'un est la saisie du Vaisseau de Schouten, dont le Gouverneur Général des Hollandois se mit en possession, au nom de la Compagnie des Indes : mais on trouve heureusement de quoi suppléer à cette omission, dans une curieuse remarque de

Supplément au Journal de Classen.

(85) Pages 654 & précedentes.
(86) Page 658.

LE MAIRE. 1616.

Relation du Voyage de George Spilberg.

la Relation de Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, se trouvoit alors dans l'Isle de Java, où il fut chargé par le Gouverneur général, de conduire en Hollande le Vaisseau qui avoit été saisi, & de prendre, sur son bord, le Maire & Schouten (87). Le second point, qu'on regrette de trouver mal éclairci, regarde la mort de le Maire,

(87) ,, Le 20 Septembre ,, 1616, nous vîmes arriver, à Jacatra, le Vaisseau nommé la Concorde de Horn, commandé par Jacques le Maire ,, qui étoit parti de Hollande le 14 de Juin 1615, ,, & venu par le Sud de ,, Magellan. Mais quand ,, on sçut qu'il n'étoit pas ,, chargé par la Compagnie générale, & qu'il ,, avoit fait le Voyage sans ,, sa participation, le Président Jean Pietersz ,, Coen, le fit confisquer ,, au profit de la Compagnie, & distribua l'Equipage sur les autres ,, Vaisseaux. Pendant leur ,, longue Navigation, ces ,, gens là n'avoient découvert ni de nouvelles ,, Terres, ni de nouveaux ,, Peuples, avec qui l'on ,, pût trafiquer. Ils disoient ,, seulement qu'ils avoient ,, trouvé un nouveau passage, autre que celui ,, par lequel on passoit ordinairement; quoiqu'il ,, n'y eût pas d'apparence, puisqu'ils avoient ,, employé justement quinze mois & trois jours ,, dans leur Voyage jusqu'à ,, Ternate, & que de leur ,, aveu ils avoient eu des ,, vents favorables: outre ,, que n'ayant qu'un Vaisseau, ils n'avoient pas ,, été sujets aux retardemens, qu'on ne peut guères éviter en compagnie, ,, parce qu'il faut s'attendre les uns les autres. ,, Ces prétendus faiseurs ,, de découvertes, qui se ,, vantoient d'avoir passé ,, par un nouveau Détroit, ,, étoient fort étonnés de ,, ce que la Flotte de l'Amiral Spilberg avoit pris ,, terre à Ternate si long-temps avant eux. *Voyages de Georges-Spilberg, pages* 564 *&* 565.

LE MAIRE. 1616.

qui, étant arrivée dans son passage, le priva des récompenses auxquelles il venoit d'acquerir de si justes droits, par le succès de son entreprise, & ne lui laissa, dans ses derniers momens, que le stérile plaisir d'avoir immortalisé le nom de son pere & le sien. Il est surprenant que les deux Journaux ne s'accordent pas même sur le jour de sa mort. Celui de Classen nomme le 31 de Décembre (88). L'autre, le 22 (89).

Remarque de Classen sur la perte que la Concorde fit d'un jour.

A l'occasion de la saisie du Vaisseau, Classen observe que l'Inventaire de tout ce qu'il contenoit, fut achevé le Lundi, premier jour de Novembre, suivant le compte de l'Equipage; mais que, suivant le compte du Conseil des Indes, il ne le fut que le Mardi, second jour du même mois. La cause de cette différence venoit, comme on l'a remarqué dans quelques autres occasions, de ce qu'en partant de Hollande, le Vaisseau la Concorde avoit couru à l'Ouest. Après avoir fait, par cette

(88) Page 661.

(89) Le 14 de Décembre 1616, l'Amiral Spilberg, faisant voile pour retourner en Hollande, prit à bord Jacques le Maire, qui avoit été Président sur la Concorde de Horn, Vaisseau confisqué. Le Maire mourut dans ce Voyage, le 22 du même mois. Tout le monde fut affligé de sa perte, parce que c'étoit un homme d'intelligence & d'expérience pour la navigation. *Ibidem*, page 566.

LE MAIRE, 1616.

route, le tour de la Terre avec le Soleil, il se trouvoit certain qu'il avoit été une nuit de moins que ceux qui étoient venus de l'Ouest à l'Est, & que ceux-ci au contraire avoient gagné l'espace d'un jour. Ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perdue de l'autre, faisoient nécessairement une différence de vingt quatre heures; & pour s'accommoder au compte des Hollandois de Java, l'Equipage de la Concorde perdit un jour, c'est-à-dire, que passant du Lundi au Mercredi, il n'eut, dans cette semaine, que six jours à compter (90).

Fruits de la découverte du Détroit de le Maire.

Ajoutons, pour l'honneur d'Isaac le Maire & de Jacques son fils (91), que leur Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de leurs travaux. Six ou sept ans après la découverte du Détroit, par lequel le nom de le Maire s'est illustré, les Etats Généraux & le Prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage, par une Flotte d'onze Vaisseaux, qu'ils y envoyerent sous le Commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite.

(90) Page 661.

(91) Remarquez que le Pere de Jacques le Maire se nommoit Isaac, & que c'est à lui qu'on doit le projet du Voyage; mais que ce projet fut exécuté par le fils. Nos Historiens & nos Géographes ont souvent confondu l'un & l'autre.

Toutes les Obſervations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées ; & ce fameux Détroit eſt devenu la route commune de tous les Navigateurs qui, connoiſſant les dangers de celui de Magellan, veulent ſe rendre avec moins de lenteur & plus de ſûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer juſqu'aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt (92).

LE MAIRE. 1616.

(92) L'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, qui ſe trouve auſſi au quatrieme Tome du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, ne déguiſe point la principale intention des Hollandois, dans la recherche & la vérification de ce paſſage. Tous les Politiques, dit il, ont jugé qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour réduire l'Eſpagne ſur l'ancien pied, & pour faire ceſſer les tyrannies qu'elle exerçoit en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever tout ce qu'elle poſſédoit en Amérique, ou du moins de lui en faire perdre les revenus. C'eſt dans cette vûe qu'on a tenté tous les paſſages au Nord & au Sud. *Page* 663.



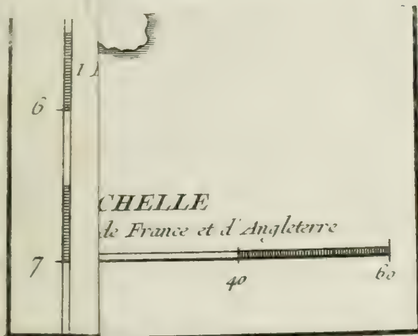
DESCRIPTION
DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

INTRODUCTION.

LE Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas cessé de voir relâcher à Celebes, ou passer à la vûe de cette Isle, ont comme affecté, par des raisons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réserve. Cependant elle tient un rang si distingué, dans les Mers Orientales, qu'au défaut d'une Description réguliere, qui ne se trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir rassembler les Observations dispersées, d'un grand nombre de Voyageurs, sur tout celles des Hollandois, qui y possedent un Fort & un excellent Comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien Etablissement Portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment Celebes ou Macassar, du nom de sa principale Ville & du plus puissant de ses Etats.

Sa position & son étendue.

Ce Royaume, que ses Habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les



N.° 4. Tome X. Page 457

CARTE DE L'ISLE CELEBES ou MACASSAR.

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.

Pointe de Stroom
Condi Sanga
Camanga
Manado
Tetoli
ROY^E DE BOULON
Pondo
ROY^E DE LAYO
Caudupa
Equateur
Golphe Inconnu
137 138 139 140 141 142
Turate
BADING ROYAUME
BANCALA ROY.
Gorontano
Sederem
Tomme
I. Ouby
I. Pangui
Montagnes de Mamona
Babay
Mamona
BONGUIS
TORAJA R
Toraja
Gabe
MANDAR R.
Bone
Mandar
Soppen
Vagnou
Congi
Cooti
LINQUES ROY
Renuguy
Tabuco
Cap Mandar
R. Zadam
POPPOE ROY.
ROY. DE MACASSAR
Golphe de Saleyer rempli de Bancs de Sable
Wancony
Madeh
Talahor
Buto
CONRON ROY
Galesor
Bantam
Goa
GRESSE ROY.
I. Bouron
Macassar ou Mancacara
CATAPAN ROY.
Jompandam
Fort Hollandois
Bonpanga
Aengetang
I. Pangasani
I Batanga
Bannelle
Bencarang
I. Saleyer
2 1 1 2 3 4 5 6 7



Lieues Marines de France et d'Angleterre



Conquêtes d'un de ses Rois, vers la fin du dernier siécle, comprend en effet la plus grande partie de l'Isle, s'éten dde-puis la Ligne Equinoxiale jusqu'au si-xiéme degré de latitude Méridionale. Sa longueur se prend du Septentrion au Midi. Elle est d'environ cent trente lieues, sur quatre vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'Isle (93). Mandar & Bonguis étoient

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

(93) Dampier s'écarte un peu de cette mesure. L'Isle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la ligne, la partie Septentrionale est à un degré trente minutes du Nord; & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la supputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais du côté du Septentrion, il y a une autre pointe, longue & serrée, qui regne au Nord-Est environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette pointe, est l'Isle de Gilolo, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au Midi de l'Isle Celebes, il y a un Golfe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui regne dans le Pays, & va presque droit au Nord. Ce Golfe contient plusieurs petites Isles. La Ville de Macassar est à l'Occident de l'Isle, & presqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Isles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres sont basses tout le long, car nous croisâmes presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, extraordinairement grasse, riche & pleine d'arbres. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui se jettent dans la mer. Ce côté de l'Isle paroît un bois continuel, dont les arbres sont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier, Tome II, pages 501 & 502.*

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont ſuivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres Provinces, aujourd'hui ſoumiſes aux Rois de Macaſſar. Quelques-uns comptent cette grande Iſle au nombre des Moluques, dont elle n'eſt éloignée que d'environ quatre vingt lieues.

Propriétés du Climat.

Sa ſituation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aiſément qu'il y regne une extrême chaleur. Peut-être ſeroit-elle inhabitable, ſi ces ardeurs exceſſives n'étoient moderées par des pluies aſſez abondantes, qui rafraîchiſſent ordinairement la terre cinq ou ſix jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans ſon paſſage, en parcourant les Signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui ſont en aſſez grand nombre dans le Pays, y excite preſque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y ſeroit très mal ſain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font ſentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Auſſi-tôt qu'ils viennent à manquer,

ce qui eſt heureuſement très rare, le Pays eſt déſolé par diverſes maladies contagieuſes; mais, lorſqu'ils ſoufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouiſſent d'une ſanté ſi parfaite, qu'on les voit vivre ſans maladies, juſqu'à l'âge de cent ou de ſix vingt ans.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Variété des productions de l'Iſle.

De toutes les Provinces, qui compoſent le Royaume de Macaſſar, il n'y en a point que la Nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particuliere, qui la rend néceſſaire à toutes les autres. Celles qui ne ſont composées que de rochers & de montagnes inacceſſibles, contribuent à la richeſſe du Pays, par leurs Carrieres, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit ſeule une aſſez grande quantité de poudre d'or; & lorſque les ravines qui ſe précipitent des montagnes de Mamoja, ont achevé de s'écouler, on en découvre ſouvent de petits lingots dans les vallées. Gervaiſe raconte, ſur les témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la groſſeur du bras (94).

Or en poudre & en lingots.

Diverſes eſpeces de bois.

Les Terres de l'Iſle Celebes ſont rem-

(94) Hiſtoire de Macaſſar, Page 21.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

plies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de sandal, & de quelques especes qui servent à teindre en verd & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les Habitans en état de construire des Bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun Port. Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits Bâteaux & des Fleches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espece de roseau croisse mieux. Au lieu d'un pied de diametre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Beauté admirable de quelques Provinces.

D'autres Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites rivieres, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait

du Payſage. La variété en eſt infinie; ce ſont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toujours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les ſaiſons; des oiſeaux, qui ne ceſſent jamais de chanter. Entre le jaſmin, les roſes, les tubereuſes, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort ſupérieur à celle qui ſe nomme *Bougna-Genay-Maura*. Elle a quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce, & ſe fait ſentir de beaucoup plus loin. Les Inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amere, qu'on employe pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout, des fiévres pourpreuſes & peſtilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuſes plaines, ſont les citroniers & les orangers. Parmi les oiſeaux, dont le nombre eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, ſoit qu'ils y naiſſent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Iſles voiſines, celui qu'on vante le plus, n'a gueres que la groſ-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELLEBES, OU MACASSAR.

Bougna-Genay-Maura, Fleur vantée.

Ten-rou-Joulon, oiſeau d'une beauté ſinguliere.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

seur d'une alouette. Son bec est rouge; le plumage de sa tête, & celui de son dos sont tout-à-fait verds; celui du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la riviere, dans certains endroits, où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige, en tournoyant à fleur d'eau, jusqu'à ce que ce poisson, qui est fort leger, saute en l'air & semble vouloir prendre le dessus, pour fondre sur son Ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enleve de son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *Tenrou-joulon*. Le *Lourys* est une sorte de perroquet presqu'entierement rouge, dont la gorge sur-tout est d'un rouge de feu très éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres especes de Perruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une proprieté singuliere, qui lui fait garder un silence

triste & mélancolique ; tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui est ordinaire aux perroquets (95).

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Fruits qui distinguent l'Isle Celebes.

Tous les fruits des Indes, surtout les Mangues, les Bananes, les Oranges & les Citrons, croissent admirablement dans l'Isle de Celebes. Les Monguiers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus grosses pluies. Les feuilles en sont aussi longues que celles du Noier. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos Bons-Chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre ; la chair fort sucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noiau assez dur, dont l'amande est fort amere. On connoît qu'elles sont mures, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle, comme l'Orange. Les Melons de Celebes sont si rafraîchissans, que, malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour appaiser la soif la plus ardente, & pour en préser-

(95) On ne s'attache qu'aux propriétés particulieres de l'Isle.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

ver un Voyageur pendant une journée entiere, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe de Bananes, qui sont les Figues du Pays. Elles ne sont gueres plus grosses que les nôtres; mais la plupart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement delicieux. Les Insulaires leur donnent le nom d'Ontis. On y remarque, en les coupant, des croix si supérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais se faisoient un scrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du Christianisme.

Superstition des Portugais.

Noix, seul fruit de l'Europe, connu des Insulaires. Ses usages.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'Isle Celebes ne produit que des Noix. Elles y sont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même de si bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre plusieurs remedes, dans lesquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en composent un onguent, qui vaut le meilleur Baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des plaies. Ils en font aussi

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du Coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumiere que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui égale ceux de France.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pû faire croître dans l'Isle, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandois ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès, sans s'exposer à la dyssenterie.

Cotoniers de Celebes.

On voit, dans le Royaume de Macassar, de vastes Plaines, qui ne sont couvertes que de cotoniers; & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulieres. Ses fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres Contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très agréables à la vûe, mais sans aucune

Descript. de l'Isle Celebes, ou Macassar.

forte d'odeur. Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, le bouton devient auſſi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui paſſe pour le plus fin de l'Inde.

Légumes communs ſous la Ligne.

On admire, que ſous la Ligne, non-ſeulement pluſieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, ſoient auſſi communs dans l'Iſle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens ſimples, dont les Habitans connoiſſent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment Ophyon, eſt celui dont on fait le plus de cas. C'eſt une ſorte d'arbuſte, qui croît ordinairement ſur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & ſauvages, qui ne ſont connus que des Inſulaires. Ses feuilles ſont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ſes rameaux, par une inciſion ſur laquelle on applique un vaiſſeau de bambou qui s'en remplit : mais lorſqu'il eſt plein, on obſerve ſoigneuſement qu'il n'y puiſſe entrer d'air. La liqueur s'y épaiſſit dans l'eſpace de quelques jours. Auſſi-tôt qu'elle acquiert une certaine conſiſtence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que

Ophion. Deſcription de ſes effets.

les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans laquelle ils ont fait diſſoudre une de ces boules, après l'avoir fait paſſer par deux tamis différens, ils arroſent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digeſtion & qu'elle fortifie l'eſtomac. Mais ſon effet le plus certain eſt de les enivrer; & le ſommeil qu'elle leur procure, dans cette ivreſſe, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préférent à tous les autres plaiſirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'eſt pas ſans danger. Il devient ſi néceſſaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'uſage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuſe langueur, & mourir de foibleſſe & d'abbattement. Mais il eſt encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'eſpace de vingt quatre heures, tombe infailliblement en lethargie; où s'il en prend plus d'un demi grain en ſubſtance, il s'endort preſqu'auſſi-tôt; & ce ſommeil, de quelque douceur qu'il paroiſſeaccompagné, ne manque point

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ivreſſe qu'il cauſe.

Ses dangers.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de le conduire à la mort. Un grain, de la grosseur du riz, est un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-tems. Les Macassarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & se rendre même insensibles aux plus sanglantes blessures. Ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons & d'herbes venimeuses, dont ils composent une liqueur si subtile, qu'il suffit, dit-on, d'y toucher ou d'en ressentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fleches. Aussi ne font-elles point de blessure qui ne soit mortelle; & quand elles seroient empoisonnées depuis vingt ans, l'effet n'en seroit pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la fumée, qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques unes de ces redoutables plantes ressemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Insulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper : mais les animaux de l'Isle, conduits par un instinct plus sûr que la raison, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poisons qui se trouvent sous leurs pas.

Celebes n'est pas moins abondante en bestiaux que l'Europe. Les bœufs y sont aussi gros ; & les vaches y donnent un lait qui n'est pas inferieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les Forêts, des troupeaux de cerfs & de sangliers. L'Isle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphans & de rhinoceros ; mais les singes y sont comme en possession de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns sont absolument sans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps. On les distingue en deux principales especes ; l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, se tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que sur les pieds de derriere. Les blancs, parmi lesquels on en voit d'aussi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, sont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particuliérement la guerre aux femmes. Le premier, qui en apperçoit une, rassemble aussi-tôt ses Compagnons par des cris. Ils se saisissent d'elle, ils lui font toutes sortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pieces. Les seuls en-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Celebes n'a point d'animaux carnassiers.

Etranges récits qu'on fait des singes de Celebes.

Guerre que leur font les serpens.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

nemis, que les ſinges ayent à redouter dans l'Iſle de Celebes, ſont d'affreux ſerpens, qui leur donnent la chaſſe nuit & jour. Quelques-uns ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, que d'un ſeul coup ils avallent un ſinge, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les pourſuivent juſques ſur les arbres. Ceux qui ne ſe ſentent point aſſez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverſes ſortes de ruſes. Ils obſervent le tems où les ſinges s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le ſifflement approche de celui de quelques oiſeaux, montent ſur les arbres, s'y cachent ſous les feuilles, & ſe mettent tranquillement à ſiffler. Ce bruit attire les ſinges, qui ſont naturellement curieux; & le ſerpent, qui a comme le choix de ſa victime, ſaute ſur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché ſur une branche avec ſa queue, lui déchire les entrailles, & boit ſon ſang juſqu'à la derniere goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des ſerpens de Celebes, pour les ſinges, préſerve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte aſſez pour cauſer des

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

allarmes continuelles aux Insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également lascifs & voraces. A la verité, le seul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chevres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chevres; & l'experience a souvent prouvé qu'un grain des premieres produit autant d'effet que deux des autres.

Seule grande riviere du Royaume de Macassar.

Tout le Royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande riviere, qui le traverse du Septentrion au Midi. Elle se jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquiéme degré de latitude Méridionale. Sa largeur est de plus d'une demie lieue à son embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de ſon cours, elle ſe diviſe par une infinité de bras, qui ſe répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle eſt malheureuſement infeſtée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre riviere de l'Orient; ces monſtres, ne ſe bornant point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le paſſage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent, & ſe jettent ſur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même riviere, des Sirenes (96) d'une prodigieuſe grandeur, dont les nâgeoires de devant ſont exactement taillées en forme de main.

Ses Crocodiles & ses Sirenes.

Quoique le lit de la riviere de Macaſſar ait aſſez de profondeur pour les plus grands Vaiſſeaux, il eſt coupé par un ſi grand nombre de ſables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, ſans

Port de Jompandam.

(96) Ou Lamantins.

échouer. Mais plusieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui servent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de Jompandam, qui est dans le Détroit même, & dont la ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandois, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession. Ils y ont construit un Fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'Isle, en or, en soie, en coton fin, en bois d'ébéne, de sandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Isle, ils ont fait, de cet Etablissement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'Isle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation. Aux Isles d'Amboine, de Banda & de Bouton, qui leur fournissent la muscade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Isles de Terlattes & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de sapan. Les Moluques, comme on l'a déja remarqué, en sont à quatre-vingt lieues.

Etablissement avantageux des Hollandois.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Isles Philippines n'en sont gueres à plus de trois cens. Aussi Jompandam est devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoise, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macassar, & par conséquent de l'Isle entiere.

Mancacara, Capitale du Royaume Sa description.

Mancacara, qui en est la Capitale, & que les Rois ont choisie pour leur séjour, est plus anciennement une belle & grande ville, dont les Fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la riviere, vers le sixieme degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont battues d'un côté par la grande riviere. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plûpart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec soin, parce

Beauté de ses rues.

Descript. de l'Isle Celebes, ou Macassar.

que leurs maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vûe n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébéne, qui domine particulierement, est d'un éclat qui surprend les Etrangers; & les pieces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toît n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plûpart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré; dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la riviere aussi-tôt qu'un chien les a-

Agrément de ses Edifices.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

touchés. Sur le toît, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits, & font les deux extrêmités. Celui du milieu est renversé. On trouve, à Mancacara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut desirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles Places, où le Marché se tient deux fois le jour; c'est-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendroit méprisable, s'il osoit y paroître, & s'exposeroit aux dernieres insultes, de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui se prend, à cinq ou six lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche est établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particuliérement de Banttaim, village

Les hommes sont exclus des Marchés publics.

éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui se vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poisson. Autrefois les Insulaires portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds : mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parce que le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même, est de faire présent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chasse.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Nombre des Habitans.

Avant les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes sous la domination d'un seul Maître, on ne comptoit pas moins de cent soixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macassar, & dans les villages voisins, sans y comprendre les femmes & les enfans. C'est avec cette nombreuse milice qu'un des derniers Rois étendit ses Conquêtes. Mais il ne reste aujourd'hui qu'environ quatre vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Autres Villes de Celebes.

Boné, Capitale de la Province de

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Bonguis, n'eſt guéres moins belle & moins peuplée que Mancacara, dont elle eſt éloignée de neuf ou dix journées. Vagiou, Soppen & Renuguy, ſont d'autres villes conſidérables de la même Province. Mandar & Mamoya, principales villes de la Province de Mandar, ſont à ſept journées de Mancacara; & Toroja, Capitale de la Province de même nom, n'en eſt guéres plus éloignée.

Les plus grandes villes du ſecond ordre, de la Province particuliere de Macaſſar, ne ſont entr'elles qu'à la diſtance de ſept ou huit lieues. Les principales ſe nomment Tallou, Touraté, Borobaſſou, toutes trois célebres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverſes ſortes de toiles de coton & d'étoffes de ſoie.

Qualités naturelles & figure des Macaſſarois.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la nature plus de diſpoſition que les Macaſſarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'eſprit juſte, & la mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'oublient preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de

Leur éducation.

l'ame. Ils ſont grands & robuſtes, labo-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

rieux, capables de résister aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins basané que celui des Siamois; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écrasé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, est chez eux une beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance. Aussi-tôt qu'ils voient le jour, on les couche nuds, dans un petit panier, où leurs nourrices prennent soin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiede. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Isle, de bossus ni de boiteux. On les sévre un an après leur naissance; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'esprit, s'ils continuoient plus longtems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles, de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs meres, & par l'habitu-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de d'une tendreſſe mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou ſeize ans, & la Loi leur donne alors le droit de ſe marier : mais il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naiſſent preſque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquerent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fleche, à tirer un fuſil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point auſſi qui manient mieux le cri & le ſabre. Le cri, qu'on a ſi ſouvent nommé dans cet Ouvrage, eſt une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Inſulaires de l'Inde, mais qui n'eſt nulle part ſi redoutable que dans le Royaume de Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en ſerpentant, comme nos Peintres repréſentent un raion du Soleil. Les Macaſſarois s'en ſervent particuliérement dans leurs duels, qui ſe font de deux manieres : tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux cris. De celui qu'on

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'eſt qu'un cri, & ſon uſage.

tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pouſſe quelques bottes, qui finiſſent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui eſt ordinairement empoiſonnée, devient une playe ſi mortelle, qu'on deſeſpere du remède. Auſſi ces querelles ſont-elles preſque toujours ſuivies de la mort des deux combattans. Leur maniere de décocher les fleches, n'eſt pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très leger, au bout duquel ils attachent une dent de Requin (97). Au lieu d'arcs, ils ont une ſarbacane, de bois d'ébene, longue d'environ ſix pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une fleche, qu'ils ſoufflent plus ou moins loin, ſuivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt pas, & ſi juſte que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſés pour but.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Sarbacanes, qui ſervent d'arcs.

Les Macaſſarois ſont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des perſonnes de qualité, eſt une longue veſte, qui leur

Les Macaſſarois ſont mieux vêtus que les autres Indiens.

(97) Poiſſon connu, qui a les dents aigues & tranchantes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Habits des hommes.

descend presqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achetent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment par-devant, sont d'orfévrerie. Les manches en sont fort étroites, & se boutonnent jusqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent dessous, ressemble aux nôtres; mais elle n'est que d'une petite étoffe de soie, raiée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de brocard, d'une couleur différente de celle de la veste; elle est fort large, & les deux bouts, qu'on laisse pendre jusqu'au dessus du genou, sont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorsqu'ils paroissent en public, ils mettent, par-dessus cet habit, un petit manteau de mousseline, qui se porte négligemment. Le cri est passé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en sont presque toujours d'or massif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du betel, & leur bourse, parce qu'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cri, un sabre, qu'ils passent aussi du côté droit, & dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples sol-

dats eſt d'ivoire ou de bois précieux. L'uſage commun du païs, eſt de marcher pieds nuds. Cependant les perſonnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de ſentir le ſable, chauſſent de petites ſandales moreſques, brodées d'or & d'argent, à peu près comme les ſouliers de nos Dames. Le chapeau eſt en horreur aux Macaſſarois; & leur reſpect va ſi loin pour le turban, qu'ils ne s'en ſervent qu'aux jours de Fête & de réjouiſſances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuſe, ſuivant le rang ou les richeſſes, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'eſt pas formé comme celui des Turcs; ce n'eſt qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajuſtent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Vieillards eſt blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus ſouvent rouges, verds ou raiés. C'eſt non-ſeulement une propreté, mais un uſage indiſpenſable pour les perſonnes de diſtinction, d'entretenir, ſur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur en-

De quoi ils ſe couvrent la tête.

Modes ſingulieres pour leurs ongles & leurs dents.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

fance. Ils ne ſont pas moins curieux de ſe peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premieres années, ils ſe les font polir & limer; après quoi ils ſe les frottent avec du jus de citron, qui les rend ſuſceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne ſe fait pas ſans douleur, & ſans qu'il en coûte du ſang. Mais l'empire de la mode n'eſt pas moins reſpecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macaſſarois ſe font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Habits des femmes.

Les femmes ont encore plus de paſſion pour la propreté que les hommes; mais elles ſont moins magnifiques. Elles portent des chemiſes d'une belle mouſſeline, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Les manches en ſont étroites, & ſi courtes qu'elles ne paſſent pas le coude. Le col en eſt aſſez haut, pour couvrir entiérement le ſein. Elles portent deſſous une culotte de brocard d'or ou d'argent, qui ne differe de celle des hommes, qu'en ce qu'elle eſt plus longue, & qu'elle paſſe toujours le gros de la jambe. Comme elles ſont d'une adreſſe extrême, rien n'eſt plus beau que la broderie d'or ou d'argent,

dont les extrêmités de cette culotte sont enrichies. Elles ont, par-dessus, un jupon semblable à celui des femmes de France, qui n'est que de toile, ou de quelque étoffe legere, dans l'intérieur de leur maison; mais les jours de fête, elles en prennent un de mousseline raiée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond est ordinairement rouge, paroît dans toute sa beauté. Leurs cheveux, qui sont leur seule coeffure, sont proprement noués par derriere. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorsqu'ils sont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premiers esclaves(98).

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Cérémonie qui assujettit les femmes à servir.

(98) On passe sur tous les usages, qui sont communs aux Macassarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainsi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage, mais ce qu'on va lire a le mérite de la singularité : » Après les formalités établies, on mene les nouveaux Mariés » dans une chambre fort » obscure, où il n'y a point » d'autre lumiere que celle » d'une petite lampe, allumée dans un coin. On » les y laisse seuls pendant

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Raiſon pour laquelle Celebes a peu d'Eſclaves.

En effet, elles ſont ſouvent chargées de tous les offices domeſtiques. Il y a peu d'eſclaves dans l'Iſle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux peres & aux meres d'y vendre leurs enfans, ni aux perſonnes avancées en âge, d'engager leur liberté ; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Priſonniers de guerre, porte la Cour à les faire tranſporter dans les Contrées voiſines. Gervaiſe raconte qu'étant à Siam

» trois jours & trois nuits, » ſans qu'il leur ſoit permis d'en ſortir, ni à perſonne d'y entrer. Une » vieille femme, ſe tient » ſeulement à la porte, » pour leur fournir tout » ce qui leur eſt néceſſaire ; & cette retraite eſt ſi » rigoureuſe, que pour » leur ôter tout prétexte » d'en ſortir, il y a dans » la chambre même un petit cabinet deſtiné aux » beſoins naturels. Les » trois jours qu'ils paſſent » enſemble ſont employés » par les Parens & les Amis, en feſtins & en réjouiſſances. Dès le matin du quatriéme jour, » le nouveau Mari ſe diſpoſe à prendre congé des » Parens de ſa femme, » pour aller prendre poſſeſſion de la Maiſon qu'il » doit occuper, mais avant » qu'il ſorte de la chambre obſcure, un Valet y » porte, à la pointe du » jour, une barre de fer » ſur laquelle ſont gravés » quelques chiffres myſtérieux, avec un ſeau d'eau » fraîche. Le plus âgé de » la Compagnie ſuit bientôt ; & s'approchant du » lit, il oblige les deux Epoux de ſe lever, & de » ſe mettre tous deux, » les pieds nuds, ſur la » barre de fer. Alors il » leur jette le ſeau d'eau » tout entier ſur le corps, » en prononçant quelques » prieres. Les Valets entrent enſuite, pour eſſuyer leurs Maîtres, & » pour les aider à ſe vêtir. *Gervaiſe, ubi ſuprà, pages 220 & précédentes.*

en 1685, il vit arriver deux Vaisseaux Macassarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Constance, alors Ministre de ce Prince, en acheterent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choisy en prirent aussi quelques-uns, qui les suivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macassar venoit d'achever la Conquête.

Noblesse de Celebes, distinguée de celle des Indiens.

La Noblesse, dans le Royaume de Macassar, n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagere, attachée suivant le caprice du Prince à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses descendans. Elle est fondée sur des titres, qui la rendent perpétuelle. Aussi les Nobles y sont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du monde. On en distingue plusieurs sortes. Les principaux sont ceux dont la Noblesse est attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des services considérables à l'Etat. Les concessions de cette nature rendent une Terre inalienable. Elles obligent les Possesseurs, de payer

Premier Ordre.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

une certaine ſomme à la Couronne, & de ſervir le Roi dans ſes armées, à leurs propres frais, lorſqu'ils reçoivent l'ordre de le ſuivre. Cette Nobleſſe ſe tranſmet, ſans fin, aux Deſcendans de la même race; & s'ils meurent ſans enfans, leurs Terres ſont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puiſſance & d'autorité, que tous les Vaſſaux d'une Seigneurie ſont obligés, ſans diſtinction de Sexe, de ſervir leur Seigneur par quartier; ou de ſe racheter du ſervice, par une ſomme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Deſcendans ſont diſtingués par le titre de *Dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de Duc. Ils ne paroiſſent à la Cour qu'avec un nombreux cortege. Ils marchent immédiatement après les Princes du ſang. Ils rempliſſent les premieres Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Dacus eſt ſi honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maiſon Royale. Mais comme la multiplication d'une Nobleſſe, qui ne veut ſouffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles eſt fixé. Il n'eſt guéres plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les Anciens

ciens s'opposeroient à de nouvelles Créations ; & le Roi se contente de soutenir ces illustres Races par les faveurs qu'il leur accorde, soit en leur distribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont possédées, soit en leur abandonnant les confiscations & d'autres profits.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Second ordre.

Le second Ordre de Noblesse est celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne se sont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macassarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de son village en *Carré*. Ses enfans lui succedent ; mais quoique l'égalité regne dans cet ordre, les plus anciens jouissent d'une distinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du temps.

Troisieme ordre.

Les *Lolos*, qui sont la troisieme Classe, composent la simple Noblesse. Ils sont annoblis par des Lettres particulieres, & par quelques présens qui répondent à leurs services, ou par l'espérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo ; mais les Dacus, les Carrés, & les vrais Lolos se gardent bien de prodiguer ces titres.

DESCRIPT. DE D'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Le Gouvernement de Macaſſar eſt purement Monarchique. Les Rois qui occupent le Thrône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort abſolus, toujours craints & reſpectés de leurs Sujets. La Couronne eſt héréditaire; mais les freres y ſuccedent, à l'excluſion des fils; ſoit qu'ils paſſent pour les plus proches Parens, ſoit qu'on apprénende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen Biſet, qui régnoit en 1685, étoit le vingtiéme Roi de ſa race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le thrône de Macaſſar, jouiſſoit d'une autorité abſolue. Outre les garniſons des Ports de mer, des villes, & des places frontieres, il avoit toujours en réſerve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune ſolde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les guerres auxquelles il devoit ſes Conquêtes, ſon armée étoit compoſée de quatre-vingt huit mille hommes d'infanterie & de douze mille cavaliers.

Methodes militaires des Macaſſarois.

L'Etendart royal de Celebes eſt ou blanc ou rouge. Un ancien uſage oblige les Rois de choiſir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il eſt parſemé de

DESCRIP. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

croiſſans, entrelaſſés de feuillages d'or & d'oiſeaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, ſous la garde de pluſieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont auſſi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves ſoldats, parce que ſa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établiſſement eſt d'autant plus ſage, que le drapeau de chaque Officier ayant ſa marque qui le diſtingue, il eſt facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il eſt toujours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui ſe paſſe autour de lui ; & dans les marches, il ſe tient au milieu de ſon armée, où les Princes & les Dacus, avec leurs troupes, ſont plus ou moins éloignés de ſa perſonne, ſuivant le degré de leur Nobleſſe ou de leur dignité. Les Macaſſarois ont de ſi gros canons, qu'un homme y peut entrer ſans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a ſi peu de force, que ces monſtrueuſes pieces deviennent ſouvent inutiles (99). On campe chaque jour au ſoir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les

(99) Gervaiſe, *ubi ſuprà*, page 189.

chaleurs ſoient exceſſives, il eſt rare qu'on s'arrête juſqu'au lieu marqué pour le camp ; & le repas du matin eſt la ſeule nourriture qu'il ſoit permis de prendre avant la fin du jour. Lorſque deux armées ſe rencontrent, les premiers momens du combat ſont furieux ; ſur-tout lorſqu'après avoir épuiſé toute leur poudre, elles en viennent au ſabre & au cri, qui font une expédition terrible. Mais cette eſpece de tranſport, où l'Ophyon jette les Macaſſarois à la vûe de leurs Ennemis, n'eſt pas ordinairement de longue durée. Une réſiſtance de deux heures fait ſucceder l'abbattement à la rage. Ceux qui connoiſſent leur caractere cherchent le moyen de les amuſer, pour laiſſer à leur premier feu le temps de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en deſordre.

La plûpart de leurs autres uſages ont trop de reſſemblance avec ceux des Iſles voiſines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues : mais on ne ſe diſpenſera point de quelque détail ſur leur Religion, & ſur la maniere dont les Hollandois ſe ſont établis dans leur Iſle.

Ce que leur Religion a de ſingulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Macassarois étoient encore dans les ténebres de l'Idolâtrie. Ils ne connoissoient rien de plus grand & de plus respectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Astres étoient le temps de leur Culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par hasard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur priere, ils les supposoient irrités ; & se hâtant de rentrer dans leurs maisons, ils se prosternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec respect dans quelque lieu distingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zele. Le premier & le quinzieme jour de la Lune étoient consacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en sacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempsycose étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur usage particulier, quelques-uns de ces animaux : mais ils se faisoient un devoir de les immoler au Soleil &

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

à la Lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur existence, & de tout ce qu'ils possédoient, à l'heureuse fécondité de leurs influences. Ces Sacrifices se faisoient régulierement, jusques dans les moindres villages; & l'on voyoit des Peres, qui n'ayant plus rien à sacrifier, après avoir immolé tous leurs bestiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples sur la terre, parce qu'ils n'y trouvoient pas de matiere assez précieuse pour composer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands Sacrifices se faisoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les Sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des Peres de famille, devant la porte de leurs maisons, à la vûe de tout le voisinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Isle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne servissent à faire retomber les Insulaires dans l'Idolâtrie, ne permet gueres aux Voyageurs de remonter à la source d'un Culte si simple, ni d'approfondir les

autres antiquités de l'Isle. Cependant l'Auteur qu'on vient de citer, ayant eu l'occasion de converser, à Siam, avec un grand nombre de Macassarois, apprit d'eux que malgré la Doctrine de la transmigration des Ames, leurs Ancêtres ne faisoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiseaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'Ame assez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête aussi sale que le cochon; & celui des oiseaux leur paroissoit trop petit, ou du moins composé d'organes trop foibles & trop mal disposés, pour recevoir une Ame humaine, & lui laisser la liberté de ses opérations. Ils avoient aussi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les situations qui l'attendoient successivement après la séparation du corps; & cette opinion leur faisoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs anciens tombeaux, quantité de vases, de brasselets, de chaînes & de lingots d'or.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Leurs Docteurs enseignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y

Idées des Macassarois sur l'origine des choses.

DISCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

avoient toujours exercé une ſouveraine puiſſance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, juſqu'au jour d'une malheureuſe querelle, où le Soleil avoit pourſuivi la Lune dans le deſſein de la maltraiter; que s'étant bleſſée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par haſard dans la ſituation qu'elle garde encore; que cette lourde maſſe s'étant entr'ouverte, dans ſa chûte, il en étoit ſorti deux ſortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poiſſons; que dans leur colere, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais ſans y cauſer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés juſqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorſqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faiſoient trembler la terre, & qu'ils renverſoient quelquefois des villes entieres: qu'au reſte la Lune étoit encore groſſe de pluſieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit ſucceſſivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être conſommés par l'ardeur

du Soleil ; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit besoin de leurs influences, s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre, c'est-à-dire, que le Soleil regneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tel étoit le systême des Macassarois, lorsque deux Marchands de l'Isle furent conduits aux Moluques, par des entreprises de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Christianisme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galva, qui commandoit alors dans la Forteresse de sa Nation, se fit un honneur de les instruire. Ils demanderent le baptême ; l'Isle étoit sans Prêtre : ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncerent l'Evangile, avec un zele qui leur

Comment le Christianisme fut introduit dans Celebes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

attira bien-tôt un grand nombre de disciples. Mais les Rois de l'Isle marquerent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature. Le seul Roi de *Soppen*, après avoir paru long-temps incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaisseau Portugais, qui étoit venu charger du bois de Sandal, pour demander de nouvelles instructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute sa famille & une partie de sa Cour.

Il y est détruit par le Mahométisme.

Quelques Historiens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, se fit baptiser avec le Roi de Soppen : mais Gervaise assure que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Isle de Celebes ; à moins qu'on ne veuille supposer que la mémoire en soit effacée dans l'esprit des Insulaires. » Ce pays n'est » connu, dit-il, d'aucun Macassarois ; » & les plus habiles Géographes en » ignorent l'existence. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il résolut d'y contribuer par la ferveur de son zele : mais tous ses efforts ne purent lui faire trouver

l'occasion de passer dans l'Isle de Celebes; & d'autres Missionnaires, que les Portugais firent partir plusieurs fois, à la priere du Roi de Soppen, n'y arriverent pas plus heureusement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Isle de Sumatra, qui se trouvoient à la Cour du Roi de Macassar, en prirent occasion de lui proposer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire sortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même temps, quatre de ses principaux Officiers, dans des vûes fort opposées: deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fussent capables de résoudre ses difficultés; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener aussi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même secours. Il s'étoit persuadé qu'après avoir examiné soigneusement l'une & l'autre Religion, il lui seroit aisé de se déterminer pour la meilleure. Son Conseil loua cette résolution; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageassent l'esprit des Peuples, ils lui représenterent que pour l'interêt de la paix, il devoit embrasser la Religion de ceux qui arriveroient

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Histoire singuliere de ce changement.

les premiers ; d'autant plus qu'il pouvoit esperer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voie, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foiblesse de s'y engager ; & tous ses Sujets firent, avec lui, le même serment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ses Docteurs. Ils arriverent, à Macassar, avant les Portugais, & le Roi se fit circoncire. Pour rendre son engagement plus solemnel, ils l'obligerent de faire bâtir une superbe Mosquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, son frere, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit declaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la Nouvelle Mosquée ; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frotterent de leur sang les murs & les portes. Après une entreprise si hardie, ils n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réuni à celui de Macassar ; & dans l'espace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les semences du Christianisme.

Ce fut dans ces circonstances qu'on

vit arriver à Jompandam des Vaisseaux Portugais & des Missionnaires, sous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur surprise. Ils employerent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi sur son erreur, & pour l'engager du moins à les écouter; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant il en usa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ses Etats, il prit occasion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ses propres frais, une fort belle Eglise, dans une ville qu'il leur avoit accordée pour demeure; & les Missionnaires eurent la permission de s'y établir, sous prétexte de rendre les devoirs de leur profession aux Portugais. Il laissa même à ceux d'entre ses Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de persévérer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaise, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit croître de jour en jour: mais les Missionnaires, expliquant

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

mieux ses dispositions, déplorerent la négligence des Officiers de Malaca ; & divers malheurs, qui tomberent presqu'en même temps sur cette ville, en furent regardés comme une juste punition (1).

Etablissement des Hollandois dans l'Isle Celebes.

La Conquête de l'Isle entiere, qui fut entreprise par le même Prince (2), & terminée par son Successeur, y ouvrit ensuite un chemin facile au Mahométisme. Mais rien n'a tant servi à l'y confirmer, que l'établissement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chasser les Portugais (3). Tavernier raconte, au second Tome de ses Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne

Prétexte dont il fut coloré.

(1) Elle fut affligée de la peste, de la famine, & de la guerre. *Gervaise, ubi suprà, page* 258.

(2) Une mort imprevûe arrêta le cours de ses victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en venger. Un jour que le Roi, pour donner le plaisir de la pêche à sa Maîtresse, l'avoit fait monter seule avec lui sur une Barque, il s'y glissa parmi les Rameurs ; & se jettant sur lui, il le fit tomber mort de cinq ou six coups de poignard. Ensuite il se précipita dans la mer, sans qu'on ait jamais pû sçavoir ce qu'il étoit devenu.

(3) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Eglises qu'ils ont fait abbattre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la conversion de ces Peuples. On sçait qu'ayant fait chasser les Missionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir regner Mahomet, que d'y voir suivre Jesus-Christ. *Ubi suprà*, pages 262 & 263.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

pouvant pardonner aux Jésuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuser la liberté du Commerce, prit la résolution de s'en venger, non seulement sur tous les Jésuites, mais sur tous les Marchands Portugais; qu'ayant appris que les Vaisseaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches Marchandises de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte considérable, pour les prendre ou les couler à fond; » & qu'elle avoit pû former ce » dessein avec justice, pour se dédommager des cinq cens mille écus qu'elle avoit employés inutilement à l'Ambassade de la Chine. Mais d'autres sont persuadés que c'est un prétexte spécieux, dont les Hollandois ont coloré leur usurpation. Si leurs Ambassadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raisons que la défiance naturelle des Chinois. Un Voyageur estimé nous fait un récit plus simple, » sur le témoignage de plusieurs personnes désintéressées, & d'une probité reconnue,

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» qui en avoient appris les circonstan-
» ces de la bouche même de ceux qui
» avoient eu le plus de part à cette ex-
» pédition (4).

Histoire d'une étrange révolution.

Vers l'année 1560, la Compagnie Hollandoise envoya quelques-uns de ses principaux Officiers à *Sombanco*, qui regnoit alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques Vaisseaux Hollandois, qui furent bien-tôt envoyés pour l'exécution du Traité, arriverent heureusement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils emporterent le dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la premiere fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux Rivaux. L'entreprise devoit leur paroître diffi-

(4) *Ibidem*, pages 61.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

cile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & conſiderés du Roi ; mais le Conſeil de Batavia fonda toutes ſes eſpérances ſur les moyens qu'il réſolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, ſur les Vaiſſeaux qui devoient aller à Macaſſar, un certain nombre de ſoldats choiſis, qui ſe diſperſeroient adroitement dans les Provinces, ſous les prétextes ordinaires du Commerce ; mais particuliérement dans celle de Bouguis, où il feroit plus aiſé de jetter des ſemences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquiſe ; qu'entre ces Emiſſaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du ſecret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables ſermens ; qu'on attendroit que leur nombre fût aſſez grand, pour lever le maſque avec ſûreté ; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux préſens continuels, par leſquels il étoit à propos d'amuſer le Roi & ſes Miniſtres ; enfin, qu'on ménageroit aſſez les Portugais & les Jéſuites, pour ne leur donner aucun ſujet de défiance & de plainte.

Avec quelle adreſſe les Hollandois concertent un deſſein.

Cet étrange projet eut tout le ſuccès

Comment ils l'exécutent.

que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs ſoldats, bien entretenus, & diſperſés, pendant quelques années, dans les Provinces, ſe raſſemblerent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent ſe joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancerent, en corps d'armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut ſi prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja paſſé la riviere qui ſépare les deux Provinces. Ce Prince ne laiſſa pas de raſſembler quelques troupes, avec leſquelles il eut la fermeté de ſe preſenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureuſement, il les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Ils repaſſerent la riviere, pour attendre, ſur ſes bords, les ſecours qu'on leur avoit fait eſperer de Batavia. Le Roi, qui eut le temps de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat géneral; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poſte, il ſe réduiſit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme juſques dans leur Camp.

Les Hollandois, au deſeſpoir de ſe voir ſi mal ſecondés, & commençant à crain dre que leurs Partiſans ne s'ac-

commodassent avec le Roi par quelque Traité secret, employerent un stratagême, dont l'Auteur assure, » que le » souvenir est encore en exécration dans » les Indes (5). Après s'être apperçus » que l'armée royale venoit, pendant » la nuit, boire & se rafraîchir à la » riviere, ils choisirent, dans leurs » troupes, quelques Montagnards, qui » connoissoient les herbes venimeuses; » & dans l'espace de quelques jours, » ils s'en firent apporter assez, pour em- » poisonner toutes les eaux. Ce dessein » demandoit beaucoup de justesse dans » leurs mesures. Ils avoient observé » l'heure que leurs Ennemis prenoient » pour se rafraîchir. En jettant les her- » bes, quelques lieues au-dessus du » camp royal, ils les faisoient arriver » dans le tems, où ces Malheureux se » croyoient libres de satisfaire leur » soif. Les uns mouroient immédiate- » ment, de la force d'un poison qui » n'a nulle part autant de subtilité qu'à » Celebes. Les autres se traînoient avec » peine jusqu'à leurs tentes, pour mou- » rir dans les bras de leurs compagnons, & les rendre témoins d'un desastre, dont ils ne comprenoient pas encore la cause. Enfin le Roi, & ceux qui

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ils empoisonnent une riviere.

(5) *Ibidem*, pages 71.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» étoient échappés à la mort, ouvrant » les yeux sur le sort qui les menaçoit » à leur tour, ne penserent qu'à s'éloi- » gner de cette rive fatale. Mais ce ne » fut pas sans pousser des cris d'hor- » reur, qui devinrent, pour eux, une » nouvelle source d'infortune. Les Hol- » landois, avertis par ce tumulte, re- » passerent promptement la riviere, & » les poursuivirent jusqu'à la portée du » canon de la Capitale, où le Roi fut » obligé de se renfermer. Ils n'eurent » pas la hardiesse de l'assieger; mais, » bloquant la Place, ils s'efforcerent » de couper la communication des vi- » vres, pendant que deux Vaisseaux de » leur Nation, gardoient le Port & » bouchoient le passage de la mer. En » même-temps ils mirent le feu de tou- » tes parts au riz, dont on étoit prêt » à faire la récolte. Ils pillerent tous » les villages voisins; ils forcerent les » Habitans de chercher une retraite dans » les montagnes. Les troupes, qui re- » stoient au Roi dans la ville, firent » plusieurs sorties, sous la conduite de » *Daen-Ma-Allé*, frere de ce Prince; » mais leurs Ennemis, comptant d'ob- » tenir bien-tôt par la famine, ce qu'ils » n'étoient pas sûrs d'emporter par la » force, prirent toujours le parti de se

Famine à laquelle ils réduisent la Capitale de Macassar.

» battre en retraite. En effet les provi » sions, qui s'étoient trouvées dans la » Place, furent bien-tôt épuisées. Le » riz s'y vendit au poids de l'or; & » pendant plusieurs mois, on n'y vêcut » que du cuir de différens animaux, » qu'on faisoit bouillir dans de l'eau » pure.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Les espérances du Roi étoient fon» dées sur les Vaisseaux Portugais, qui » venoient mouiller, tous les ans, dans » le Port de Jompandam, & qu'il at» tendoit de jour en jour. Ils arrive» rent enfin; mais quelle fut la surprise » des Macassarois, à la vûe de trente » autres voiles, qui parurent presqu'auf» si-tôt, avec le Pavillon de Hollande, » & qui envelopperent la petite Flotte » dont ils se promettoient du secours? » Deux des plus gros Vaisseaux Hol» landois mirent à terre quelques com» pagnies de soldats, qui avoient or» dre de se joindre aux Rebelles de » Bouguis. Cinq autres attaquerent la » Forteresse Portugaise; & leur artille» rie étant fort nombreuse, ils n'eurent » besoin que d'un jour pour la réduire » en poudre. Quantité de braves gens » perirent sous les ruines; & ceux, qui » se trouverent vivans, lorsque l'En» nemi entra dans la Place, aimerent

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Elle s'empare du Fort & détruit la Flotte Portugaise.

Descript. de l'Isle Celebes, ou Macassar.

» mieux perir les armes à la main, que » d'accepter la compoſition qu'on leur » offrit. Le Gouverneur avoit été tué » dès la premiere décharge. Sa fem- » me, ne pouvant lui ſurvivre, fit une » action, dont la mémoire ſe conſer- » ve encore. Elle raſſembla tout ce » qu'elle avoit de richeſſes, en pierre- » ries & en lingots d'or; elle en fit char- » ger, ſous ſes yeux, les plus gros ca- » nons de la Fortereſſe; & pour ôter, » aux Hollandois, le plaiſir de poſſe- » der de ſi précieuſes dépouilles, elle » mit, de ſa propre main, le feu aux » pieces, qui étoient pointées du côté » de la mer. Enſuite, elle alla ſe po- » ſter courageuſement dans l'endroit le » plus dangereux, où elle trouva bien- » tôt la mort.

Générosité d'une femme.

„ Pendant que les cinq Vaiſſeaux » Hollandois achevoient de battre la » Fortereſſe & la ville de Jompandam, » les autres étoient aux priſes avec la » petite Flotte Portugaiſe, qui ſe vit » auſſi forcée de céder à l'inégalité du » nombre. Mais ce ne fut qu'après un » combat fort glorieux. De ſept Vaiſ- » ſeaux, dont elle étoit compoſée, trois » furent brûlés, deux coulés à fond; & » les deux, qui reſtoient, tomberent » entre les mains de l'Ennemi. Les ſept

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Capitaines & les principaux Officiers
» avoient perdu la vie dans une ſi bel-
» le défenſe, & l'avoient vendue ſi
» cher, qu'ils acquirent plus de gloire,
» dans leur défaite, que les Hollandois
» n'en purent tirer de leur Victoire.

L'effet d'une Mine aſſujettit Celebes aux Hollandois.

» Auſſi-tôt, la Flotte victorieuſe s'a-
» vança vers la Capitale du Royaume,
» qui n'eſt éloignée que de cinq ou ſix
» lieues du Port. Elle eſt ſituée un peu
» au-deſſus de l'embouchure de la ri-
» viere, dans un canton très agréable,
» mais qui n'a rien d'avantageux pour
» ſa défenſe. Auſſi fut-elle attaquée par
» mer & par terre. Les Hollandois ne
» laiſſerent pas d'y trouver plus de ré-
» ſiſtance, qu'ils ne s'y étoient attendus.
» Le Roi, qui étoit exercé à la guerre
« depuis ſa premiere jeuneſſe, s'y dé-
» fendit avec autant de jugement que
» de courage. Daen-Ma-Allé, ſon fre-
» re, ſe diſtingua par des actions ſi
» ſurprenantes, que les Hollandois en
» conçurent une jalouſie, qui leur fit
» jurer ſa perte. Mais enfin, la ruine
» des principaux appartemens du Pa-
» lais, de l'Arſenal, & de la meilleu-
» re partie des murailles de la ville,
» qu'une mine fit ſauter en l'air, ſans
» que les Macaſſarois, à qui cette eſ-
» pece d'attaque étoit inconnue, puſ-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» ſent en deviner la cauſe, jetta le » Roi dans une ſi vive allarme, qu'il » fit demander la paix. Il ne put ob- » tenir qu'une ſuſpenſion d'armes, pen- » dant laquelle on convint des condi- » tions ſuivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ſes Succeſſeurs.

» Que la Ville, la Fortereſſe & le » Port de Jompandam demeureroient, » en propriété, à la Compagnie Hol- » landoiſe, avec leurs dépendances, » qui furent étendues, par les Vain- » queurs, à trois ou quatre lieues dans » les terres; & que le Roi renonceroit » à tous ſes droits ſur ces trois poſſeſ- » ſions, pour lui & pour ſes Succeſſeurs.

„ Que les Jéſuites ſeroient chaſſés » du Royaume, tous leurs biens con- » fiſqués, au profit de la Compagnie, » pour la dédommager des frais de » l'Ambaſſade, qu'on les accuſoit d'a- » voir fait manquer à la Cour de la » Chine, leurs maiſons raſées, & leurs » Egliſes démolies.

» Que les Portugais ſeroient privés » des Gouvernemens, des Charges & » des Dignités, dont il avoit plû au » Roi de les honorer; leurs Magaſins » fermés & leurs Fortifications détrui- » tes: qu'ils ſortiroient inceſſamment » du Royaume, s'ils n'aimoient mieux » y demeurer, à condition de n'y faire

aucun

» aucun Commerce ; & que, pour leur » en ôter tous les moyens, ils seroient » relegués dans quelque village éloigné » des villes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Que le Roi feroit partir incessamment un Ambassadeur pour Batavia, » avec des présens proportionnés à ses » richesses, pour obtenir, du Conseil, » la ratification du Traité.

» Que les Hollandois s'obligeroient, » de leur part, aussi long-temps que le » Roi & ses Successeurs seroient fidèles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession » de ses Etats ; d'entrer dans tous leurs » interêts, & de les assister dans leurs » guerres, étrangeres ou domestiques ; » de continuer le Commerce qu'ils » avoient commencé avec leurs Sujets, » c'est-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les Marchandises qu'ils apporteroient ou » qu'ils trouveroient dans le Port.

» Daen-Ma-Allé refusa de signer un » Traité, qui lui parut humiliant pour » sa Patrie. Mais le Roi n'en accepta » pas moins toutes les conditions, & » nomma un des principaux Seigneurs » de sa Cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or, & » autres présens de la même richesse.

Les Jésuites & les Portugais sont chassés de l'Isle.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Après la ratification, les Jésuites & » la plus grande partie des Portugais » sortirent du Royaume. Ceux que la » pauvreté, ou d'autres raisons, furent » capables d'y retenir, se virent hon- » teusement relegués dans un village » nommé *Borobassou*, où ils menent » encore une vie obscure & languis- » sante.

Conduite des Hollandois.

» Depuis cette révolution, les Hol- » landois ont satisfait assez fidélement » aux Loix qu'ils se sont imposées. Ils » sont attachés à leurs engagemens, » par les avantages qu'ils trouvent con- » tinuellement dans le Commerce de » l'Isle, & par la crainte de perdre un » des meilleurs Ports des Indes (6).

Histoire de Den-Ma-Alle.

Mais il manqueroit quelque chose à ce détail historique, si l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour sur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouverent bien tôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou suspect, au Roi son frere. Ils firent entrer dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-temps avec une folle passion, & pour laquelle il avoit un

(6) *Ubi suprà*, pages 57 & précédentes.

excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit souvent représenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par son ressentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occasion du refus que le Prince avoit fait de signer la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui persuada insensiblement que le Peuple, prévenu en sa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever sur le trône. Les Hollandois seconderent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlerent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonstances. Enfin n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que sa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de son frere, ils pousserent le zéle jusqu'à se charger de l'exécution, & leurs services furent acceptés (7).

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

Ma-Allé, tranquille dans son innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de sa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit enten-

Comment il évite la mort.

(7) *Ibidem*, page 95.

du la derniere conférence où sa mort avoit été résolue. Sa premiere résolution fut d'aller trouver le Roi, son frere, pour se justifier dans son esprit; mais ses amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagerent à sortir secrétement du Royaume. Une Barque, assez bien équipée, se trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, sans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers qui composoient toute sa suite. L'un portoit son bouclier, son carquois & son sabre; l'autre étoit chargé de ses pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû rassembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'espace de deux jours, à l'Isle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port; mais il se trouva dans les Etats d'un Prince de son Sang, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Bien-tôt il y épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la suite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas passer pour un portrait d'imagination. » Ce n'étoit pas

Il passe dans l'Isle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué Sapia, sa femme.

» la plus belle femme des Indes; mais » elle avoit beaucoup d'esprit, & l'hu» meur fort enjouée, avec un caracte» re de grandeur qui avoit assez de rap» port à celui du Prince. Le bruit des » grandes actions, par lesquelles il s'é» toit distingué, avoit eu plus de part » que son rang, à l'inclination qu'elle » avoit conçue pour lui. Cependant sa » famille s'étoit crue fort honorée de » la voir rechercher par un Prince, qui, » tout fugitif & tout malheureux qu'il » étoit alors, ne laissoit pas d'être l'hé» ritier présomptif d'une riche Cou» ronne, & qui pouvoit raisonnable» ment espérer qu'en se rétablissant un » jour dans les bonnes graces du Roi, » son frere, il rentreroit en possession » de tous les biens qu'il avoit aban» donnés.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les deux premieres années de leur mariage se passerent fort heureusement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince si redoutable avoit choisi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etablissement, qu'ils le trouverent trop proche de Macassar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré son Protecteur, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit plus long-temps

dans ses Etats. Ma-Allé fut averti de l'orage qui se formoit sur sa tête. Il ne voulut point exposer ses amis à se voir enveloppés dans sa disgrace ; & résistant à toutes leurs instances, il se rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir plusieurs fois un asile & de l'emploi sous sa protection. Il partit, de Java, avec la Princesse son épouse & quelques fidéles serviteurs. Ensuite, plus de soixante familles Macassaroises, qui s'étoient trouvées dans cette Isle, lorsqu'il y étoit arrivé, se déterminerent à le suivre, par un simple mouvement d'estime & d'affection, qui leur fit souhaiter de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune.

Il est obligé de se retirer à Siam.

Accueil qu'il y reçoit.

Il arriva au Port de Siam, en 1664, sur un Vaisseau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit présent, à la Princesse, de quantité de pierres précieuses & de vases d'or. Il assigna, pour leur entretien, une pension proportionnée à leur rang ; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Trésorier de la Couronne, sous le titre de Doya-Paedi, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit distribuer,

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

à tous ceux qui l'avoient ſuivi, des terres pour leur ſubſiſtance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir ſur le trône.

Pendant pluſieurs années, ſa reconnoiſſance parut égale à tant de bienfaits. » Jamais, dit un Voyageur qui » écrivoit ſur le témoignage de ſes pro- » pres yeux, on ne vit d'exemple d'un » plus ſincere & plus fidéle attache- » ment. Mais, faiſant profeſſion du Mahométiſme, l'intérêt de ſa Religion, qu'il crut offenſée par quelques mauvais traitemens que les Mores de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conſpiration qui lui couta la vie (8). La Princeſſe Ancqué-Sapia, morte depuis quelques années, lui avoit laiſſé deux fils, que les Miſſionnaires François demanderent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une éducation Chrétienne, au College de Louis le Grand (9).

Sa Mort.

(8) On trouve toutes les circonſtances de cet évenement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

(9) Ils y furent baptiſés, ſous la protection de Louis XIV & de Monſeigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé Louis Daen-Rourou; & le ſecond, Louis

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Dauphin Daen - Toulalo. On n'a pas publié la suite de leurs avantures ; mais il est certain qu'avant la mort de Daen-Ma-Allé, leur Pere, la Couronne de Macassar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du Pays, étoit passée sur la tête de Craen-Biset, son Neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi suprà*, pages 9, 10 & 110.



VOYAGE
D'ENGELBERT KÆMPFER,
AU JAPON.

TOUS les Voyages de ce Recueil, qui ont eu jusqu'à present quelque rapport au Japon, n'étoient qu'un prélude, pour la Relation dont on va donner l'Extrait. Quelques peintures, dispersées dans le cours des neuf premiers Volumes, répondroient mal à l'idée qu'on a dû se former d'une si belle & si riche contrée. Mais sa situation, qui appartient également aux Voyages par l'Est & par l'Ouest, semble demander l'ordre & les gradations qu'on a pris soin d'observer. Commençons ici par de justes éclaircissemens, sur l'Auteur, dont nous allons emprunter les lumieres (10). — INTRODUCTION.

Son Traducteur nous apprend qu'*En-* — Extrait de la vie de Kæmpfer.

(10) Son Voyage, publié d'abord en Allemand, a été traduit en François, par M. Naudé, Refugié François, à Londres, d'après la Traduction Angloise de M. Scheuchzer, de la Société Royale de Londres, sous le titre d'Histoire naturelle, Civile & Ecclésiastique de l'Empire du Japon. Edition de 1732, à la Haye, chez Gosse & Neaulme, trois volumes *in*-12.

INTRODUCTION.

gelbert *Kæmpfer* étoit né le 16 de Septembre 1651, à Lemgow, petite ville du Cercle de Weſtphalie, & que ſon pere, Miniſtre de cette ville, n'ayant rien épargné pour ſon éducation, il ſe diſtingua, dès ſa premiere jeuneſſe, par ſes progrès dans les Langues étrangeres & dans toutes les Sciences. Cependant ſon principal objet fut la Médecine & l'Hiſtoire naturelle. Après avoir paru avec éclat, dans pluſieurs grandes villes d'Allemagne & de Pologne, il ſe rendit en Suede, où de pluſieurs offres, par leſquelles on s'efforça de l'attacher au ſervice de la Nation, il accepta l'Office de Sécretaire d'une Ambaſſade, que le Roi Charles XI. envoyoit à la Cour de Perſe. Il partit de Stockolm, le 10 de Mars 1683, avec M. Fabricius, Ambaſſadeur Suedois; & paſſant par la Ruſſie pour s'embarquer ſur la mer Caſpienne, il arriva heureuſement à Niſabad, d'où il ſe rendit à Siamachi, Capitale de la Province de Schirvan. Dans la néceſſité d'attendre les ordres de la Cour de Perſe (11), il employa cet intervalle à viſiter autour de lui tout ce qui lui parut digne de ſa curioſité. C'eſt à ces ſavantes & laborieuſes courſes, que le

(11) *Voyez* les Relations précédentes de ce Recueil.

Public doit ſon Recueil d'obſervations (12) ſur ce qu'il nomme les ſept Merveilles de la Peninſule d'Okeſra (13). Enſuite, pendant le ſéjour qu'il fit en Perſe, il ſe mit en état de donner, dans le même Ouvrage, une idée exacte de ce grand Royaume. L'Ambaſſadeur Suedois ayant terminé ſes négociations vers la fin de l'année 1685, Kæmpfer, entraîné par ſon goût pour les Voyages, prit congé de lui, pour entrer au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe à titre de Chirurgien, en chef, d'une Flotte de cette Nation, qui croiſoit alors dans le Golfe Perſique ; emploi moins honorable que celui qu'il abandonnoit, & moins digne auſſi de ſa qualité de Médecin ; mais plus convenable à la paſſion qu'il avoit de voyager. Il partit auſſi-tôt pour Bander-Abaſſi, où quelques infirmités le retinrent juſqu'à la fin de Juin 1688. Le temps, qu'il put dérober à la maladie, fut encore employé à de curieuſes recherches (14).

INTRODUCTION.

(12) Sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, Ouvrage publié en 1712.

(13) Entr'autres, la ville de Baku ſur la Mer Caſpienne ; les Monumens de l'antiquité, qui reſtent dans le voiſinage ; les Fontaines de Naphre ; la Campagne brûlante ; le Lac bouillant ; la Montagne qui renferme, dans ſon ſein, une terre fine pour les Potiers, &c.

(14) Il nous a valu, dit le Traducteur, ſa De-

INTRODUCTION.

La Flotte, qu'il joignit enfin, ayant ordre de toucher à divers Etablissemens Hollandois, dans l'Arabie heureuse, dans les Etats du Grand-Mogol, sur la Côte de Malabar, dans l'Isle de Ceylan, dans le Golfe de Bengale & dans l'Isle de Sumatra, il saisit avidemment chaque occasion de s'instruire. Batavia, où il arriva au mois de Septembre 1689, lui fournit un autre champ. Après son Voyage, au Japon, qui fut d'environ deux ans & demi, il revint en Europe, au mois d'Octobre 1693. L'année d'après, il prit le degré de Docteur en Médecine, dans l'Université

scription de la Montagne Benna, dans la Province de Laar, celle de ses Plantes & de ses Animaux, du Bezoar, de l'animal dans l'estomac duquel il se trouve, des bains chauds, d'un baume particulier, & de mille curiosités qu'on observe sur cette Montagne; celle de la Mumie naturelle, ce baume précieux, qui dégoute d'un rocher dans la Province de Doar, & qu'on recueille une fois l'année avec beaucoup de pompe & de cérémonie, pour l'usage du Roi de Perse seul; ses Observations sur l'*Assa fœtida*, ou la plante qui produit cette drogue, & sur la maniere de la recueillir & de la préparer; ses remarques sur la *Vena medinensis* des Ecrivains Arabes, ou sur ce qu'il nomme le Dracunculus, Ver singulier, qui se nourrit dans les interstices des muscles en différentes parties du corps humain; sa description du sang de dragon oriental, qui vient, dit il d'un palmier conifere; sa curieuse Histoire du palmier dactylifere, qui croît en Perse, de ses différentes especes, de sa culture, & de son usage; enfin un grand nombre d'autres Observations, qui n'ont pas encore vû le jour. *Vie de l'Auteur, pages 13 & 14.*

de Leyde. Ce fut à cette occasion qu'il publia dix remarques, des plus singulieres qu'il eût faites dans ses Voyages (15). Etant retourné dans sa Patrie, il finit ses courses, en 1700, par un heureux mariage; & sa constitution s'étant fort alterée vers l'année 1715, il mourut à Lemgow le 2 de Novembre 1715, âgé d'environ soixante-cinq ans. Son mérite fut célebré par un Discours funebre, imprimé dans la même ville.

INTRODUCTION.

Empruntons son éloge critique d'un de nos bons Ecrivains, dont personne ne disconviendra que le jugement doit être particuliérement respecté, sur une matiere qui a fait long-temps le sujet de son travail.

Jugement critique sur son Ouvrage.

(15) Sur le célebre *Agnus-Ali-Scythica*, ou Borometz prétendu Zoophite, qu'il démontre pour une fiction, occasionnée peut-être par la ressemblance du mot Borometz, avec le nom Russien *Borannetz*, & le nom Polonois Borannek qui signifie une espece particuliere de moutons, qu'on voit aux environs de la Mer Caspienne, dans la Tartarie Bulgarienne & dans le Korasan; sur le goût amer des eaux, dans la Mer Caspienne; sur la véritable Mumie de Perse, nommée *Muminahi*; sur la Torpille, poisson singulier, qui engourdit les doigts de ceux qui le touchent; sur le sang de dragon oriental; sur le *Dracunculus*, ou *Vena Medeni*, des Ecrivains Arabes; sur l'*Andrum*, sorte d'Hydrocele, ou de rupture aqueuse, & sur le Perical, ulcere aux jambes; deux maladies communes entre les Malabares; sur la maniere Japonoise de guerir la colique, par l'acuponction; sur le *Moxa*, caustique dont les Chinois & les Japonois font un fréquent usage. *Ibidem*, page 17.

INTRODUCTION.

» On ne peut refuser à Kæmpfer, » dit le Pere Charlevoix, la justice » de convenir que ses Mémoires sont » remplis de recherches curieuses, tou» chant l'origine des Japonois, les ri» chesses de leur pays, la forme de leur » Gouvernement, la police de leurs » villes; d'avoir débrouillé mieux que » personne les différens systêmes de » leur Religion; de nous avoir donné » des Fastes chronologiques de cet Em» pire, des Descriptions qui intéres» sent, une Histoire naturelle de ces » Isles assez exacte, & d'assez bonnes » observations pour la Géographie : » mais il s'en faut bien que tout cela » remplisse le titre d'Histoire du Japon, » qu'on a donné à son Ouvrage, où l'on » ne voit que des traits détachés de » l'Histoire ancienne & moderne, en » très petit nombre, & la plûpart pui» sés dans des sources fort peu sûres. » En un mot, presque tout ce qui man» quoit aux Histoires précédentes, se » trouve ici; mais on n'y voit rien de » ce qu'elles contiennent. C'est le Jour» nal d'un Voyageur curieux, habile, » sincere, qui s'est un peu trop fondé » sur des traditions populaires; mais » ce n'est pas une Histoire.

» Le Traducteur Anglois a mis, à

INTRODUCTION.

» la tête de sa Traduction, une Préface qui contient des remarques fort sensées & fort recherchées sur tout » ce qui est au Nord du Japon; & la » Carte, dont il a pris soin de l'enrichir, est la moins imparfaite qu'on » ait eue, jusqu'à present, de cet Empire (16).

Comme le principal reproche du Pere Charlevoix regarde les sources de l'Ouvrage, qu'il traite de peu sûres, & l'excès de confiance, dont il accuse l'Auteur pour les Traditions Populaires, il est juste de faire parler un moment Kæmpfer pour sa propre défense, avec l'avantage d'être reconnu, par son Critique, pour un Voyageur habile & sincere.

Kæmpfer défendu par lui-même.

» Je puis protester, dit-il, dans sa » Préface, que la Description & l'idée, que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite & sans élégance, est exactement conforme à la » verité, sans embellissement, & telle » que les choses m'ont paru. Il est vrai » que, quant aux affaires secrettes de » l'Empire, je n'ai pû m'en procurer

(16) Elle contient aussi un Catalogue des Auteurs, qui ont écrit sur le Japon, avec un jugement critique de leurs Ouvrages; & les noms de divers Livres Japonois, que Kæmpfer rapporta de son Voyage.

INTRODUCTION.

» des informations amples & détaillées.
» Depuis l'extirpation de la Religion
» Romaine, les Marchands Hollandois
» & Chinois font comme emprifonnés.
» L'Empire eft fermé à toute forte de
» Commerce & de communication avec
» les Etrangers; & la réferve des Na-
» turels doit être extrême, avec ceux
» qui font tolerés dans l'Empire. Les
» Japonois, qui ont le plus de liaifon
» avec nous, font obligés, par un fer-
» ment folemnel, de ne pas nous en-
» tretenir fur les affaires d'Etat & de
» Religion. On les engage, par ce fer-
» ment, qui fe renouvelle chaque an-
» née, à s'obferver & à fe trahir mu-
» tuellement. Mais quelque grandes
» que foient ces difficultés, elles ne
» font pas infurmontables. En premier
» lieu, cette Nation refpecte peu les
» fermens qu'elle a prêtés au nom de
» certains Dieux ou Efprits, que plu-
» fieurs n'adorent point, & que la plû-
» part ignorent. La crainte du fuppli-
» ce eft ordinairement le feul motif
» qui les arrête. D'un autre côté, fi
» l'on met à part l'orgueil & l'humeur
» guerriere des Japonois, ils font ci-
» vils, polis, curieux autant qu'aucu-
» ne Nation de l'Univers, aimant le
» Commerce & la familiarité des Etran-

» gers, & souhaitant avec passion d'ap-
» prendre leurs histoires, leurs arts &
» leurs sciences. Mais, comme nous
» ne sommes que des Marchands, qu'ils
» placent au dernier rang des hommes,
» & que, d'ailleurs, l'extrême con-
» trainte dans laquelle on nous tient,
» ne peut guéres leur inspirer que de
» la jalousie & de la défiance, nous ne
» pouvons nous concilier leur amitié,
» que par notre liberalité, par notre
» complaisance, & par tout ce qui est
» capable de flatter leur vanité. C'est
» ainsi que j'acquis plus de faveur, au-
» près de nos Interprêtes & des Offi-
» ciers qui venoient chaque jour chez
» nous, que personne n'avoit pû s'en
» flatter depuis les Réglemens auxquels
» nous sommes assujettis. En leur don-
» nant des conseils, des médecines,
» des leçons d'Astronomie & de Ma-
» thématiques, des cordiaux & des li-
» queurs de l'Europe, je pouvois leur
» faire toutes les questions qui me ve-
» noient à l'esprit. Ils ne me refusoient
» aucune instruction; jusqu'à me réve-
» ler, lorsque nous étions seuls, les
» choses mêmes sur lesquelles ils doi-
» vent garder un secret inviolable. Ces
» informations particulieres m'ont été
» d'un grand usage, pour recueillir les

INTRODUCTION.

» matériaux néceſſaires à l'Hiſtoire du
» Japon, que je méditois. Cependant,
» peut-être ne me ſerois-je jamais vû
» en état d'exécuter mon deſſein, ſi,
» parmi d'autres occaſions favorables,
» je n'avois eu le bonheur de rencon-
» trer un jeune homme ſage & diſcret,
» par l'entremiſe duquel je reçus les
» lumieres qui me manquoient encore.
» Son âge étoit d'environ vingt quatre
» ans. Il entendoit, en perfection, le
» Japonois & le Chinois. A mon arri-
» vée, on me le donna pour me ſer-
» vir, & en même-temps pour étudier,
» ſous moi, la Médecine & la Chirur-
» gie. Le bonheur qu'il eut de traiter
» avec ſuccès, ſous ma direction, l'Ot-
» tona, qui eſt le principal Officier de
» notre Iſle, lui fit obtenir la permiſ-
» ſion de demeurer à mon ſervice,
» pendant mon ſéjour au Japon, qui
» fut de deux ans. Ce Seigneur ſouffrit
» même qu'il m'accompagnât dans nos
» deux Voyages à la Cour; c'eſt-à-di-
» re, qu'il allât quatre fois d'une ex-
» trêmité de l'Empire à l'autre, faveur
» qui s'accorde rarement à des perſon-
» nes de cet âge, & qu'on n'avoit ja-
» mais accordée à qui que ce ſoit, pour
» un tems ſi long. Comme je ne pou-
» vois guéres parvenir à mon but, ſans

INTRODUCTION.

» lui apprendre le Hollandois, je lui
» enseignai cette langue avec tant de
» soin, qu'en une année il l'écrivoit &
» la parloit mieux qu'aucun de nos In-
» terprêtes. J'ajoutai, à ce bienfait, les
» meilleures leçons d'Anatomie & de
» Médecine, dont je fusse capable; à
» quoi je joignis encore de gros gages.
» En récompense, il me fit avoir des
» instructions aussi étendues qu'il étoit
» possible, sur l'état de l'Empire, sur
» le Gouvernement, sur la Cour Im-
» périale, sur la Religion établie dans
» l'Etat, sur l'Histoire des premiers
» âges, & sur ce qui se passoit chaque
» jour de remarquable. Il n'y avoit au-
» cun livre, sur aucune sorte de matie-
» re, qu'il ne m'apportât d'abord, &
» dont il ne m'expliquât ce que je vou-
» lois sçavoir. Comme il étoit souvent
» obligé d'emprunter ou d'acheter des
» uns & des autres, je ne le laissois
» jamais sortir, sans lui donner de l'ar-
» gent, pour se mettre en état de me
» satisfaire (17).

Il semble que ces explications, d'un homme *habile* & *sincere*, peuvent recevoir ici le nom de Défense ou d'Apologie, quoiqu'elles ayent précédé l'accusation. Ajoutons que le Pere Charlevoix n'a pas

(17) Préface de l'Auteur.

INTRODUCTION.

fait difficulté d'employer ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans Kæmpfer, & qu'il l'a donné tout entier dans un autre ordre. A l'égard de la qualité d'Historien, qu'il lui refuse, c'est une simple difficulté de nom, qui ne porte que sur la forme, ou du moins sur un défaut d'ordre & de plénitude, que le Critique reproche au sujet. Peut-être ne faut-il l'attribuer qu'aux deux Traducteurs; d'autant plus qu'effectivement Kæmpfer n'a pris que le ton d'un Journal. On ne s'en plaindra point ici, puisque lui refuser le titre d'Historien, c'est le rendre de plein droit au Recueil des Voyages.

§ I.

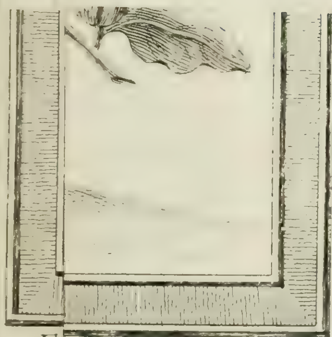
Kæmpfer se rend de Batavia au Japon. Circonstances de son arrivée.

KÆMPFER. 1690.

Départ de Batavia.

DEPUIS plus d'un siécle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les Nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandois, auxquels l'Auteur suppose qu'on croit plus de bonne foi qu'aux autres Européens (18), la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales y envoye, tous les ans, une

(18) Kæmpfer, Tome I, page 2.



T.X.N.°I.

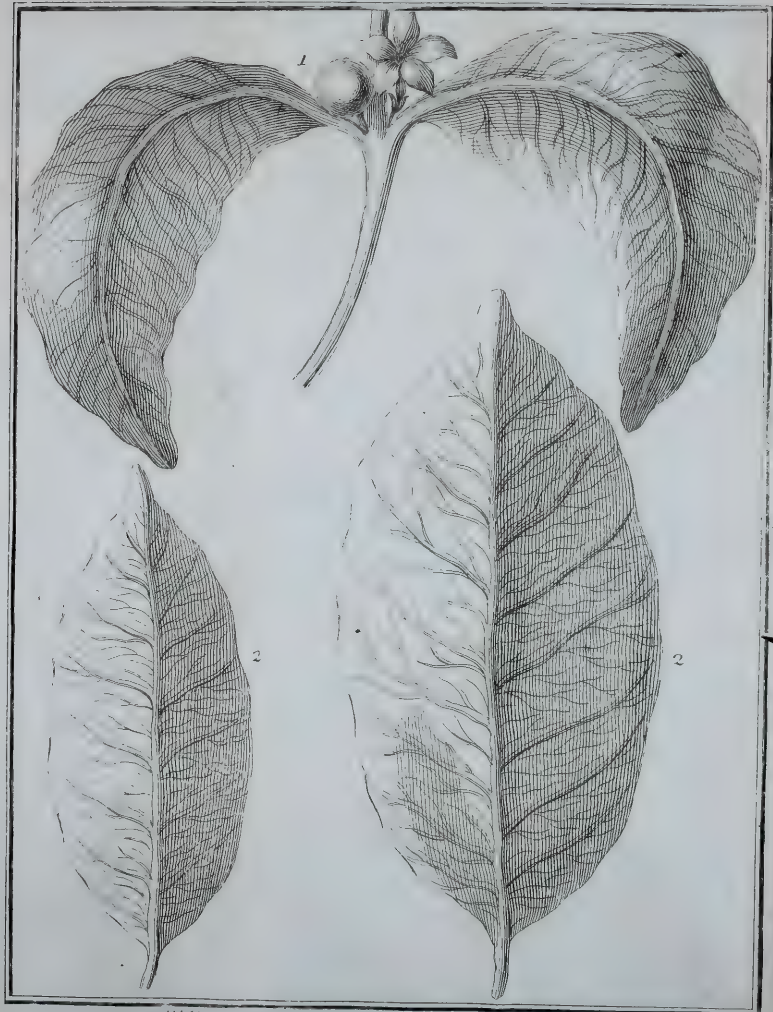
L'ARBRE DU CAFFÉ, DESSINÉ EN ARABIE.



2 *Fruit sec.* 3 *Coupe du Fruit.* 4 *Noiau, ou féve du Caffé.*

T. X. N.° I.

1. PARTIE D'UN RAMEAU DE CAFFÉ, AVEC LA FLEUR ET LE FRUIT



2 Feüilles de Caffé dans leur grandeur naturelle.

T. X. N.° II.

1.PARTIE D'UN RAME.



Ambaſſade ; & dans cette occaſion, ſes Miniſtres ont la liberté de paroître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ſes bienfaits (19). C'eſt le ſeul temps qu'un Voyageur puiſſe choiſir, pour viſiter un Pays qui n'eſt pas moins inacceſſible, par les difficultés naturelles de ſa ſituation, que par la rigueur des Loix. Kæmpfer, qui ſe trouvoit à Batavia en 1690, accepta l'Office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la ſuite de l'Ambaſſade. L'embarquement ſe fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois. Elle n'eut rien de plus remarquable que celle de divers Voyageurs, qu'on a déja repréſentés dans la même route. Mais le Navire Hollandois, qui ſe nommoit le Waalſtroom, ayant relâché à Siam pour y charger quelques Marchandiſes, Kæmpfer y recueillit les circonſtances d'un célebre événement, dont la mémoire étoit fort récente, & qui ne peut avoir été ſi bien éclairci par nos Hiſtoriens (20).

KÆMPFER, 1690.

Seul tems où les Européens puiſſent entrer au Japon.

C'étoit l'année d'auparavant, que M. Conſtance (21), ce fameux Miniſtre de

Eclairciſſemens ſur la révolution de Siam & ſur le ſort de M. Conſtance.

(19) On verra dans la Deſcription, à quelles humiliations ils ſont aſſujettis.

(20) On n'en doutera point, ſi l'on conſidere que les François étoient alors bannis du Royaume, & que le Pere d'Orleans, Auteur de l'Hiſtoire de M. Conſtance, n'a pû être ſi bien informé.

(21) Kæmpfer le nomme Conſtantin.

KÆMPFER. 1690.

Siam, dont on a fait admirer la fortune & le mérite, dans d'autres Relations de ce Recueil (22), avoit perdu la vie par une révolution, qui avoit ruiné l'établissement des François. Si la sincerité de Kæmpfer répond ici à l'éloge qu'on en a fait, son récit est si précieux qu'il ne doit être rapporté que dans ses termes. Mais on doit se rappeller qu'au départ des Ambassadeurs François, Desfargues, Officier de considération, étoit demeuré Commandant de la Forteresse de Bancock, avec une garnison d'environ quatre cens hommes.

Kæmpfer laisse douter, si les vûes de M. Constance n'alloient pas jusqu'à l'Autorité Royale. Cependant ce soupçon paroît détruit par d'autres explications. Le Roi étoit attaqué d'une mortelle hydropisie. M. Constance, de concert avec les François & quelques Officiers de la Couronne, pensoit à mettre sur le trône Moupi-Torso, gendre de ce Prince, & son fils adoptif. » On » devoit se défaire de Petraatia, fils de » la sœur du Roi, de ses deux fils, & » des deux freres du Monarque, qui » étoient les héritiers présomptifs de » la Couronne; en un mot, de tous » ceux qui s'opposoient aux desseins des

(22) *Voyez* le Tome IX de ce Recueil.

» Conjurés. Le pere & les parens de Moupi avoient déja levé quatorze mille hommes, qui étoient dispersés; & pour faciliter l'exécution de ce dessein, M. Constance, ayant trouvé le moyen de se glisser sécrettement dans l'appartement du Roi, lui persuada que, pendant sa maladie, il seroit avantageux, pour la sûreté de sa personne, de faire venir le Général François & une partie de sa garnison, à Louvo (23), où le Roi étoit alors, ville à quinze lieues au Nord de la Capitale. Pendant que Desfargues étoit en chemin, la conspiration fut découverte par le fils de Petraatia, qui, s'étant trouvé, avec deux concubines du Roi, dans un appartement voisin de celui où les Conjurés tenoient conseil, eut la curiosité de prêter l'oreille à la porte. Il en informa aussi-tôt son pere. Petraatia en instruisit le Roi; & se hâtant ensuite de faire appeller, à la Cour, Moupi, M. Constance, & les Mandarins de leur parti, ils les fit charger de chaînes, malgré le chagrin que cette hardiesse parut causer au Roi. Depuis quelque temps, M. Constance s'étoit absenté de la Cour : mais s'y voyant

KÆMPFER, 1690.

(23) L'Auteur écrit toujours *Livo*.

KÆMPFER. 1690.

» rappellé, il ne put s'excuser, quoiqu'il appréhendât quelque accident sinistre. On dit même qu'il prit congé de sa famille, avec un visage triste & abattu. Peu de temps après, la chaise d'argent, dans laquelle il avoit coutume de se faire porter, étant revenue vuide à sa maison, donna lieu à ses amis & à ses domestiques, de mal augurer de son sort, & de se disposer à partager son infortune. On étoit au 19e de Mai 1689. Deux jours après, toutes les objections du Roi n'empêcherent point Petraatia, de faire couper la tête à Moupi. Il la jetta aux pieds de M. Constance, qui étoit chargé de chaînes, en lui disant; voilà votre Roi. La mort tragique de Moupi toucha beaucoup le Roi, qui l'aimoit tendrement. Il demanda avec instance qu'on ne fît aucune indignité à son corps, & qu'il fût enterré décemment; ce qui lui fut accordé. Alors, on employa l'adresse pour surprendre le Pere de Moupi, dans ses Terres, entre la Capitale & Louvo; & tous leurs Partisans furent dispersés. A l'égard de M. Constance, après avoir été livré à la question, & réduit, pendant quinze jours, au pain & à l'eau, il fut mis, le soir, dans

» une

„ une chaiſe commune, ſans être inſtruit de ſon ſort. On le conduiſit d'abord à ſa maiſon, qu'il trouva ſaccagée. Sa femme étoit priſonniere dans une écurie. Loin de lui dire adieu, elle lui cracha au viſage, & ne voulut pas même ſouffrir qu'il embraſsât ſon fils unique, âgé de quatre ans. Un autre fils, qu'il avoit eu d'elle, étoit mort depuis peu, & n'étoit pas encore enterré. De-là il fut porté hors de la ville, au lieu de l'exécution, où, malgré ſa réſiſtance, il eut la tête tranchée. Son corps fut coupé en deux, & couvert d'un peu de terre ; mais les chiens le déterrerent, pendant la nuit, & le mangerent juſqu'aux os. Avant que de mourir, il prit ſon cachet, deux croix d'argent, une relique enchaſſée dans de l'or, qu'il portoit ſur ſon ſein, & dont le Pape lui avoit fait préſent, & l'Ordre de Saint Michel, qui lui avoit été envoyé de France, & les remit à un Mandarin, qu'il pria de les donner à ſon fils. Mais ces preſens ne convenoient guéres à ce malheureux Enfant, qui a été obligé juſqu'ici d'aller mendier ſon pain, de porte en porte, avec ſa mere, ſans que perſonne oſe intercéder pour eux.

KÆMPFER. 1690.

» Desfargues, étant arrivé à Louvo, » dans cet intervalle, avec quelques » François, fut bien surpris d'un changement si peu prévu. On le reçut fort » civilement. On lui fit présent, au » nom du Roi, d'un boeslet d'or, ou » d'une boete de Pinang. Mais, avant » que de lui laisser la liberté de retourner à Bankock, on lui fit promettre » qu'il remettroit cette Place aux Siamois; & ses deux fils, avec douze » François, furent gardés pour ôtages à » Louvo. Cependant il ne fut pas plutot de retour, que dans la rage de » voir toutes ses espérances trompées, » il fit mettre en prison les Bateliers » qui l'avoient amené, & tirer sur les » Vaisseaux Siamois, qui s'approcherent de la Forteresse. Ayant remarqué » que deux Siamois de sa garnison n'exécutoient pas ses ordres avec assez » d'empressement, il les fit pendre sur » les remparts, à la vûe de leurs Compatriotes. Enfin, il commit toutes » sortes d'hostilités. Cette conduite devoit naturellement irriter les Siamois, & sembloit le menacer d'un » sort tragique, lui & ses fils. En effet, ils commencerent à construire » des Forts, le long de la Riviere, pour » lui couper le passage & l'empêcher de

» ſe retirer par eau. Mais revenant à lui-même, il rejetta ce qui s'étoit passé, ſur le refus que ſes troupes avoient fait d'obéir à ſes ordres, & bien-tôt il obtint la permiſſion de ſe retirer avec tout ſon monde. Les ôtages qu'il avoit donnés, ayant entrepris de s'échapper de Louvo, furent pris & ramenés à cheval. Leurs Gardes, ſuivant l'uſage du pays, leur ayant mis une corde au col, un d'entr'eux, qui étoit Ingénieur, en conçut tant d'épouvante, qu'il tomba roide mort. Tous les autres François, qui étoient à Siam, payerent cherement les pratiques ſéditieuſes de M. Conſtance, & les emportemens de leur Géneral. Ils furent gardés longtemps en priſon, où ils ſouffrirent beaucoup. M. Louis, Evêque Métropolitain, fut enfermé dans la cour des Magaſins du Roi, avec les Jéſuites, qui étoient au nombre de ſept ou huit. Je les y viſitai. Ils vivoient fort contens, dans de petites maiſons de Bambous & de Roſeaux. Trois autres Jéſuites, qui s'étoient établis à Louvo, proche du Temple de Watniak Prani-Waan, ſous prétexte d'apprendre le Pali Siamois, ou la langue des Livres ſacrés du Pays, & de

Kæmpfer. 1690.

KÆMPFER. 1690.

» s'en faire instruire par les Prêtres, » dont ils imitoient aussi l'habillement » & la maniere de vivre (24) disparurent tout-d'un-coup, sans qu'on ait » jamais pû savoir ce qu'ils étoient devenus (25).

» Petraatia se saisit ensuite des deux » freres du Roi, sous prétexte qu'ils » étoient dans les intérêts de M. Constance, & les fit conduire hors de » Louvo, dans un Temple voisin, où, » par respect pour le sang royal, qui » ne doit jamais être répandu, on les » fit mourir en les battant avec du bois » de sandal. La douleur que le Roi ressentit de toutes ces exécutions, le fit » expirer lui-même, deux jours après » ses freres, à l'âge de cinquante-cinq » ans, & la trente-deuxieme année de » son regne (26).

» Petraatia, qui s'étoit ouvert ainsi » le chemin du trône, prit le titre de » Roi de Siam, Tenasserim, Sucketa, » & Poise-luke, & celui de Protecteur » de Camboye, Johor, Patane & Queda (27).

Pyramide Siamoise échappée aux Voyageurs François.

Les Hollandois n'ayant tiré que de

(24) *Voyez* les Relations du Tome IX.

(25) *Voyez* le Voyage du Pere Mauduit, au Tome X.

(26) Le 11 Juillet 1689

(27) Ce sont autant de Royaumes sur la même Côte.

l'avantage de cette révolution, Kæmpfer eut la liberté de visiter la Capitale de Siam, qu'il nomme constamment India. Toutes ses remarques s'accordent fort bien avec celles du Pere Tachard & de la Loubere; mais il en fit une, qui est échappée à ces deux Voyageurs, & que cette raison même doit faire respecter autant que sa propre importance. Dans une Plaine, qui n'est éloignée que d'une lieue de la Capitale, au Nord-Ouest, on voit une fameuse Pyramide, nommée *Pkah Then*, ou *Puka-Thon*. Elle fut dressée par les Siamois, en mémoire d'une grande Victoire qu'ils remporterent dans le même lieu, sur le Roi de Pegu, & qui les affranchit du joug des Peguans. Ce monument, d'une structure massive, mais magnifique, & de plus de vingt brasses de hauteur, est placé dans un quarré ceint d'une muraille basse. Il est composé de deux pieces, posées l'une sur l'autre. Celle de dessous est quarrée. Chaque côté a cent & quinze pas de long, & s'éleve à plus de douze brasses; trois angles saillans, de la longueur de quelques pas, montent, de chaque côté, jusqu'au sommet. L'Edifice est composé de quatre étages, dont le plus haut, s'étrécissant, laisse sur le sommet

KÆMPFER. 1690.

de celui qui est au-dessous, un espace vuide, autour duquel on peut marcher. Chaque étage est embelli de corniches, agréablement variées. Toutes les galeries, à l'exception de la plus basse, sont enfermées de murs, à hauteur d'appui, ornés à chaque coin de belles colonnes. L'angle du milieu de chaque étage represente le frontispice du Bâtiment, & surpasse les autres en beauté, sur-tout par sa pointe, qui parut magnifique à l'Auteur. Au milieu se presente l'escalier, qui conduit à la surface supérieure, sur laquelle est posée la seconde piece, & qui a soixante-quatorze marches, chacune de la hauteur de neuf pouces, & longue de quatre pas. La seconde piece de la Pyramide est posée sur la surface de la premiere, qui est quarrée, & dont chaque côté a trente six pas de long. Elle avance au milieu, par goût d'ornement, & n'en est pas moins enfermée, comme le reste, d'un mur fort propre, à hauteur d'appui, avec une galerie large de cinq pas, pour marcher à l'entour. L'escalier se termine à cette galerie, & chaque côté de l'entrée est orné de colonnes. Le pied d'estal de la seconde piece est un octogone, dont les huit faces sont de différentes longueurs. Elle a ses cor-

niches, peu différentes de celles de la piece inférieure, & hautes de quelques brasses. Elle monte ensuite en forme de clocher, sur le haut duquel on voit plusieurs colonnes courtes, à quelques distances les unes des autres, avec un espace vuide entr'elles. Ces colonnes soutiennent un tas de globes, qui s'élevent en pointes, & dont les diamétres diminuent, à proportion de la hauteur. Enfin, tout le Monument se termine par une aiguille fort longue, & si déliée, qu'on est surpris qu'elle puisse résister aux injures du temps. Le voisinage offre quelques Temples & quelques Colleges de Talapoins, environnés de murailles de brique. Les Temples sont d'une fort belle structure, & couverts de plusieurs toîts, soutenus par des colonnes (28).

Il doit paroître fort étonnant que des Voyageurs, aussi curieux que Tachard & la Loubere, n'ayent pas eu la moindre connoissance de cette merveilleuse Pyramide.

Arrivée de Kæmpfer au Japon.

Mais passons sur un détail beaucoup

(28) *Ibidem*, pages 49 & suivantes. Kæmpfer donne la description de quelques autres Edifices; mais ils ne l'emportent pas sur ceux que le Pere Tachard a décrits. D'ailleurs, ce Missionnaire ne s'étoit pas proposé de décrire tous les Edifices du Royaume de Siam.

KÆMPFER. 1690.

Port de Nangasaki.

moins intéressant, pour arriver avec l'Auteur au célebre Port de Nangasaki. Après avoir découvert, à la gauche du Vaisseau, les premieres Isles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui sont habitées par des Laboureurs, il entra, le 24 de Septembre, dans un Havre environné de hautes Montagnes, d'Isles & de Rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vûe, tout ce qui se passe sur mer, pour en donner avis au Magistrat de la ville. Aussi vingt Bateaux Japonois, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du Vaisseau. Ils le remorquerent, jusqu'à deux cens pas du Comptoir Hollandois. Le rivage, qui est fermé par le pied des montagnes, a pour défense plusieurs Bastions, de forme ronde, dont les palissades sont revêtues de peinture rouge; & du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux Corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vûe des Etrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

Odieuses formalités à la réception des Hollandois.

Les Hollandois saluerent, de douze

coups de canon, chacun de ces deux postes, & jetterent l'ancre, à trois cens pas de la ville, près de Desima, qui est une Isle formée exprès pour la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du Gouvernement vinrent à bord, avec leur Commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprétes & de Soldats. » Ils appellerent, suivant la » liste qu'on mit entre leurs mains, tous » ceux qui étoient nouvellement arri- » vés; & les faisant passer en revûe l'un » après l'autre, ils les examinerent de- » puis la tête jusqu'aux pieds, avec le » soin d'écrire leurs noms, leur âge & » leurs affaires. Ensuite cinq ou six per- » sonnes du Vaisseau furent interro- » gées à part, sur les circonstances du » Voyage; c'est-à-dire, qu'on leur de- » manda d'où ils venoient, quand ils » étoient partis, combien ils avoient » employé de temps dans leur route, » & s'il n'avoient pas abordé à quel- » que autre Port. On écrivoit leurs ré- » ponses. On fit aussi diverses ques- » tions, sur un Officier du Vaisseau, » qui étoit mort le jour précédent. On » observa soigneusement sa poitrine & » le reste de sa peau, pour s'assurer qu'il » n'y avoit point de croix ni d'autres

KÆMPFER. 1690.

KÆMPFER. 1690.

» marques de la Religion Romaine. Les » Hollandois obtinrent que son corps » fût emporté le même jour ; mais on » ne permit à personne de l'accompa- » gner, ni de voir dans quel lieu on » l'avoit enterré. Après cette revûe, on » posta des Soldats & des Commis à » chaque coin du Vaisseau, qui passa, » pour ainsi dire, entre les mains des » Japonois avec toute sa charge. On » laissa la Chaloupe & l'Esquif aux Ma- » telots Hollandois, mais seulement » pour ce jour-là, & pour leur donner » le temps de prendre soin de leurs an- » cres. Mais on demanda les pistolets, » les coutelas & toutes les autres ar- » mes, qui furent mises en lieu de sû- » reté ; & le lendemain, on se fit don- » ner aussi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avoit été prévenu sur de si bizarres procédés, il auroit été fort allarmé de sa situation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore, qu'à la premiere vûe des Côtes du Japon, » chacun fut obligé, suivant l'or- » dre des Supérieurs & l'ancien usage, » de donner, au Capitaine, son Livre » de Prieres & ses autres Livres de Re- » ligion, avec tout l'argent de l'Euro- » pe, qu'il avoit apporté ; & que le Ca- » pitaine, après avoir fait un Mémoire

KÆMPFER. 1690.

„ de ce qui appartenoit à chaque Par-
„ ticulier, mit tout dans un vieux ton-
„ neau, & le cacha aux Japonois jus-
„ qu'au départ du Vaisseau (29).

§ II.

Son séjour au Japon, & ses Voyages dans les principales Villes.

1691.

AUSSI-TÔT que ces tyranniques Officiers se furent retirés, le Comptoir Hollandois fit porter, à bord, toutes sortes de rafraîchissemens; & les Directeurs, s'y étant rendus le lendemain, firent assembler tout l'Equipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les Députés de la Compagnie étoient reçus dans ce Port. Le papier, qui contenoit ces Ordres, fut exposé publiquement, suivant l'usage du Japon. Kæmpfer, ayant souhaité de descendre à Desima, se vit obligé, comme le plus simple Matelot, de prendre un Passeport du Vaisseau de Garde Japonois, pour le montrer aux Gardes de Terre. On n'étoit pas plus libre de retourner à bord, sans un Passeport des Gardes de Terre, qui de-

(29) *Ibid.* page 91.

KÆMPFER 1691.

voit être montré au Vaisseau de Garde (30).

Préparatifs pour le Voyage de Jedo.

L'Ambassadeur Hollandois, qui se nommoit Van-Butenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au Voyage de Jedo, résidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Kæmpfer s'étend beaucoup sur les préparatifs (31), & donne d'abord une idée générale de cette route. Depuis plusieurs siécles que l'Empire du Japon est divisé en sept grandes Contrées, on a cherché à rendre les Voyages plus commodes, par un grand chemin, qui borne chacune de ces Contrées; & comme elles se sont subdivisées en plusieurs Provinces, on a fait aussi, dans chaque Province, des routes particulieres, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivieres vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la Contrée ou de la Province à laquelle ils conduisent.

Observations sur les chemins du Japon.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même-temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du Pays, celle qui va

(30) *Ibid.* page 92.

(31) On rejette ces usages Japonois à la Description générale.

vers Meaco, prend le côté gauche du chemin ; & celle qui descend, ou qui vient du côté de Meaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appellé, par prééminence, *Nipon-bas ;* c'est-à-dire, le Pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur se trouve, il peut sçavoir, à toute heure, de combien de milles Japonois il est éloigné de la résidence de l'Empereur. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, au sommet desquelles on a planté un ou plusieurs arbres. A l'extrêmité de chaque Contrée, de chaque Province, & des petits Districts, on rencontre un pilier de bois ou de pierre, placé dans le grand chemin, sur lequel on a gravé des caracteres, qui font connoître quelles sont les Provinces & les Terres qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs

KÆMPFER. 1691.

inſcriptions, pour guider les Voyageurs (32).

Idée générale de la route de Jedo.

Dans le Voyage de Nangaſaki à la Cour, on fait paſſer les Hollandois par deux de ces grands chemins; & de l'un à l'autre, par eau. Ainſi toute la route eſt diviſée en trois parties. Ils ſe rendent, d'abord par terre, au travers de l'Iſle Kiusju, à la ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils paſſent le Détroit, dans de petits Bateaux, juſqu'à Simonoſeki, qui eſt éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une Barque qui attend leur arrivée. Ce Port eſt également & ſûr & commode. Le chemin de Nangaſaki à Kokura, porte au Japon, le nom de Sakaido, qui ſignifie chemin des Terres Occidentales. A Simoneki, on les fait embarquer pour Oſacka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'eſpace de huit jours. Quelquefois le Bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Oſacka eſt éloignée, de Fioray, de treize lieues de mer Japonoiſes. Ils font ce chemin dans de petits Bateaux, après avoir laiſſé leur Barque à Fioray juſqu'à leur retour. D'Oſacka, ils traverſent, par terre,

(32) Kæmpfer, Tome III, pages 304 & 305.

KÆMPFER. 1691.

le Continent de la grande Isle de Nipon jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osacka, à Jedo, est nommé Tookaido, c'est-à-dire, chemin de la mer ou de la Côte. Les Hollandois séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki par le chemin, ils employent, à tout le Voyage, environ trois mois. Il est, au moins, de trois cens vingt & trois lieues Japonoises; cinquante-trois & demie, de Nangasaki à Kokura; cent trente-six, de Kokura à Osacka; & cent trente-trois d'Osacka à Jedo; qui reviennent à deux cens milles d'Allemagne (33). Dans cette route, on tra-

(33) Les lieues, ou les milles du Japon, ne sont pas d'une égale longueur. Les lieues de terre, dans l'Isle de Kiuskiu, & dans la Province d'Isje, sont de cinquante Tsjo chacune, & les autres lieues communes ne sont que de trente-six. Les premieres se font à cheval en une heure de marche, & les autres en trois quarts-d'heure. Le Tsjo est la mesure de la longueur d'une rue. Il contient soixante kints, ou nattes, qui font environ autant de toises Européennes. A l'égard des lieues de mer, deux & demie font un mille d'Allemagne, hors du Pays; mais en dedans, comme les Japonois s'expriment, c'est à dire, entre les Isles & aux environs, ils les mesurent suivant la longueur des Côtes, sans avoir là-dessus de compte fixe. Kæmpfer ne put juger de leur proportion avec les lieues de terre, ou les milles d'Allemagne, mais il les croit plus courtes. *Ibid* pages 3[illegible]6. Montan, dans son Ambassade du Japon, page 1[illegible]4, compte vingt cinq milles Japonois, pour un degré, & trois cens cinquante quatre de Nangasaki à Jedo; sçavoir, vingt deux de Nangasaki à Osacka, & cent trente-quatre d'Osacka à Jedo.

KÆMPFER. 1691.

verſe ou l'on voit, à quelque diſtance, trente-trois grandes Villes, & cinquante ſept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Train de l'Ambaſſadeur Hollandois.

Le train de l'Ambaſſadeur étoit composé d'un grand nombre d'Officiers, qui marchoient dans cet ordre : premiérement, un Doſin, ou Lieutenant du Bugio. Enſuite ſon propre Lieutenant ; un Bailly de Nangaſaki ; l'Ambaſſadeur de la Nation Hollandoiſe ; le Chef des Interprêtes, nommé Joſeimon, ou Braſimon ; un Marchand, nommé Abouas ; Kæmpfer, & Dubbels ſon aſſiſtant ; tous à cheval. Après eux marchoient l'Interprête en ſecond, nommé Trojemon ; ſon fils, en qualité d'Eleve, & un autre Bailly de Nangaſaki ; enſin, le Joriki, ou le Bugio, c'eſt-à-dire le Commandant en Chef, qui ſe nommoit Aiſigona Pandaa-Naſin, porté dans ſa voiture, précedé d'un cheval de main, & ſuivi d'un Officier qui portoit ſa pique d'Etat, ornée, au ſommet d'une boule & d'une plaque d'argent, qui ſont la marque de ſon autorité. Les Cuiſiniers, avec la batterie de Cuiſine, & les deux Sécretaires de la route, partoient toujours quelque temps avant ce cortege ; les premiers, pour tenir des viandes prêtes à l'arri-

vée de l'Ambaſſadeur; les autres, pour faire un compte exact de tous les frais du Voyage; des meubles Hollandois, du nombre d'hommes & de chevaux qu'on employoit à les porter, de la quantité de milles qu'on faiſoit chaque jour, du nom des Hôtelleries & de tout ce qui arrivoit de remarquable ſur la route. Les Cuiſiniers étoient ſuivis des Valets, des Palefreniers, & de quelques Porteurs, qui doivent ſe ſuccéder tour-à-tour; tous à pieds. Les chevaux de monture portoient, outre leur Cavalier, chacun deux coffres; & les nattes, ſur leſquelles on couchoit la nuit, étendues par-deſſus. Les Cavaliers ſont aſſis les jambes croiſées, ou dans la poſture qu'ils trouvent la plus commode.

KÆMPFER. 1691.

Route de Nangaſaki à Kokura.

Le chemin, au travers de Nangaſaki, eſt rude & fatiguant, parce qu'on ne ceſſe pas de monter. On trouve, en ſortant de la ville, un village, nommé Mangom, qui n'eſt pas éloigné du lieu où l'on exécute les Criminels. Il n'eſt habité que par des Taneurs, qui exercent, au Japon, l'office de Bourreaux. Environ deux lieues plus loin, on arriva au village d'Urakami. Cinq milles au-delà, les Hollandois virent, pour la premiere fois, une colonne de

KÆMPFER. 1691.

pierre, d'une toise & demie de hauteur, sur laquelle étoient gravés des caracteres, qui marquoient les bornes des Territoires de Nangasaki & d'Omura. Une heure après, ils arriverent au village de Tockitz, sur la Baie d'Omura. Ils y dînerent : mais, quoiqu'ils eussent apporté leurs provisions, & qu'ils fussent servis par leurs propres Cuisiniers, on leur fit payer une somme assez considérable, pour quelques autres rafraîchissemens auxquels ils n'avoient pas touché. Le chemin de Nangasaki, jusqu'à ce village, est fort inégal, montueux & pierreux, comme tout le Pays d'alentour. De fertiles vallées s'étendent entre les montagnes; &, par l'industrie des Habitans, les montagnes mêmes sont cultivées jusqu'au sommet. Kæmpfer ne vit rien de plus remarquable, dans cet espace, que l'Idole de Dsisos, qui est le Dieu des chemins & le Patron des Voyageurs, taillée dans le roc, en neuf endroits différens. Il en observa une autre, de la même espece, haute d'environ trois pieds, ornée de fleurs, & placée sur un pilier de pierre. Cette Idole avoit, devant elle, deux autres petits piliers, creux par le haut, sur lesquels brûloient des lampes, entretenues par les

Dsisos, Dieu Japonois des Chemins & des Voyageurs.

libéralités des Voyageurs. A peu de diſtance, on voyoit un baſſin plein d'eau, où ceux, qui veulent offrir quelque choſe à l'Idole, doivent d'abord ſe laver les mains. En arrivant à Urakami, les Hollandois furent frappés par la vûe d'une magnifique Toori, c'eſt-à-dire, d'un grand Portail qui conduit à un Temple de Cami, & qui annonce, par une inſcription, la demeure de cette Divinité.

KÆMPFER. 1691.

Politeſſe forcée du Prince d'Omura.

A Tockitz, l'Ambaſſadeur trouva le Maître d'Hôtel du Prince d'Omura, qui, par reſpect pour l'Empereur, & ſans autre conſidération, comme il le fit déclarer, lui faiſoit offrir toutes ſortes de ſecours pour ſon Voyage. On tenoit prêts deux Feiſſenurs, ou deux Bateaux de plaiſance, pour lui faire traverſer la Baie, juſqu'à Sinongi, qui n'eſt qu'à ſept milles & demi de Tockitz. Ces Feiſſenurs ſont maſſifs, mais fort propres. Ils avoient, chacun, quatorze Rameurs, vêtus de robes bleues, à raies blanches. On avoit arboré, ſur la poupe, l'étendart du Prince, avec l'Ecu de ſes armes, qui étoient une roſe à cinq feuilles en champ d'azur. Devant l'étendart étoit placé le ſymbole ordinaire de l'autorité ſupérieure, qui eſt une touffe de papier découpé, at-

KÆMPFER. 1691.

tachée au bout d'un long bâton, auprès duquel le Bugio planta sa pique. Un des Sécretaires du Prince s'assit d'un côté, & le Pilote de l'autre. Le Bugio & l'Ambassadeur prirent possession des deux cabanes.

Baie & ville d'Omura.

On arriva le soir à Sinongi, après avoir fait dix milles dans tout le jour; quoique, par terre, on en compte quinze de Tockitz, parce qu'il faut faire le tour de la Baie d'Omura. Il y a fort peu d'eau dans cette Baie. Elle s'étend à l'Ouest-Sud-Ouest; & communiquant à la mer par un petit Détroit, elle a réguliérement son flux & son reflux. Les Hollandois virent la ville d'Omura, qui est la résidence du Prince, située sur le Havre, à la distance d'environ deux milles à la droite. Derriere la ville, ils apperçurent une montagne, qui jettoit de la fumée. On trouve, dans la Baie d'Omura, des coquilles, qui produisent des perles. Anciennement on y ramassoit de très beau sable d'or, le long des Côtes, qui sont présentement inondées. Omura dépend de la grande Province de Fisen, comme Nangasaki, Firando, Gotho, Urissigino, Ficasseri & d'autres petits Districts, qui relevoient autrefois d'un Roi particulier.

Bains chauds d'Urissigino.

On partit de Sinongi, le 14, & tra-

verſant une montagne, on fit deux milles pour arriver aux Frontieres d'Omura, où l'on entre dans le petit Diſtrict d'Uriſſigino. Dix hommes balaierent ici le chemin, devant les Hollandois, juſqu'au village qui donne le nom au Diſtrict. Aſſez proche de ce Village, ſur le bord d'une petite riviere qui tombe d'une montagne voiſine, on rencontre des bains chauds, fameux par leurs différentes vertus. Tout l'édifice eſt fermé de baluſtres de bambous, travaillés avec beaucoup d'art. Chaque bain a deux robinets; un pour l'eau froide, & un pour l'eau chaude. La ſource n'eſt pas profonde; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, & paroît ſi chaude, qu'aucun des Hollandois n'eut la hardieſſe d'y plonger les doigts. Kæmpfer, ne lui trouvant pas d'odeur ni de goût, attribua toute ſa vertu à la ſeule chaleur. Mais, pour le convaincre qu'il y avoit quelque choſe de plus extraordinaire, un Japonois arracha une branche d'arbre, & l'ayant plongée dans le puits, il lui en donna une feuille à mâcher; ce qui lui rendit la bouche & la langue, comme peintes de verd & jaune (34).

KÆMPFER. 1691.

Swota & autres lieux où ſe fait la Porcelaine du Japon.

Deux milles & demi au-delà des

(34) Page 385 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

bains, on arriva au village de Swota, après avoir trouvé, ſur la gauche du chemin, un grand nombre de maiſons. Les Habitans de Swota font une eſpece de grands pots de terre, qui ſervent, au lieu de tonneau, à tenir l'eau ſur mer; aſſez ſemblables à ceux que les Européens nomment Martabanes, d'un Royaume Indien de ce nom, où l'on en fait une grande quantité, qui ſe tranſportent dans toutes les Indes. Une grande & belle riviere, qui coule de Swota vers l'Orient, au travers d'une vaſte Plaine, va ſe jetter dans le Golfe de Simabara. C'eſt dans le même village, comme à Uriſſigino, ſur les montagnes voiſines, & dans pluſieurs autres lieux de la Province de Fiſen, que ſe fait la Porcelaine du Japon, d'une argile blanchâtre, qui s'y trouve en abondance.

En ſortant de Swota, les Hollandois eurent à traverſer pluſieurs rivieres, dont quelques-unes ſont navigables; & paſſant par les villages de Nariſii & de Wenvaki, ils acheverent une journée d'onze milles à celui d'Ooda, où ils devoient paſſer la nuit. Ils avoient marché, pendant tout le jour, par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes, plantées d'ar-

bres, qui portent le thé, à quelques pas du chemin. Ces arbrisseaux, qui n'ont pas plus de six pieds de hauteur, ont fort peu d'apparence, lorsqu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, comme ils l'étoient dans cette saison. Les champs de riz parurent plus beaux, à Kæmpfer, que dans aucun autre Pays du monde. Toute la Province de Fisen est renommée par l'abondance de son riz, dont on compte jusqu'à six différentes sortes. La meilleure, qui est celle des environs d'Omura, se transporte à Jedo pour l'usage de l'Empereur.

KÆMPFER. 1691.

Riz d'Omura, réservé à l'Empereur.

Le jour suivant, on passa par Sanga, Capitale de la Province de Fisen, pour aller passer la nuit à Todoroki, après avoir fait dix à onze milles. Tout le Pays de cette marche est plat, rempli de rivieres, & de champs semés de riz. Les lieux remarquables, sur le passage, sont premierement Totimatz, grand village, à demi mille d'Ooda. Kæmpfer y vit, pour la premiere fois, des femmes de Fisen, & ce spectacle lui parut fort étrange. Elles sont si courtes, qu'on les prendroit toutes pour de jeunes filles. Mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées, & la plûpart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui acheve d'en faire,

Femmes d'une taille & d'une figure extraordinaire.

KÆMPFER. 1691.

comme autant de poupées ; & lorſqu'elles ſont mariées, elles s'arrachent les ſourcils. Un mille au-delà de Torimatz, on trouve un autre grand village, nommé Kongawamatz. Une riviere bourbeuſe, qui le traverſe, & qui va ſe perdre dans la mer, quatre ou cinq milles plus bas, offre un très beau pont de bois, & n'eſt gueres ſans quelques Barques de plaiſir, qui montent & qui deſcendent. Plus loin, d'un quart de mille, on paſſe par le village d'Utſinſin, où l'on change de Porteurs & de Voitures ; & un demi-mille au-delà, par celui de Borack, après lequel on rencontre, à peu de diſtance celui de Kraſignomas, qui eſt compoſé de trois parties ; la premiere, en deçà d'une grande riviere, qui coule au Sud-Eſt, ſe nomme Fooknamas ; la ſeconde, qui communique avec la premiere par un Pont de cent cinquante pas de longueur, s'appelle Jakimootz-mas ; & la troiſiéme, Faſijnomas. Dans les deux premieres, on voit des moulins à papier, & pluſieurs bonnes Manufactures d'étoffes de ſoie. De la même matiere que les Japonois employent pour le papier, ils tirent une eſpece de laine filée, qui ſert à faire des voiles.

Après avoir fait encore un quart de mille,

mille, les Hollandois arriverent aux Fauxbourgs d'Onſijmatz, & bientôt à Sanga, réſidence du Prince ou du petit Roi de la Province de Fiſen. Cette ville eſt grande & fort peuplée, mais plus longue que large. Elle eſt fermée de murailles, autant pour l'ornement que pour ſa défenſe. Les rues ſont larges & droites, avec des canaux & des rivieres qui les traverſent, & qui vont ſe perdre dans la mer d'Arima, proche d'une ville du même nom. Les maiſons y ſont baſſes; & les boutiques tendues de noir, pour l'ornement. Kæmpfer admira ici plus que jamais la petiteſſe & l'agrément des femmes, qui paroiſſent moins, dit-il, des créatures vivantes, que des figures de cire, quoique la couleur vermeille de leurs levres rende témoignage à leur bonne conſtitution (35). La campagne, à pluſieurs milles autour de Sanga, eſt fertile, unie & coupée de rivieres ou de canaux, bordés d'un grand nombre d'écluſes, qui peuvent ſervir à mettre en un moment toute cette étendue de Pays ſous l'eau. Auſſi le riz y croît-il par aitement. Kæmpfer mettroit cette belle & fertile Province au deſſus de la Medie même (36), s'il l'avoit trouvée

KÆMPFER. 1691.

Fertilité de la Province de Fiſen.

(35) Page 390.

(36) *Ibidem.*

KÆMPFER. 1691.

mieux fournie de beſtiaux & d'arbres fruitiers. C'eſt d'ailleurs la plus grande du Saikokf. Le Prince de Fiſen n'a pas moins de quatre cens mille villages, ou hameaux, qui dépendent de lui.

Les Hollandois employerent une heure & demie à traverſer Sanga, quoiqu'ils marchaſſent aſſez vîte. Hors de la porte, par laquelle ils ſortirent, ils virent une longue allée de ſapins, des cigognes perchées ſur les arbres, mais moins groſſes que celles de l'Europe, & pluſieurs faucons, que quelques hommes portoient ſur leurs mains, ſuivant l'uſage du Japon. Après avoir paſſé par le village de Farnamatz, à un mille de Sanga, & traverſé quelques rivieres, ils arriverent vers le milieu du jour au grand village de Kanſacki, à deux milles de Farnamatz. Les chemins étoient propres, unis, & couverts de ſable frais. Quatre milles plus loin, ils acheverent cette journée dans un autre grand village, nommé Todoroki; mais pour y arriver, ils avoient paſſé quelques rivieres & pluſieurs villages, dont les principaux ſont Haddi, ou Faddi, car il n'eſt pas aiſé de diſtinguer l'H de l'F, dans la prononciation des Japonois, Nittanvah & Magabar. Ils avoient traverſé un bois de fort grands ſapins;

Agrémens des chemins.

& ſur la droite du chemin, à une lieue de Magabar, ils avoient vû le Château de Kurume, Edifice magnifique où le Prince de Tſikungo fait ſa réſidence. KEMPFER. 1691.

Le 16, ils ſe rendirent à Taiſero, qui n'eſt qu'à un demi mille de Todoroki. C'eſt un grand village, que l'Empereur avoit ôté, depuis peu d'années, au Prince de Fiſen, pour le donner au Seigneur de Tſuſſima & de Simabara, qui n'avoit poſſedé juſqu'alors aucune terre dans le Continent du Japon, & qui n'étoit maître que des deux Iſles d'Iki & de Tſuſſima, ſituées vers la Corée. De Taiſero, après avoir paſſé quelques rivieres, & les villages d'Ynamatz, Farda & Dſuſanka, les Hollandois s'arrêterent pour dîner, à Jamaijo, village fort peuplé. Près de Dſuſanka, le chemin ſe diviſe en deux, dont l'un tourne à droite, du côté de Kurine, & l'autre à gauche, le long de quelques montagnes, vers Fakatto. L'après-midi, ils continuerent leur chemin dans des Cangos, au travers des montagnes voiſines, qu'on ne traverſe point aiſément à cheval. Ces Voitures, qui ont la forme d'un petit panier quarré, ouvert de tous côtés, & ſimplement couvert d'un petit toît,

Voitures nommées Cangos.

KÆMPFER. 1691.

soutenu d'un bâton, sont fort incommodes aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les Habitans étoient descendus d'un même homme, qui vivoit encore. Kæmpfer fut surpris de les voir tous, beaux & bien faits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation (37). Le passage de la montagne est d'environ deux milles, après lesquels on descend, pendant l'espace d'un mille & demi, à Utsijino, où l'on reprend des chevaux, pour arriver le soir au village d'Itz, qui est situé sur une riviere. Kæmpfer observa que les champs étoient environnés d'arbres qui portent le thé. Les Habitans, dit-il, font tant de cas de la terre, qu'ils ne veulent donner, à ces arbres mêmes, que les extrêmités de leurs champs.

Village peuplé des enfans d'un même Pere.

On partit le lendemain avant la pointe du jour, parce que la journée devoit être de treize milles. Le village de Tabukro, deux rivieres profondes, qui se joignent près d'un autre village, nommé Kujanossa, & celui de Kusuraki, à un mille & demi, duquel on trouve deux piliers de pierre, qui séparent les territoires de Tsikusen & de

(37) Page 393.

Kokura, furent les seuls objets qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer, jusqu'à Kokura même, où l'on n'arriva qu'après une marche de dix milles. Les Hollandois s'y reposerent, dans une fort belle Hôtellerie. Cette ville est située dans la Province de Busen. Elle étoit autrefois riche & peuplée : mais depuis que les cantons voisins ont été divisés entre plusieurs Princes, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Sa longueur est d'environ un mille Japonois, & sa figure represente un quarré long. Elle est composée de quatre parties ; c'est-à-dire, d'un grand Château, où le Prince fait sa demeure ; & de trois villes, ou plutôt, trois portions d'une même ville, séparées l'une de l'autre. Le Château occupe un grand terrain quarré, qui est environné de fossés & de murs : & chaque partie de la ville a la même forme. Les Maisons sont basses & petites, les rues larges & régulieres. On y voit de grandes Hôtelleries, quantité de rôtisseries, qui ont des foyers élevés, & des grilles assez semblables à celles d'Allemagne ; des bains publics, & de beaux jardins pour la promenade. Une riviere, qui traverse la ville, du Sud au Nord, sépare sa troisiéme partie des deux au-

KÆMPFER. 1691.

Description de Kokura.

KÆMPFER. 1691.

tres & du Château ; après quoi elle se perd dans la mer. Ses rives étoient alors bordées d'une centaine de Barques ; car les grands Vaisseaux ne peuvent remonter au-delà de Simonoseki. Elle n'a qu'un pont, long d'environ deux cens pas, sur lequel regne, de chaque côté, une balustrade de fer, soutenue par des piliers de bois d'un fort beau travail.

Le Peuple fléchit les genoux devant les Hollandois.

Les Hollandois quitterent cette ville, après y avoir pris quelques heures de repos. On leur fit prendre le chemin de la Côte, pour s'embarquer dans des Kabajas, ou de petits Bâtimens de passage, qui devoient les transporter à Simonoseki. Ils sortirent de Kokura au travers d'une foule de Spectateurs, qui se tenoient à genoux, dans un profond silence. Kæmpfer n'ose assurer que ce fût par respect pour l'Ambassade Hollandoise. Cependant il ajoute ; „ C'est „ ainsi que nous fimes nos adieux à „ l'Isle de Kiusju, ou, comme elle est „ nommée par le Peuple, Nisijuo-Ku„ ni, c'est-à dire, le pays de Neuf, „ parce qu'elle est divisée en neuf gran„ des Provinces. Elle porte aussi le nom „ de Salkokf, ou de pays Occidental, „ parce qu'elle est à l'Ouest de la gran„ de Isle de Nipon.

Simonoseki n'est qu'à trois lieues de

Kokura. Ce petit trajet, qui n'eſt qu'un Détroit, formé par une Iſle, nommée Kikuſicua & Finoſama, & par les Côtes de la Province de Buſen, eſt célebre néanmoins par de grands événemens. Laiſſons-en le récit à Kæmpfer : A notre droite, dit-il, ſur les Côtes de la Province de Buſen, dans la Juriſdiction de Kokura, nous vîmes une grande Plaine verte, plantée d'arbres, qui ſe nomme Jamaſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle des Perles. Proche de cette Plaine eſt un Château nommé *Dairi*, parce qu'il étoit autrefois la réſidence du Dairi, Empereur Eccléſiaſtique héréditaire. Entre ce Château & l'Iſle voiſine, qui n'en eſt pas à plus d'un quart de lieue, on découvre un roc qui s'éleve au-deſſus de la mer, avec un pilier de pierre bâti au-deſſus, que les Naturels du pays appellent Jorike. Ce Monument fut conſtruit en mémoire d'un Pilote du même nom, qui avoit entrepris de conduire un fameux Empereur du Japon, nommé Tasko, lorſqu'il vint ſubjuguer les Provinces Occidentales, & leur impoſer la forme du Gouvernement qui eſt actuellement établie dans tout l'Empire. Le Pilote Jorike ayant expoſé ce Prince au dernier péril, contre ce roc, prévint le châtiment qu'il

Plaine de Jamaſima.

Evénemens qui la rendent Célebre.

crut avoir mérité. Il s'ouvrit le ventre, à la maniere Japonoise; & pour éterniser un si beau desespoir, l'Empereur ordonna qu'on lui érigeât ce monument. Le même roc est célebre encore par la mort du fils d'un Empereur, héritier présomptif de la Couronne. Fegué ou Feki, Prince d'un grand courage se trouvoit engagé dans une sanglante guerre contre Gego. Il eut le malheur d'être vaincu, & de se voir forcé d'abandonner Osacka, sa résidence ordinaire. Fijuago, qu'il prit pour retraite, ne le mit pas long-temps à couvert. Il eut recours encore à la fuite, & bien tôt il perdit la vie. Il n'avoit qu'un fils, à peine âgé de sept ans. La Nourrice de ce jeune Prince entreprit de s'échapper avec lui par la mer; mais étant arrivée près de ce rocher, & se voyant poursuivie de si près, qu'il lui parût impossible d'éviter l'Ennemi, elle embrassa fortement le Prince, & dans un transport de douleur & d'affection, elle se jetta dans la mer avec lui. On lit dans les Histoires du Japon, que Fegué, jugeant sa ruine inévitable, envoya sept Navires chargés d'or & d'argent à la Chine, où l'on bâtit, après sa mort, un Temple magnifique à sa mémoire. Les Japonois

en éleverent un à Simonoseki, pour immortaliser aussi l'infortune du jeune Prince (38). KÆMPFER. 1651.

Simonoseki est un fameux Port, situé au pied d'une montagne, dans la Province de Nagatto, la plus Occidentale de la grande Isle de Nipon. La figure de cette Isle approchant de celle d'une mâchoire, elle est coupée par deux grands chemins, qui s'étendent d'un bout à l'autre. L'un va de l'Ouest à l'Est, depuis Simonoseki; & passant par Osacka & Meaco, il conduit à Jedo le long des Côtes. La premiere Partie, c'est-à-dire, depuis Simonoseki jusqu'à Osacka, se fait par eau, parce que les Côtes sont fort montagneuses. L'autre chemin va depuis Jedo, au Nord & au Nord-Est, jusqu'à l'extrêmité de la Province d'Osiu, pendant l'espace d'environ quarante lieues. Port de Simonoseki.

La ville de Simonoseki ne contient pas plus de quatre ou cinq cens Maisons, bâties la plûpart sur les deux côtés d'une rue, qui fait toute sa longueur, & qui est coupée par quelques petites. Elle est remplie de Boutiques, dont les principales marchandises sont des vivres & des provisions pour les Navires. C'est le Port commun de tous Description de la ville.

(38) Page 400 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

les Bâtimens qui vont des Provinces Occidentales à celles de l'Orient, ou qui en reviennent. Kæmpfer en compta plus de deux cens à l'ancre, de toutes sortes de grandeurs. On fait à Simonoseki, des écritoires, des boëtes, des assietes, & d'autres ustenciles, d'une pierre serpentine grise & noirâtre, qui se tire des carrieres voisines de la ville. Les Hollandois y ayant été retenus tout le jour suivant, par les vents contraires, passerent l'après-midi à visiter les Boutiques, & le Temple d'Amadaïs, ce même monument, qui fut bâti à l'honneur du jeune Prince, fils de l'Empereur Fegué. Ils y furent accompagnés par deux Officiers de la ville. Après avoir monté vingt-quatre marches, composées de pierres assez mal taillées, ils se trouverent devant trois petits Temples de bois, derriere lesquels on découvre celui d'Amadaïs. Un jeune Prêtre, qui vint les recevoir à la porte, les mena dans une espece d'Antichambre, ou de Salle, tendue de crêpe noir. Le plancher étoit couvert d'un tapis broché d'argent, au milieu duquel on voyoit, sur un Autel, l'image du jeune Prince; „ c'étoit un agréable „ enfant, potelé, avec de longs che- „ veux noirs. Tous les Japonois de l'af-

Temple d'Amadaïs.

Ce que les Hollandois y virent.

» semblée lui firent des révérences à la » maniere du pays, en courbant la tête » jusqu'à terre. Chaque côté du tableau » offroit les images de quelques autres » Princes du même sang, de grandeur » naturelle & vêtus de noir. Le Prêtre, » qui avoit reçu les Hollandois, allu- » ma une lampe, & leur fit un discours » fort touchant sur cette tragique avan- » ture. Ensuite il les conduisit dans une » autre grande chambre, qui étoit la » Salle d'audience du Monastere. Le » Supérieur s'y étoit rendu pour les re- » cevoir. C'étoit un Vieillard fort mai- » gre, & d'un air grave. Il étoit vêtu, » comme les autres Prêtres, d'une rob- » be de crêpe noir, avec un ruban d'ar- » gent qui lui descendoit, en écharpe, » de l'épaule droite au côté gauche. » Derriere sa tête, entre les deux épau- » les, pendoit une autre piece quarrée, » de la même étoffe. C'étoient les mar- » ques de son rang & de son autorité. » Il s'assit sur le plancher; & ne voyant » pas, aux Hollandois, beaucoup d'em- » pressement à s'approcher de lui, il se » releva, pour se retirer dans une des » chambres voisines, qui sont de pe- » tites cellules, séparées l'une de l'au- » tre par de simples paravents. L'Am- » bassadeur laissa, pour le Monastere,

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

» une piece d'or, de la valeur d'envi-
» ron deux richedales & demie, ou
» douze ſchellings d'Angleterre.

Route de Simonoſeki, à Oſacka.

On partit le 19, pour Oſacka. Cette route eſt de cent trente-ſix lieues marines. Mais la ſituation des Havres, où l'on relâche, fait une différence d'autant plus conſidérable, que la ſituation des Iſles, grandes & petites, qu'on ne ceſſe pas de rencontrer, y rend la navigation fort irréguliere. Pendant tout ce Voyage, on eut les Côtes de la grande Iſle de Nipon, à babord, c'eſt-à-dire, à la gauche du Vaiſſeau; tandis qu'à ſtribord, ou à la droite, on avoit d'abord celles de la Province de Buisjen, ou de Bungo, & de-là, celles de la petite Iſle & de la Province d'Awadſi.

A deux lieues de Simonoſeki, les Hollandois virent, près du village de Tonnora, un grand Palais, où logent les Princes dans leurs Voyages à la Cour. Cinq lieues plus loin, ils découvrirent le village & la fameuſe montagne de Mottojamena. Ici le Détroit s'élargit, & les Côtes de Saikokf, tournant à droite, forment avec celles de Nipon, une Baie ouverte & ſpacieuſe. Dix-huit lieues au-delà, on perd de vûe Saikokf; & peu après on découvre

une grande Isle, nommée Jerossima. Un peu plus loin, on arrive à la vûe d'une haute montagne, nommée Cassada-Jamna, qui est à dix lieues de Caminoseki, & l'on découvre dans l'éloignement les hautes montagnes, couvertes de neiges, de la Province d'Ijo, dans la grande Isle de Tsikokf. Plus loin, on fit appercevoir aux Hollandois des rochers dangereux, qui se nomment Sso-Sine-Kso, dont quelques-uns sont sous l'eau, & d'autres au-dessus. Ils entrerent ensuite dans un Détroit, qui sépare l'Isle de Nipon d'une Isle voisine. Après l'avoir passé, ils laisserent à gauche un village, nommé Moritzu, qui est situé dans l'Isle de Nipon, & à droite un autre village nommé Caminoseki, qui donne son nom à la seconde Isle. Un Fare de bois, bâti sur un rocher fort élevé, vis-à vis du Havre, porte une lanterne qu'on allume pendant la nuit pour la sûreté de la navigation. Kæmpfer observe ici que la mer, entre Simonoseki & Caminoseki, porte le nom de Siwonada, c'est-à-dire, Havre de Siwo, parce qu'elle mouille principalement les Côtes de la Province de Siwo.

KÆMPFER, 1691.

Isle & village de Caminoseki.

De Caminoseki, on fit encore sept lieues jusqu'à *Dsino Camuro*, où l'on

Dsino Camiro.

KÆMPFER. 1691.

mouilla vers huit heures du ſoir, après avoir fait, pendant le jour, quarante-cinq lieues marines du Japon. Dſino Camiro eſt un village de plus de cent Maiſons, dont quelques-unes ſont bien bâties, ſur les Côtes de la Province d'Aki, au fond d'un Port environné de montagnes. On lui donne le nom de Dſino, qui ſignifie Bas, pour le diſtinguer d'un autre village, nommé Okino Camiro ou Haut Camiro, qui n'en eſt pas éloigné, ſur la même Côte. Le Mardi, un calme, qui dura toute la matinée, ne permit d'avancer qu'à force de rames. On paſſa devant Okino Comiro, qui contient environ quarante Maiſons, ſituées à l'extrêmité Orientale d'une petite Iſle très fertile, dont les collines & les montagnes ſont cultivées juſqu'au ſommet. L'Iſle de Tſwa ſe préſente enſuite à la gauche, avec un fort bon Port, dont la forme eſt en demi cercle, ſur la Côte Méridionale, & bordé d'environ vingt Maiſons. Dans le cours de l'après-midi, on eut la vûe d'un village nommé Camogari, ſur les Côtes de la Province d'Aki. Vers la nuit, on entra dans le fameux Havre de Mitaré, après avoir fait, pendant tout le jour, dix-huit lieues marines, entre quantité d'Iſles, les

Iſle de Tſwa & ſon Port.

unes fertiles & cultivées, mais la plûpart stériles & désertes, ou composées même de rochers. On avoit eu à stribord la Province d'Ijo, dans l'Isle de Tsikoko, & de l'autre côté la Province d'Aki, dans l'Isle de Nipon. Les plus hautes montagnes de ces deux Provinces étoient couvertes de neiges.

KÆMPFER, 1691.

Seigneur de Firesima & ses Domaines.

Le 21, ayant levé l'ancre au commencement du jour, Kæmpfer observa que les Côtes de l'Isle de Tsikoko, s'approchent si fort, autour de celles de Nipon, qu'elles forment un Détroit, dont la largeur, en quelques endroits, n'est que d'une lieue du Japon. Deux lieues au-delà de Mitarel, on eut la vûe de Ksurissima, Place peu considérable, & située à la pointe de l'Isle de Tsikoko. C'est la résidence du Seigneur de Firesima, dans la Province d'Aki, qui possede aussi neuf petites Isles voisines. Deux ou trois lieues plus loin, on passa devant la ville d'Imabari, dont le Château est un Edifice magnifique, orné de plusieurs hautes tours, & demeure ordinaire de Sijromottofano, fils du Prince de Kijnokuni, qui avoit épousé la fille de l'Empereur. On fit ensuite cinq lieues, pour arriver à l'entrée d'un Détroit fort serré, qui offre, à basbord, un village nommé Fangu-

KÆMPFER. 1691.

ri, situé au pied de deux montagnes; & célébre par ses salines. Plusieurs autres petits villages, qui bordent les Côtes, ne sont habités que par des Pêcheurs. Une lieue au-dessus de Fanguri, on rencontre une batterie à fleur-d'eau, qui défend d'autant mieux le passage, que tous les Bâtimens sont obligés de s'en approcher à la portée du pistolet. Quelques lieues plus loin, on voit, à basbord, un autre village, nommé Iwangi; mais les terres sont si rompues par la mer, qu'on ne peut distinguer s'il est de l'Isle de Nipon, ou de quelque petite Isle voisine. A peu de distance, on découvre un Temple, situé sur une agréable colline, avec une avant-porte sur le rivage, pour avertir les Passans qu'un long escalier, qui la suit, est l'avenue d'un Edifice sacré. Plus loin, on passe entre des montagnes, hautes & escarpées, au pied desquelles il y a plusieurs bons Ports & quantité de Hameaux. On voit, à la droite, dans une Isle, le grand village de Swoja, qui est renommé par son sel; & près de-là, celui de Jugi, ou d'Ige, qui n'est habité que par de riches Particuliers.

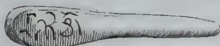
Batterie qui défend un passage fort étroit.

Isle en forme de pyramide.

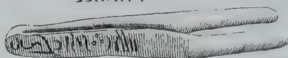
Plus loin, les Hollandois passerent devant une petite Isle, remarquable par

MONNOYE D'ARABIE

Demi Larin



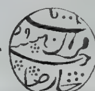
Larin.



Roupie d'Or.



demi Roupie d'Or.





demi Roupie d'Argent





Roupie d'Argent.





Roupie d'Argent.





demi Roupie d'Argent





Quart de Roupie d'Argent.



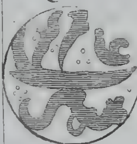


⅛ de Roupie d'Argent.





Quatre Pechas de Cuivre.





deux Pechas de Cuivre.





un Pecha de Cuivre.





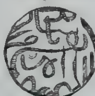
Coris ou Coquilles.





Mamoudis d'Argent





Demi Mamoudi.





Amande.



ſa forme, qui eſt celle d'une haute pyramide. A la droite du Vaiſſeau, ils avoient la mer à perte de vûe. C'eſt un grand Golfe, qui s'étend entre Iko & Sanecki, deux Provinces les plus Septentrionales de l'Iſle de Tſikoko, & qui s'enfonce ſi loin qu'on n'en découvre pas le fond. De l'autre côté, la grande Iſle de Nipon offre pluſieurs villages. A quelque diſtance, on entra, dans le fameux Havre de Tomu, qui eſt accompagné d'un Bourg, nommé Bingo-no Tomu, pour le diſtinguer d'un village de même nom. Il eſt ſitué ſur une éminence, au pied de la montagne, dans la Province de Bingo, qui eſt du Continent de l'Iſle de Nipon; & ſa forme repréſente un demi-cercle. On y fait des nattes très fines, & des tapis de pied, qui ſe tranſportent dans pluſieurs autres Provinces. Outre un beau Monaſtere, qui ſe préſente derriere le Bourg, on apperçoit, à quelque diſtance, un fameux Temple de l'Idole Abuto, à laquelle on attribue quantité de guériſons miraculeuſes, & le pouvoir d'accorder un vent favorable pour la navigation. Les Matelots & les Paſſagers attachent quelques pieces de monnoie, à une planche qu'ils jettent dans les Flots, & le Prêtre aſſure que ces

Temple de l'Idole Abuto.

KÆMPFER. 1691.

offrandes ne manquent jamais d'aller au rivage & de se rendre entre ses mains. Cependant, par précaution, dit Kæmpfer, il vient, dans un petit Bâteau, demander cette sorte de tribut, à tous les Navires, qui passent devant le Temple. On découvre, vis-à-vis, une Isle couverte de grands arbres, comme la plûpart des montagnes voisines.

Caverne où l'on adore le Dieu Kobodaïs.

A sept lieues de Tomu, on jetta l'ancre, vers le coucher du Soleil, à Sigraisi, Port situé dans une petite Isle, à l'extrêmité d'une vallée charmante & bien cultivée. Le Dieu Kobodaïs y est adoré, dans une caverne, qui est au sommet de la montagne. On avoit fait, ce jour-là, dix-huit lieues marines, à l'Est & au Nord-Est. Le 21, après en avoir fait sept entre diverses petites Isles, on s'arrêta devant Sijmotzi, où Sijmotzui, ville située dans la Province de Bitgu, au pied d'une montagne cultivée, avec un Château voisin, nommé Siwos, qui est accompagné d'un petit village. Assez près de-là, on eut la vûe de l'Isle Tsusi Jamma, vers laquelle on gouverna directement, pour faire route à l'Est. La mer commence à se retrécir ici, par le rapprochement mutuel des Côtes de Nipon

& de Tsikoko. A gauche, sur les Côtes de Bitsju, on voit un grand Port, ouvert au vents du Sud, qui a de chaque côté un village sur ses bords. Huit lieues plus loin, sur la même Côte, au Nord, on trouve le grand & beau village de Sigmodo, ou Usijmano, défendu par un Fort; & sept lieues au-delà, le Château d'Ako, dont les murailles blanches & les hautes tours, avec la ville du même nom, qui est par derriere, forment un point de vûe fort curieux. Les Côtes voisines ne présentent que des rochers. Muru, qu'on rencontre à trois lieues d'Ako, est un Port célebre, & des plus sûrs, par l'abri qu'il reçoit d'une montagne qui s'avance à l'Ouest & qui le couvre. Une bonne partie du bassin est entourée d'un mur épais de pierre de taille. La ville, qui est bâtie le long de ce mur, dans une situation agréable & commode, appartient à la Province de Bisen. Elle consiste dans une longue rue, qui regne en demi-cercle le long du rivage, & dans quelques autres qui s'étendent vers la montagne. Outre les provisions, qui s'y vendent en abondance, elle est célebre par une Manufacture de cuirs de chevaux, qu'on y tanne à la maniere de Russie, & dont on releve la

Muru & sa description.

KÆMPFER. 1691.

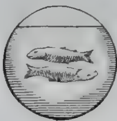
couleur par différentes sortes de vernis. Les montagnes voisines sont cultivées jusqu'au sommet. Un Bois, qui est derriere la ville, acheve de rendre le point de vûe fort agréable, non-seulement par sa verdure, mais encore par quelques Bastions ronds, dont il est environné, & par quantité de beaux Edifices qui servent au logement des Officiers & des Soldats. La colline, où le Bois & le Fort sont situés, est jointe à la ville par une petite langue de terre, mais avec des murailles & des portes, qui empêchent la communication. Les Hollandois descendirent à Muru, avec quelques Japonois. On leur fit traverser la Maison d'un Marchand, pour entrer dans la grande rue; & de là on les conduisit chez un Baigneur, où ils eurent la liberté de se rafraîchir. A leur retour, ils trouverent les rues bordées de Spectateurs, qui se mettant à genoux, sans faire le moindre bruit, les rendirent encore incertains si ces témoignages de respect étoient pour leur Nation.

Divers lieux remarquables, sur la Côte de Nipon.

Ils leverent l'ancre, le 23; &, pendant tout le jour, ils laisserent successivement, à la gauche du Vaisseau, sur les Côtes de Nipon, divers lieux qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer.

Monnoye qui represente les douze Signes du Zodiaque.
















Monnoyes d'Or et d'Argent et de Cuivre que les Portugais font battre aux Indes Orientales.





Abosi est une ville défendue par quelques Forts, qui contient un grand Magasin impérial, & qui est gouvernée au nom de l'Empereur. Un Intendant y reçoit les revenus de ce Monarque. Elle est située dans le territoire du Prince de Fatima. Fimesii, ou Fimedsi, est une autre petite ville, avec un Château somptueux. Les Côtes, aux environs de ces deux Places, sont pleines de rochers & de sables. *Takansago*, ou *Takosani*, est encore une petite ville, à sept lieues de Muru. Elle domine sur une grande Plaine, dont elle fait l'entrée, qui s'étend l'espace de sept lieues dans l'intérieur du pays, & de cinq le long des Côtes. Akasi, qui la termine, est une ville ouverte, entourée d'un grand nombre d'allées d'arbres, & renommée pour ses Manufactures de Catables, qui sont des robbes de femmes d'une toile de chanvre. On découvre, par derriere, au travers des arbres, un Château défendu par des tours quarrées de trois étages, au milieu duquel est le Palais d'un Bugio du Prince de Fatima. Des deux côtés de la ville, le rivage est couvert de plusieurs grands villages, la plûpart habités par des Pêcheurs, & par des Ouvriers qui tirent du sel de l'eau de la mer, en la faisant

KÆMPFER. 1691.

bouillir. Près d'Akaſi, les Hollandois entrerent dans un Détroit, formé par les Côtes de Nipon, & par celles d'une aſſez grande Iſle, ſur laquelle ils virent quelques villages & pluſieurs Temples. Plus loin, ils arriverent à la vûe des villages de Jamatta, Faromi, & Sijvoja, qui ſont habités par des Pêcheurs & des Artiſans. Un peu au-delà, on rencontre le village de Summa, ou plutôt trois villages, confondus ſous le même nom. Pendant les anciennes guerres civiles du Japon, quelques Partiſans de l'Empereur Feké ſe défendirent pluſieurs années dans cette Place. Summa eſt ſuivi du village de Kammagu Fagaſſi, qui contient trois ou quatre cens maiſons; après lequel on trouve la ville & le port de Fiogo, dans la Province de Setz, à cinq lieues d'Akaſi. Ce Port eſt défendu au Sud, du côté de la mer, par une digue de ſable qui s'avance à l'Eſt d'environ deux mille pas. Elle a coûté des ſommes immenſes, & la vie de pluſieurs hommes. Ayant été ruinée pluſieurs fois par les flots & les orages, on déſeſperoit de la conduire à ſa perfection. Mais, s'il en faut croire les Hiſtoriens Japonois, un Héros ſe fit enterrer vif ſous les fondemens de l'Ouvrage, pour appaiſer le courroux des

Port de Fiogo.

Dieux de la Mer. Quelques-uns font honneur de cette générosité à trente hommes, qui se dévouerent ensemble pour le bien public. Le Port de Fiogo n'est ouvert qu'à l'Est ; & de ce côté même, il est couvert en partie par les Côtes de la Province de Setz. C'est le dernier qui mérite quelque remarque, entre Simonoseki & Osacka. Kæmpfer n'y compta pas moins de trois cens Barques à l'ancre. La ville n'a point de Château ; mais sa grandeur est presque égale à celle de Nangasaki, & sa forme est en demi-cercle autour du Port. On découvre, par derriere, une montagne pelée, qui renferme de riches Mines d'or.

KÆMPFER. 1691.

A quel prix il fut achevé.

Le Samedi, 24 de Février, les Hollandois quitterent leur grande Barque, qui n'avoit pû les conduire jusqu'au Havre d'Osacka, parce qu'il n'a point assez de profondeur. Ils louerent quatre petits Bateaux, dans lesquels ils se mirent avec leur bagage. Entre plusieurs villes considérables, qu'ils virent sur la Côte de Nipon, Kæmpfer distingue celle d'Amangasaki, qui n'est qu'à trois lieues d'Osacka, & la ville Impériale de Sakaï, qui se présente au Sud-Est, en entrant dans la riviere. Après avoir fait dix lieues, depuis Fiogo jusqu'à

Villes d'Amagasaki & de Sakaï.

KÆMPFER. 1691.

l'embouchure de la riviere d'Osacka, les quatre Bateaux entrerent dans le bras qui est navigable, à l'Est-Sud-Est. Deux magnifiques Barques, qui attendoient l'Ambassadeur, le porterent, au travers de plusieurs villages qui bordent les Rives, jusqu'aux Fauxbourgs d'Osacka, & dans la ville même. Elle est séparée des Fauxbourgs, par deux Corps-de-Garde fortifiés; c'est-à-dire, un de chaque côté de la riviere. On fit passer les Hollandois sous six beaux ponts de bois; & lorsqu'ils eurent enfin la permission d'aborder, ils entrerent dans une rue fort étroite, par laquelle ils furent conduits au logement ordinaire de leur Nation, dans un coin qui fait face à la plus grande rue de la ville.

Entrée d'Osacka.

Ils y arriverent vers deux heures après midi. On leur distribua aussi-tôt des chambres, divisées, suivant l'usage du pays, avec des paravents. Leurs Interprêtes, qu'ils envoyerent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapporterent bientôt que Nossi-Xemono-Cami, un des Gouverneurs, étoit allé rendre compte, à la Cour, des affaires qui concernoient son administration; & qu'Oragiri-Tassano Cami, second Gouverneur, qui étoit occupé pour le

le reste du jour, prioit l'Ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

KÆMPFER. 1691.

Visite que les Hollandois rendent au Gouverneur.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'Audience, avec son cortege. En descendant au Palais, qui est à l'extrêmité de la ville, dans une Place quarrée, on fit prendre, à tous les Hollandois, un manteau de soie, à la Japonoise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traverserent un passage de trente pas, pour entrer dans la Salle des Gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur. Quatre Soldats étoient en faction, au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étoient assis sur leurs genoux & leurs talons. La muraille, à droite, étoit garnie d'armes suspendues, & rangées en bon ordre. Kæmpfer y compta quinze hallebardes d'un côté, dix-neuf piques de l'autre, & vingt lances au milieu. Quatre autres chambres, qu'on fit traverser successivement à l'Ambassadeur, n'avoient aussi, pour ornement, que des cris, des sabres, des cimeterres, & quelques armes à feu, renfermées dans de riches étuis noirs & vernissés. Enfin, les Hollandois étant dans la Salle d'Audience, deux Sécretaires les y reçurent civilement & leur presenterent du thé,

KÆMPFER. 1691.

jusqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance, dans une autre Chambre, qu'il ouvrit du côté de la Salle d'Audience, en déplaçant trois jalousies, au travers desquelles il parla. C'étoit un homme de quarante ans, de taille moyenne, mais d'un air mâle, civil dans ses manieres, & s'exprimant avec beaucoup de douceur & de modestie. Son habillement étoit simple, & sans autre marque de distinction qu'une robe grise de cérémonie, par-dessus l'habit commun. La conversation n'eut rien de plus remarquable. On parla du temps, qui étoit bien froid; de la longueur du Voyage; du bonheur d'être admis à la presence de l'Empereur, & de la distinction des Hollandois, qui, de toutes les Nations du Monde, étoient la seule à qui cette grace fût accordée. Après avoir fait leurs présens, ils se retirerent par le même chemin. Quelques jours, dont ils eurent besoin pour obtenir des Passeports & pour d'autres préparatifs, leur donnerent le temps de visiter le Château, & diverses parties de la ville, dont Kæmpfer donne la Description.

Description d'Osacka.

Osacka, dit-il, est une des cinq grandes villes Impériales. Sa situation

Monnoyes d'un Roy et de deux Rajas, tous trois Tributaires du grand Mogol



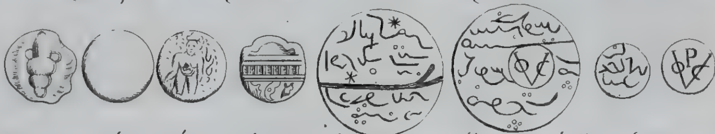
Especes d'Or qu'on nomme Pagodes



Fanos



Monnoyes que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes



Monnoyes d'Or et d'Etain du Roy d'Achem avec celles d'Or du Roy de Macassar ou de Célebes et celles d'Argent et de Cuivre du Roy de Camboye.



eſt également agréable & commode, dans la Province de Setzu. Elle eſt dans une Plaine fertile, ſur les bords d'une riviere navigable, à trente-cinq degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur, de l'Oueſt à l'Eſt, c'eſt-à-dire, depuis les Fauxbourgs juſqu'au Château, eſt d'environ quatre mille pas communs, ſur un peu moins de largeur. La riviere de Jodogava paſſe au Nord de la ville, coule de l'Eſt à l'Oueſt, & ſe jette dans la mer voiſine. Elle apporte d'immenſes richeſſes aux Habitans d'Oſacka. Sa ſource n'en eſt qu'à une journée & demie au Nord-Eſt, où elle ſort d'un Lac, qui eſt au centre de l'Iſle, dans la Province d'Oomi, & qui s'eſt formé, ſuivant le recit des Japonois, dans l'eſpace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle ſort de ce Lac près du village de Tſinatoſas, où elle a un double Pont magnifique; double, parce qu'elle y eſt diviſée par une petite Iſle. Elle coule enſuite près des villes d'Udſi & de Jodo, dont la derniere lui donne ſon nom. De-là, elle continue ſon cours vers Oſacka, où ſe partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution eſt réparée par deux autres rivieres, nom-

KÆMPFER. 1691.

Riviere de Jodogava.

Son origine & ſon cours.

KÆMPFER. 1691.

mées Jomattagava, & Firanogava, qui se jettent dans celle d'Osacka précisément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverse sur de beaux Ponts. Toutes ces eaux réunies, ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui sont les plus grands & la demeure des Habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, & d'autres qui ramenent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds, pour recevoir de petites Barques, qui apportent les marchandises & les commodités de la vie, devant la porte des Habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de Ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Un peu au-dessous du grand canal, un autre bras, qui se separe de la riviere, mais qui n'est pas navigable, coule rapidement à l'Ouest, & va se rendre dans la mer d'Osacka. Mais le principal Courant, qui demeure entre ce bras & le canal, continue son cours dans la ville, au bout de laquelle il tourne à l'Ouest, pour arroser les Fauxbourgs & les Villages voisins. Ensuite, se divisant en plusieurs branches, il se jette

dans la mer par différentes embouchures.

Beauté de ses bords.

Cette riviere est étroite, mais d'une profondeur qui la rend très commode à la navigation. Depuis son embouchure jusqu'à la ville, & plus haut, elle est toujours couverte de Barques, qui montent ou descendent, les unes chargées de marchandises, les autres de Princes ou de Seigneurs de l'Empire. Ses bords sont relevés des deux côtés, par des degrés de pierres de taille, qui, formant des escaliers continuels, donnent par-tout la liberté de prendre terre. Tous ces Ponts, qui ne sont pas entr'eux à plus de trois ou quatre cens pas de distance, sont bâtis du plus beau cedre, & bordés d'une balustrade, sur laquelle regnent des boules de cuivre jaune. Kæmpfer en compta dix, également remarquables par leur longueur & leur beauté. Le premier, & le plus reculé à l'Est, dans la plus grande largeur de la riviere, est long de soixante brasses, & soutenu par trente arches. Le second lui ressemble dans toutes ses proportions. Le troisiéme, qui est sur les deux bras de la riviere, dans l'endroit où elle se partage, a cent cinquante pas de longueur. Les autres sont moins longs, à mesure que la riviere s'étrecit.

Beauté des Ponts.

KÆMPFER. 1691. Rues & Maisons d'Osacka.

La plûpart des rues d'Osacka sont étroites, mais si régulieres, qu'elles se coupent entr'elles à angles droits; à l'exception, néanmoins, de cette partie de la ville, qui est du côté de la mer, où les rues suivent la direction des diverses branches de la riviere. Elles sont propres, sans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maisons, pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'extrêmité de chaque rue est fermée par de bonnes portes, qui se ferment la nuit. Chaque rue offre aussi, dans un lieu entouré de balustrades, tous les instrumens nécessaires pour arrêter les progrès du feu, avec un puits voisin, qui sert aux mêmes usages. Les maisons, suivant les Loix fondamentales du pays, n'ont pas plus de deux étages; chacun d'une brasse & demie, ou de deux brasses de haut. Elles sont bâties de bois, de chaux & d'argile. Chaque façade presente la porte, & une boutique pour les Marchands, ou un attelier pour les Artisans. Du haut de chaque boutique, ou de chaque attelier, pend une piece de drap noir, soit pour ornement, soit pour défense contre les injures de l'air; & l'on y suspend aussi des échantillons, ou des modeles de ce qui se fabrique

ou qui se vend dans la maison. Le toît est plat dans les maisons communes : il n'est couvert que de bardeaux, ou de coupeaux de bois ; mais le toît des bonnes maisons est revêtu de toile noire, mastiquée avec de la chaux. On voit regner, dans toutes les maisons Japonoises, une propreté qui fait l'admiration des Etrangers. Elles n'ont ni tables ni chaises, ni rien qui ressemble aux meubles de l'Europe. L'escalier, les balustrades & les lambris sont vernissés. Le plancher est couvert de nattes & de tapis. Les chambres ne sont séparées l'une de l'autre que par des paravents ; de sorte qu'il suffit de les ôter, pour faire une seule piece de plusieurs chambres, comme on en fait plusieurs d'une seule, avec cette facilité à la diviser. Les murs sont tapissés de papier fort brillant, dont les figures representent des fleurs en argent ; mais quelques pouces au-dessous du plat-fond, ils sont ordinairement enduits d'une argile, couleur d'orange, qu'on tire près de la ville, & que sa beauté fait transporter dans d'autres Provinces. Les nattes, les portes & les paravents sont tous de la même grandeur, qui est une brasse de long & la moitié en largeur. On bâtit aussi les maisons & les chambres

KÆMPFER. 1691.

Meubles Japonois.

KÆMPFER. 1691.

sur le pied d'un certain nombre de nattes.

Fameux Château d'Osacka.

A l'extrêmité de la ville, vers le Nord-Est, on voit, dans une grande Plaine, le fameux Château d'Osacka, bâti par l'Empereur Takom. On ne connoît, dans tout l'Empire, que le Château de Fingo, qui le surpasse en étendue, en magnificence & en force. Sa forme est quarrée. On n'en peut faire le tour que dans l'espace d'une heure. Il est defendu, au Nord, par la riviere de Jedogava, qui baigne ses murs, après avoir reçu les deux autres rivieres; & quoique toutes ces eaux ensemble pussent former un canal considérable, on n'a pas laissé de l'élargir. A l'Est, les murailles du Château sont baignées par la riviere de Kasijvarigava, avant sa jonction. Au-delà, vis-à-vis du Château, on découvre un grand Jardin qui en dépend. Les extrêmités du Sud & de l'Ouest sont bornées par la ville. Kæmpfer ne croit point exagerer, en donnant sept brasses d'épaisseur aux appuis extérieurs du mur. Ces éperons soutiennent une muraille haute & épaisse, bordée de pierre de taille, sur laquelle regne une allée de sapins ou de cedres. Les Hollandois ne virent qu'une petite porte étroite, avec

un petit Pont, pour entrer au Château; & Kæmpfer n'eut pas la liberté de pousser plus loin ses observations : mais il apprit, de ses guides, quelques autres particularités curieuses. Après avoir passé la premiere muraille, on trouve un second Château, plus petit que le premier, mais de la même architecture. Il est suivi d'un troisiéme, qui est au centre de tout l'Edifice, & dont les angles sont ornés de belles tours à plusieurs étages. Dans ce troisiéme Château, qui est aussi le plus élevé des trois, on voit une tour magnifique, dont le plus haut toît soutient deux monstrueuses figures de Poissons, qui, au lieu d'écailles, sont couverts d'ubangs d'or (39) parfaitement polis. La porte, qui mene au second Château, offre une pierre noire & polie, qui fait partie du mur, & dont la grosseur est si prodigieuse, qu'elle passe pour la Merveille du pays (40). L'Empereur entretient constamment une grosse garnison, dans le Château d'Osacka. Deux des principaux Seigneurs de l'Empire y commandent tour à tour, chacun pendant trois ans. Lorsque l'un des deux y vient

KÆMPFER. 1691.

Trois Châteaux l'un dans l'autre.

(39) Monnoie Japonoise.

(40) De cinq brasses de long, & de la même épaisseur.

KÆMPFER. 1691.

commencer ſes fonctions, l'autre doit ſortir auſſi-tôt, pour aller rendre compte de ſa conduite à la Cour. Ils ne peuvent ſe voir, dans cet échange; & celui qui part, laiſſe par écrit, dans ſon appartement, ſes inſtructions à celui qui arrive (41). Ils n'ont rien à démêler avec les Gouverneurs d'Oſacka, auxquels ils ſont ſupérieurs par le rang.

Richeſſes & agrémens d'Oſacka.

La ville d'Oſacka doit être extrêmement peuplée, s'il eſt vrai, comme les Japonois l'aſſurent, qu'on peut lever, de ſes ſeuls Habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa ſituation, qui eſt également avantageuſe pour le Commerce, par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus marchande. Elle eſt remplie de riches Négocians, d'Artiſans & d'Ouvriers. Les vivres y ſont à bon marché, comme tout ce qui ſert au luxe, ou à flatter les ſens. Auſſi les Japonois la nomment-ils le *Théâtre du Plaiſir.* Ils s'y rendent de toutes les Provinces de l'Empire, pour y dépenſer agréablement le ſuperflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs, qui poſſedent des Terres à l'Oueſt, ont leurs maiſons

(41) La raiſon que l'Auteur en apporte, c'eſt qu'on y garde les tréſors de l'Empereur, ſurtout les revenus des Provinces occidentales, qu'on y accumule.

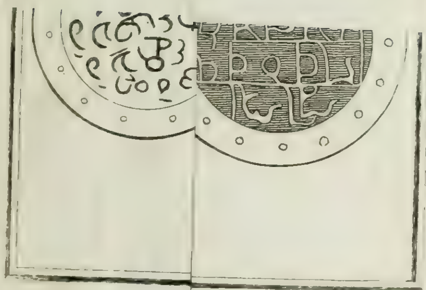
dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit. L'eau, qu'on y boit, est un peu somache; mais on brasse, dans les villages voisins, le meilleur Saki du Japon.

Route d'Osacka à Meaco.

Les Hollandois partirent d'Osacka, le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils avoient loué, pour cette route, quarante chevaux & quarante porte faix. Après avoir passé la riviere sur un Pont, qui se nomme le Kiobas, & qui est précisément sous le Château, ils firent une lieue dans des champs de riz fort humides, sur une chaussée basse, qui regne le long de la riviere de Jodogava, & qui est plantée d'un grand nombre de Tsanadils. Ces arbres s'élevent autant que nos Chênes. Leur écorce est rude. Ils étoient alors sans feuilles; mais, malgré l'hyver, leurs branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les Habitans tirent de l'huile. Tout ce pays est extraordinairement peuplé. Les villages sont en si grand nombre, & se suivent de si près, sur le grand chemin, qu'ils forment comme une rue continuelle, jusqu'à Meaco. Immitz, Moriguitz, où l'on prépare la meilleure canelle, Sadda & De-

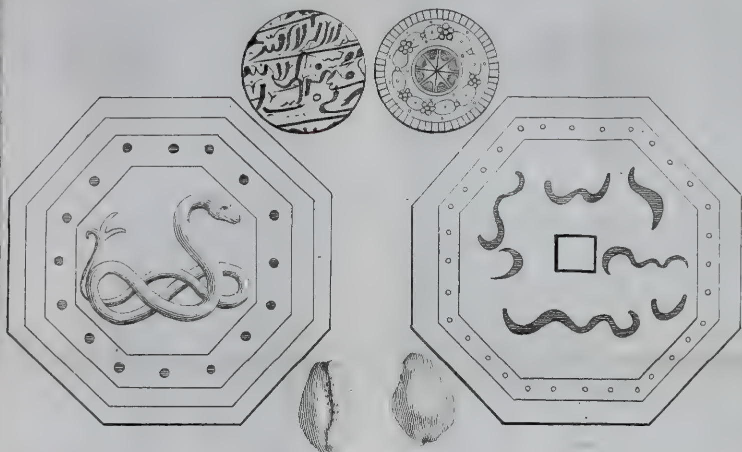
KÆMPFER. 1691.

fudſi, ſont ceux qu'on rencontre les premiers. On arrive enſuite à Firacatta, qui eſt composé de cinq cens maiſons, à cinq lieues d'Oſacka. Sur toute la route, on reconnoît facilement les Hôtelleries & les Maiſons publiques, aux Filles fardées qui ſe tiennent à la porte, & qui ſollicitent les Voyageurs d'y entrer. Après midi, les Hollandois traverſerent les villages de Fatzuma & de Faſimocto, d'où ils ſe rendirent à Jodo, petite ville célebre par la beauté de ſes Edifices & de ſes eaux. Son Fauxbourg eſt une longue rue, par laquelle on arrive à un magnifique pont de bois, qui a quatre cens pas de longueur, & qui eſt ſoutenu par quarante arches, avec des baluſtrades ornées de boules de cuivre jaune. Les rues de Jodo ſont fort droites. Le Château, qui ſe préſente au côté Occidental de la Ville, eſt bâti de brique, au milieu de la riviere, & forme un beau ſpectacle par la magnificence de ſes Tours. C'eſt la demeure d'un Prince, qui ſe nomme Fondaiſiono. En ſortant de Jodo, on paſſe encore ſur un Pont de deux cens pas, & ſoutenu par vingt arches, qui ſépare la ville d'un autre Fauxbourg. On laiſſe à droite, de l'autre côté de la riviere, un gros Bourg



T. X. N.° XI.

Monnoyes du Roy de Cheda et Pera.



Monnoyes d'Or et d'Argent des Roys d'Asem de Tipoura d'Arakan et du Pegu.



KÆMPFER. 1691.

Thé d'Udsij, le meilleur du Japon.

nommé *Udsij*, par l'excellence du Thé qui croît dans son Territoire, & qu'on réserve pour l'usage de l'Empereur. Deux heures de marche firent arriver les Hollandois à Fusijmi, petite ville ouverte, dont la principale rue s'étend jusqu'à Meaco, & pourroit passer pour un de ses Fauxbourgs.

On étoit au premier jour du mois que les Japonois nomment Tsitatz, & qu'ils célebrent, comme un jour de Fête, par les visites qu'ils rendent aux Temples, & par des promenades ou d'autres amusemens. La rue, que les Hollandois suivirent pendant quatre heures entieres, avant que d'arriver à leur Hôtellerie de Meaco, ne cessa point de leur offrir une foule d'Habitans, qui prenoient l'air & qui cherchoient à se réjouir. Les femmes étoient bien mises; avec des robes de différentes couleurs, à la maniere de Meaco, des voiles de soie pourpre sur le front, & de grands chapeaux de paille, pour se défendre de l'ardeur du Soleil. On voyoit des especes particulieres de Mendians, vêtus d'une maniere boufonne, ou ridiculement masqués. Les uns marchoient sur des échasses de fer; d'autres portoient, sur la tête, de grands pots remplis d'arbrisseaux verds; d'autres chan-

KÆMPFER. 1691.

toient ; d'autres siffloient ; d'autres jouoient de la flute ; & d'autres frappoient sur de petites cloches. Différentes sortes de Farceurs amusoient le peuple, dans un grand nombre de boutiques ouvertes. Des Temples, bâtis sur le panchant des collines, étoient illuminés d'une variété de lampes ; & les Prêtres, battant les cloches avec des marteaux de fer, faisoient un bruit, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Kæmpfer remarqua sur un Autel, dans un Temple qui bordoit la rue, un grand Chien blanc. On lui dit que ce Temple étoit consacré au Patron des Chiens. Enfin les Hollandois descendans, à six heures du soir dans l'Hôtellerie qui appartient à leur Nation, firent annoncer leur arrivée aux principaux Officiers de Meaco, pour les disposer à recevoir leurs présens.

Ils furent admis, le jour suivant, à l'Audience du Président de Justice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Président, pour faire à pied ce qui leur restoit de chemin, & d'attendre à la porte du premier Corps-de-garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Président ne leur fit pas

même l'honneur de paroître, & reçut leurs préfens par les mains de quelques Officiers. Ils trouverent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs, qui fe firent voir, comme celui d'Ofacka, par des jaloufies. Cependant leur patience y fut mife à d'autres épreuves. Après l'Audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux Dames, qui étoient dans une chambre voifine, derriere un Paravent qu'on avoit percé de plufieurs trous, de confiderer leur figure & leur habillement. » Non feulement l'Ambaffa-» deur fut obligé de montrer fon cha-» peau, fon épée, fa montre, & plu-» fieurs autres chofes qu'il portoit fur » lui; mais on le pria d'ôter fon man-» teau, pour laiffer voir fes habits de-» vant & derriere (42).

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois pafferent quatre jours à Meaco. Cette ville, dont Kæmpfer joint ici le plan, copié, dit-il, & réduit d'après une carte Japonoife, fe nomme Meaco (43) ou Kio; nom qui fignifie Ville, & qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Dairi, ou de l'Empereur Eccléfiaftique Héréditaire, on la regarde comme

Defcription de Meaco.

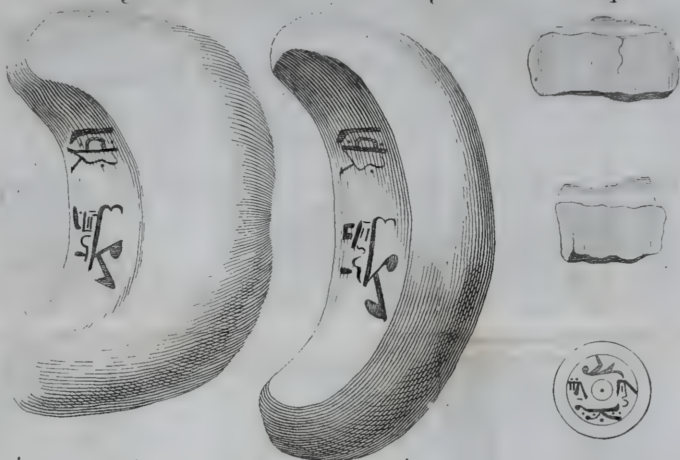
(42) Tome III, page 19.
(43) Kæmpfer écrit toujours Miaco.

KÆMPFER. 1691.

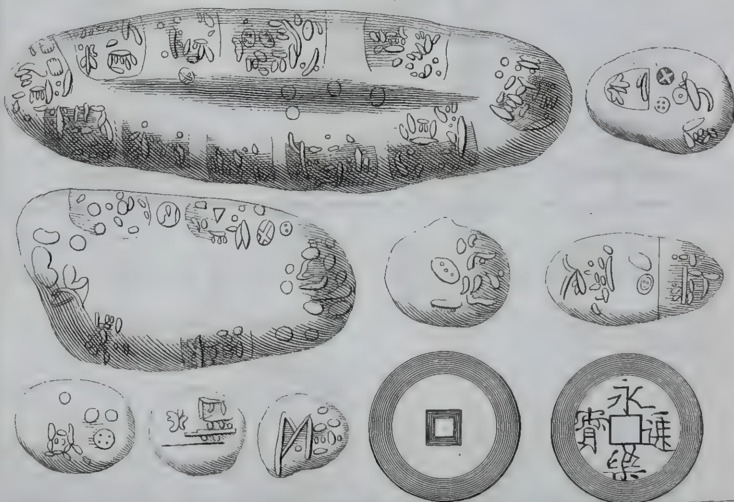
la Capitale de l'Empire. Elle eſt ſituée dans la Province de Jamatto, au milieu d'une grande Plaine. Sa longueur, du Nord au Sud, eſt de trois quarts de lieues d'Allemagne; & ſa largeur, d'une demi-lieue de l'Eſt à l'Oueſt. D'agréables Collines, dont elle eſt environnée, & quelques Montagnes, d'où ſortent quantité de petites rivieres & de fontaines, rendent ſa ſituation charmante. Du côté de l'Eſt, on voit, ſur le panchant d'une de ces Montagnes, un grand nombre de Temples, de Monaſteres & de Chapelles. Trois rivieres, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté; & ſe réuniſſant au centre, on les paſſe ſur un beau Pont, d'environ deux cens pas de longueur. Enſuite, toutes ces eaux raſſemblées coulent à l'Oueſt. Le Palais du Dairi occupe un quartier Septentrional, compoſé de douze ou treize rues, qui ſont ſéparées du reſte de la ville par des murs & des foſſés. Dans la Partie Occidentale de Meaco, on voit un Château de pierres de taille, & bien fortifié, qui ſert de logement au Monarque ſéculier, lorſqu'il vient viſiter le Dairi. Les rues de la ville ſont étroites, mais régulieres, & d'une longueur extraordinaire. Les maiſons n'ont que deux éta-

Palais du Dairi.

Monnoyes de la Chine et Royaume de Tunquin.



Lingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye.



ges; la plûpart ſont de bois & d'argile, avec un réſervoir d'eau ſur le toît, & tous les inſtrumens néceſſaires pour arrêter les ravages du feu.

KÆMPFER. 1691.

Commerce de Meaco.

Meaco paſſe pour le Magaſin général des Manufactures du Japon & de toutes ſortes de marchandiſes. C'eſt le centre du Commerce de l'Empire (44). Dans le dernier dénombrement, qui ſe nomme *Aratame*, on avoit compté à Meaco, quatre cens ſoixante dix ſept mille cinq cens cinquante ſept Laïques, & cinquante deux mille cent ſoixante neuf Eccléſiaſtiques, ſans y comprendre la Cour entiere du Dairi, qui eſt très nombreuſe, & les Etrangers qui

(44) » On y rafine le » cuivre, on y bat monnoie, on y imprime des » Livres, on y fait, au » métier, les plus riches » étoffes à fleurs d'or & » d'argent. Les meilleures » teintures & les plus cheres, les ciſelures les plus » exquiſes, toutes ſortes » d'inſtrumens de muſique, » de peintures, de cabinets » vernilſés, toutes ſortes » d'ouvrages en or, & en » autres métaux, ſurtout » en acier, comme les lames de la meilleur trempe & autres armes, ſe » font à Meaco dans la » derniere perfection; de » même que les plus riches » habits, toute ſorte de » bijouterie, de Marionnettes, qui remuent la » tête d'elle-mêmes, & une » infinité d'autres curioſités. On ne peut rien ſouhaiter qui ne ſe trouve » dans cette ville, & l'on » n'y peut rien porter d'étranger que ſes Artiſtes » ne ſoient capables d'imiter. Il y a peu de maiſons où il n'y ait quelque choſe à vendre, & » j'avoue que je n'ai pû » comprendre d'où il peut » venir d'aſſez d'acheteurs » pour une ſi grande quantité de marchandiſes. *Ibidem*, pages 21 & 22.

KÆMPFER. 1691.

s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Empire.

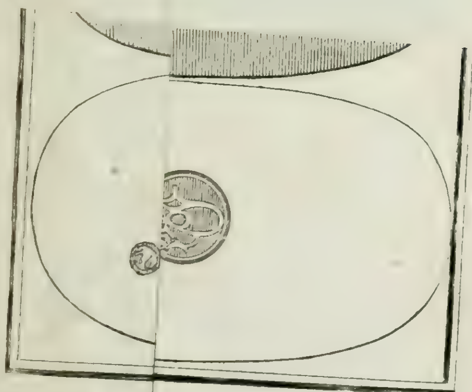
Assujettissement singulier des Hollandois.

Les Hollandois ne visiterent qu'à leur retour plusieurs beaux Temples, qui se présentent sur les Montagnes voisines de Meaco; mais un article si curieux doit être rapproché de cette Description, & l'exorde de l'Auteur mérite d'être rapporté dans ses termes. » C'est une Coutume établie depuis » long-temps, qu'à notre retour de la » Cour & le dernier jour de notre dé- » part de Meaco, on nous accorde la » liberté de voir la splendeur & la ma- » gnificence de ses Temples, qui sont les » Bâtimens Religieux les plus grands, » les plus agréables & les plus magni- » fiques de l'Empire. On peut dire mê- » me que cette Coutume a pris, par de- » grés, une force de Loi. On nous » mena aux Temples, & nous devons » les voir, soit que nous le voulions » ou non; sans qu'on ait aucun égard » au desir, ni à la volonté, de l'Am- » bassadeur & du Directeur de notre » Commerce (45).

Temple impérial de Tsugania.

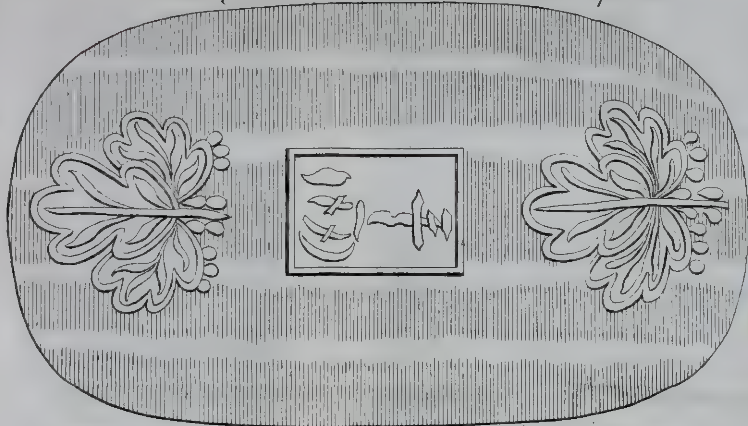
Ces Edifices sont placés avec beaucoup d'art sur le panchant des Montagnes, qui environnent Meaco. Le premier qu'on fit voir aux Hollandois, fut

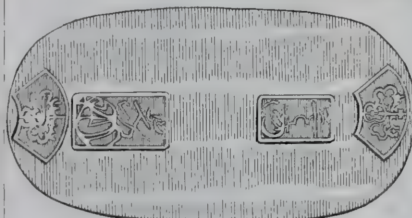
(45) *Ibidem*, page 126.

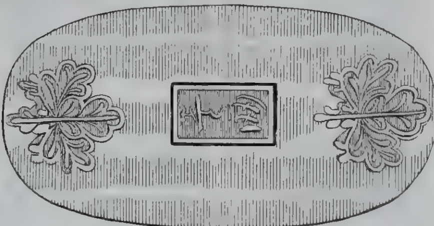


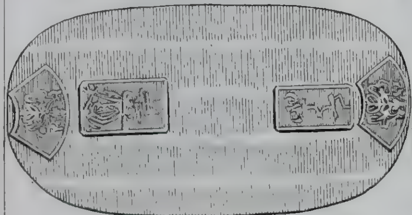
T. X. N.° IX.

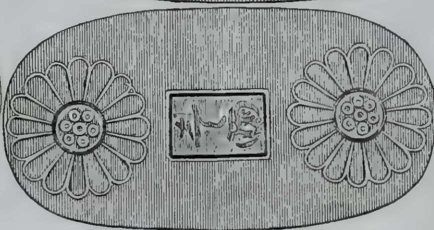
Monnoyes d'Or et d'Argent du Japon.















le Temple impérial de Tſugania. On s'y rend par une ſpacieuſe allée, qui regne pendant plus de mille pas le long de la Montagne, & dont la porte eſt grande & magnifique, avec un double toît recourbé, comme celui de tous les Temples & de toutes les Tours des Châteaux du Japon. Cette allée, couverte d'un beau ſable, eſt bordée des deux côtés par de hautes maiſons, qui ſont celles des Officiers du Temple. On entre, à l'extrêmité, ſur une grande terraſſe, entourée d'arbres & de buiſſons, après laquelle, paſſant entre deux magnifiques Bâtimens de bois, on monte par un très bel eſcalier, qui conduit dans un autre Bâtiment fort exhauſſé, dont le Frontiſpice a quelque choſe de plus éclatant & de plus majeſtueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo. La galerie en eſt verniſſée avec beaucoup d'art, & les chambres ſont revêtues de nates très fines. Au milieu de la premiere ſalle, qui eſt fort grande, on voit une Chapelle, ou un petit Temple, qui contient une grande Idole, avec des cheveux friſés, environnée d'autres Idoles plus petites, & de divers ornemens. Les deux côtés de la ſalle offrent pluſieurs autres Chapelles, mais plus petites & moins ornées. De-là, on fit

KÆMPFER.
1691.

KÆMPFER. 1691.

entrer les Hollandois dans deux appartemens particuliers, bâtis pour servir de logement à l'Empereur, lorsqu'il y est amené par sa dévotion. Ils sont élevés, suivant le langage du Pays, de deux nattes au-dessus de la grande salle, & les deux portes donnent passage à la vûe sur les Chapelles. Près de ces deux appartemens, qui sont au pied de la montagne, dont la perspective est charmante par elle-même, on trouve un petit jardin, où l'art a réuni toutes sortes d'agrémens. Les allées en sont couvertes d'un sable très pur. Plusieurs plantes rares, & divers arbrisseaux de la plus belle forme, entrelassés de pierres curieuses, ornent les compartimens du parterre. Mais rien n'y est plus charmant, pour les yeux, qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, & couvertes des plus belles plantes & des plus belles fleurs du Pays. Un clair ruisseau les traverse, avec un agréable murmure. D'espace en espace, il est couvert de petits Ponts, qui servent tout à la fois d'ornement & de communication pour les différentes parties du jardin. On conduisit les Hollandois à l'extrêmité de ce lieu délicieux, où le point de vûe forme une autre sorte de beauté. Ils sortirent par une porte

Délicieux Jardin.

de derriere, qui les conduisit dans un petit Temple voisin, plus élevé de trente pas sur la montagne. C'est dans ce Temple que se conservent les noms des Empereur morts, écrits en caracteres d'or, sur une table entourée de sieges bas, où l'on voit divers papiers, qui contiennent des formules de prieres. De-là, deux jeunes Moines fort civils, qui servoient de guides aux Hollandois, leur firent prendre le chemin d'un autre Temple, séparé du précédent par une grande Place, dont la principale magnificence consiste dans ses quatre toïts recourbés. Les poteaux, les colonnes, & les corniches, qui supportent les toïts, sont peints de rouge & de jaune. On y voit, dans des niches vernissées, plusieurs Idoles, dont la principale est distinguée par un rideau qu'on tire devant elle, par un miroir rond, qui en est voisin, & par quelques troncs, couverts d'un treillis, où l'on reçoit les aumônes du Peuple. A peu de distance du même Temple, on mena les Hollandois dans un autre, qui n'en est pas fort différent, où ils furent reçus par une troupe de jeunes Moines, qui leur servirent du saki, des champignons, des féves rôties, des gâteaux, des fruits, des racines & des légumes.

Temple où se gardent les noms des Empereurs morts

KÆMPFER. 1691.

Temple de Gibon ou des Fleurs.

Ils retournerent enſuite à la grande Place par laquelle ils étoient entrés, & dont ils n'avoient viſité qu'une partie, puiſqu'on les aſſura qu'elle contient vingt-ſept Temples dans ſon enceinte. Mais de-là, on les conduiſit au Temple de Gibon, ou des Fleurs, qui eſt à plus de mille pas des précédens. Le chemin eſt très agréable. Ce Temple eſt entouré de trente ou quarante Chapelles, réguliérement diſpoſées. La Cour eſt plantée de beaux arbres, entremêlés de boutiques, & d'eſpaces vuides où le Peuple s'exerce à tirer de l'arc. Le Temple même eſt un Bâtiment long & étroit, dont le milieu, qui eſt ſéparé du reſte par une galerie, contient une grande Idole, entourée de pluſieurs petites. La grande repréſente une jeune femme, de deux ou trois braſſes de longueur; & les petites ſont autant de jeunes gens qui s'empreſſent autour d'elle. On voit, au même lieu, la repréſentation d'un Navire Hollandois, avec des épées & d'autres armes Européennes. Une longue rue, qui ſe nomme la rue des Mendians & des lieux de débauche, mene de ce Temple à celui de Kiomids, où le premier objet qui ſe préſente eſt une Tour de ſept étages, dont le plus bas eſt élevé de quelques marches au-deſſus

du terrain. Le Temple eſt un peu plus loin, appuyé d'un côté par la Montagne, & ſoutenu de l'autre par de fort hauts piliers. On y trouve toujours une grande foule de Peuple. Un eſcalier de pierre, qui eſt aſſez proche de l'Edifice, mene par quatre-vingt cinq marches, à une fameuſe fontaine qui ſort du rocher en trois endroits, & dont on prétend que l'eau a la vertu d'inſpirer de la modeſtie & de la prudence. Elle ſe nomme Orevantaki. Les Hollandois la trouverent fort pure; mais, en ayant gouté, ils ne s'apperçurent point qu'elle différât de l'eau commune. Ils continuerent d'avancer le long de la Montagne, ſur une terraſſe artificielle; & paſſant par divers petits Temples, ils arriverent à l'entrée d'un grand, d'où la vûe eſt plus belle & plus curieuſe que l'Auteur ne peut le repréſenter. Toutes les Idoles de ce Temple ſont aſſiſes, & ſe tiennent par la main.

KÆMPFER. 1691.

Fontaine de Sageſſe.

Enfin les Hollandois furent conduits au Temple de Daibods, un des plus fameux du Japon, & peu éloigné du grand chemin de Fuſſimi. Il eſt bâti ſur une éminence: ſa Cour eſt entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille, ſur-tout celles de la façade, qui n'ont guére moins de deux

Temple de Daibods, ou des 33333 Idoles.

KÆMPFER. 1691.

braſſes en quarré. Le côté intérieur de cette muraille offre une grande galerie, ouverte du côté de la Cour, & couverte d'un toît qui eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes. Kæmpfer en compta cinquante, de chaque côté de la porte. La porte même en a pluſieurs, avec un double toît recourbé pour ornement. Deux Statues de Heros, qui paroiſſent garder l'entrée, n'ont, pour habillement, qu'un morceau de draperie noire autour de la ceinture. Elles ſont hautes de quatre braſſes, bien proportionnées & placées ſur un pied d'eſtal d'une braſſe de hauteur. Le Temple ſe préſente au milieu de la cour, vis-à-vis de ces deux Statues. C'eſt le Bâtiment le plus exhauſſé que les Hollandois euſſent vû juſqu'alors au Japon. Il eſt couvert d'un double toît magnifique, dont le comble s'éleve au-deſſus de tous les Edifices de Meaco. Les piliers qui le ſoutiennent ſont au nombre de quatre-vingt ſeize. Ses portes forment des allées, ou des galeries, qui s'élevent juſque ſous le ſecond toît. L'intérieur de l'Edifice eſt entiérement ouvert au-deſſus du premier toît : c'eſt-à-dire, que le ſecond n'eſt porté que par un grand nombre de pourres & de montans, différemment diſpoſés, & peints en rouge.

Cependant

Cependant sa hauteur extraordinaire rend l'espace fort obscur. Au lieu de nattes, & contre l'usage commun, le rez-de-chaussée du Temple est couvert de grandes pieces quarrées de marbre. Les piliers ont au moins une brasse & demie de grosseur, & sont formés de l'assemblage de plusieurs solives, peintes en rouge comme celles du second toît. Dans un si vaste espace, on ne découvre point d'autre ornement que l'Idole, qui est toute dorée, & d'une grandeur incroiable. » Trois nattes » pourroient être aisément placées dans » la paume de sa main. Elle a de gran- » des oreilles, les cheveux frisés ; & » sur la tête, une couronne, qu'on dé- » couvre par la fenêtre qui est sous le » premier toît. On lui voit, sur le » front, une grande tache sans dorure, » qui produit l'effet d'une mouche sur » le visage d'une femme. Les épaules » sont nues, la poitrine & le corps né- » gligemment couverts d'une piece de » drap. Elle tient la main droite levée, » & la paume de la gauche appuyée sur » le ventre. Elle est assise à l'Indienne, » les jambes croisées, sur une fleur de » Tarate (46), soutenue par une autre

KÆMPFER. 1691.

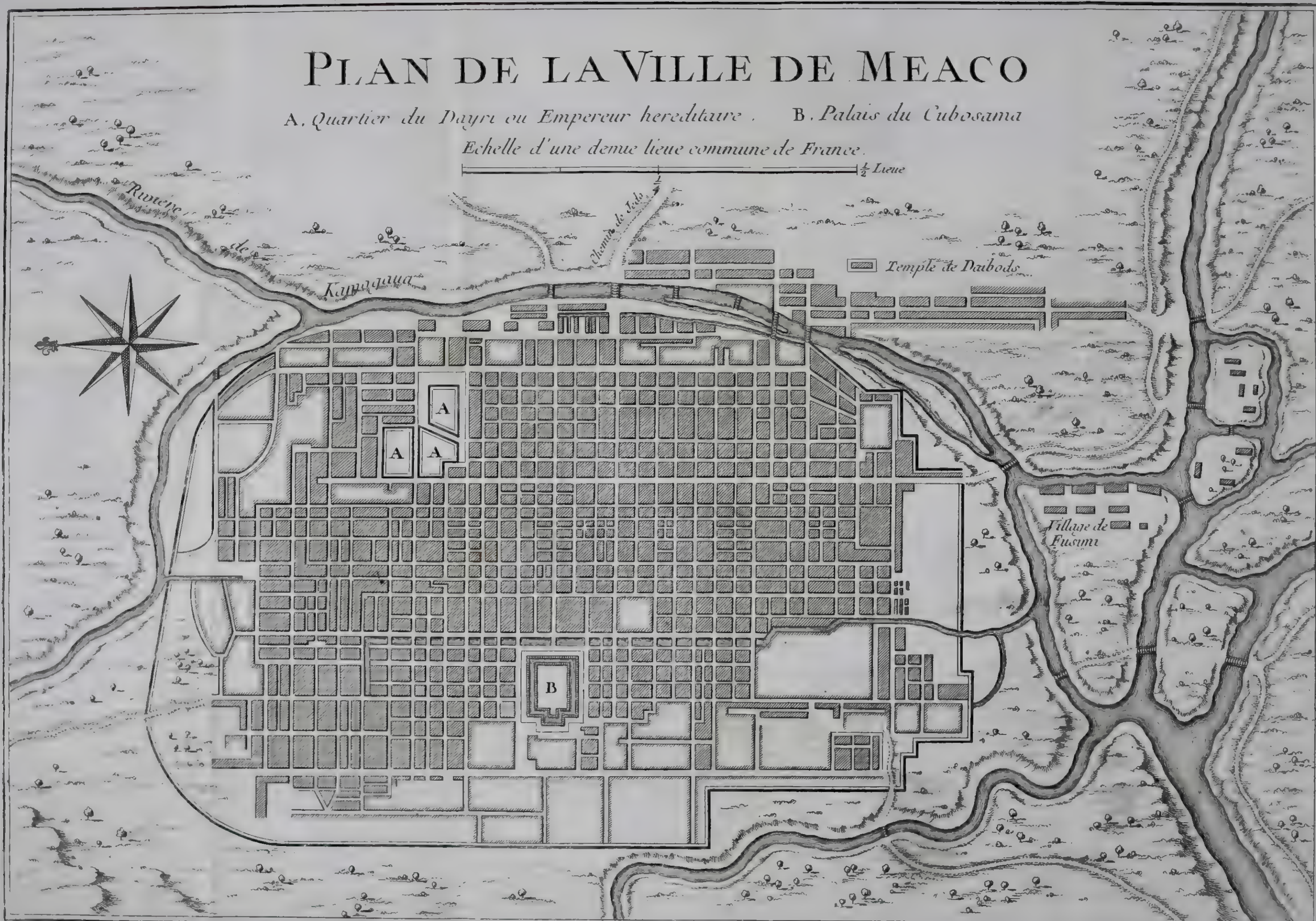
Description de l'Idole.

(46) C'est la *Nymphæa Palustris maxima*, ou *Faba Ægyptiaca Prosp. Alpini.*

KÆMPFER. 1691.

» fleur dont les feuilles se relevent. Elle » a le dos appuyé contre un ovale d'ou- » vrage branchu, ou de filigrane à per- » sonnages, orné de différentes petites » Idoles de forme humaine, assises sur » autant de fleurs de Tarate. Cet ovale » est si grand, qu'il couvre quatre pi- » liers ; & l'Idole a tant de largeur, » que ses épaules touchent d'un pilier » à l'autre, quoique la distance soit » de quatre brasses. Plus loin, les Hol- » landois virent un autre Temple, dont » l'Idole a quarante-six bras. Elle est » environnée de seize Héros, vêtus de » noir, plus grands que nature ; & der- » riere eux, de deux rangs d'Idoles » dorées, à peu près de la même taille, » chacune avec vingt bras. Les plus re- » culées de ces Statues ont de longues » houlettes. Les autres portent à la » main des guirlandes & d'autres orne- » mens. Elles sont suivies de plusieurs » autres rangs d'Idoles, de différentes » grandeurs, & dans un ordre, qui » laisse toujours voir celles qui sont les » plus éloignées. On prétend que leur » nombre total monte à trente-trois » mille trois cens trente-trois ; ce qui » a fait donner, à l'édifice, un nom » Japonois, qui signifie Temple des » 33333 Idoles (47).

(47) Pages 134 & précédentes.


PLAN DE LA VILLE DE MEACO
A. Quartier du Dayri ou Empereur hereditaire. B. Palais du Cubosama
Echelle d'une demie lieue commune de France.
½ Lieue
Riviere de Kamogaua
Chemin de Jedo
Temple de Daibods
Village de Fusimi
A
A
A
B

Les Hollandois partirent de Meaco le 2 de Mars ; & n'ayant pas employé moins d'une heure pour arriver à l'extrêmité d'un Fauxbourg qui se nomme Avattagus, ils traverserent ensuite, par un sentier fort étroit, une montagne, après laquelle ils trouverent, à une lieue de Meaco, les Villages de Finoka & de Jakodsieja. Le dernier s'étend jusqu'à celui de Jabunosa, dont le terroir produit le meilleur Tabac du Japon. A gauche de la route, on découvre un Monastere, nommé *Muro-Tai-Dai-Mosin*, précédé d'un magnifique Portail qui donne entrée dans l'avenue du Temple. Un quart de lieue plus loin, on arrive au village d'Ogivaki, composé d'une longue rue, d'environ cinq cens maisons, qui ne sont habitées que par des Serruriers, des Tourneurs en bois & en ivoire, des Ciseleurs, des Tireurs d'or & d'argent, & surtout par des Sculpteurs & des Peintres. A droite, on voit une haute montagne, qui se nomme Ottovano-Jamma, & qui étoit alors couverte de neige. Les Hollandois s'arrêterent cette nuit à Oitz, quoique dans tout le jour ils n'eussent fait que trois lieues Japonoises. Cette ville est composée d'une rue, en forme d'arc, où l'on ne comp-

KÆMPFER. 1691.

Route de Meaco à Fammamatz.

Ville & Lac d'Oitz.

KÆMPFER. 1691.

te pas moins de mille maisons. Elle est située au bord d'un Lac d'eau douce, qui porte son nom ; & faisant partie du Domaine Impérial, elle est gouvernée par un Officier de la Cour. Son Lac est étroit ; mais il s'étend en longueur, au Nord, l'espace de cinquante ou soixante lieues Japonoises, jusqu'à la Province de Canga. Toutes les marchandises, qui viennent de cette Province à Meaco, descendent par eau jusqu'aux murs d'Oitz. Le Lac se décharge dans deux rivieres, dont l'une descend à Meaco, qu'elle traverse, & l'autre passe à Jodo & à Osacka, pour entrer dans la mer. On découvre, à peu de distance du même Lac, une haute & charmante montagne, nommée Jesan, ou Jiosan, qui est couverte de beaux arbres & de verdure jusqu'au sommet. Elle contenoit, dit-on, trois mille Temples, & par conséquent un prodigieux nombre de Moines. Sa situation, & l'opinion de sa sainteté, en firent un asyle pour les Habitans de Meaco, pendant la fureur des guerres civiles. Cependant l'Empereur Nobunanga, qui joignoit, à beaucoup de haine pour tous les Ministres de la Religion, le ressentiment de quelques insultes qu'il avoit reçues des Habitans de

Montagne de Jesan & ses trois mille Temples.

cette montagne, s'en rendit Maître avec une armée nombreuse, détruisit les trois mille Temples, & massacra tous les Moines. Derriere la montagne de Jesan, à deux lieues du grand chemin, on voit les Firanotakies, autres montagnes qui s'étendent beaucoup sur la longueur du Lac d'Oitz, & derriere lesquelles il y a deux chemins, par où quelques Princes de l'Occident du Japon se rendent à la Cour.

KÆMPFER. 1691.

Le 5, on fit treize lieues, jusqu'au village de Tsutsi-Jamena. En sortant d'Oitz, on arrive bientôt à l'agréable ville de Dsedsie, résidence de Fondasijro-Cami, Prince de Fœcatta. Ses rues sont d'une régularité singuliere. Le Château, qui est à l'extrêmité Septentrionale de la ville, est entouré d'un côté par le Lac d'Oitz. C'est un vaste & magnifique Bâtiment, orné de hautes tours quarrées, dont les toîts, au même nombre que les étages, sont d'un éclat surprenant. Un grand Temple du Dieu Umano-Gongin, qui est voisin du Château, orne encore la Perspective. Ici les grands chemins commencent à se trouver bordés de Sapins, qui ne cessent, jusqu'à Jedo, que dans quelques endroits coupés par des rochers, ou par un terrain trop sablo-

KÆMPFER. 1691.

neux. Les lieues ſont meſurées auſſi, avec beaucoup de régularité, par une butte ronde, & un arbre deſſus. On trouve, après Dſedſie, un village nommé Tſetta, Sjetſa, ou Setta, que la riviere de Jodegava traverſe en ſortant du Lac d'Oitz. Le double Pont qu'on a bâti ſur cette riviere, dans un endroit où elle eſt ſéparée par une petite Iſle, eſt le plus grand que l'Auteur ait vû au Japon. Il lui donne, dans ſa totalité, trois cens quarante pas de longueur, entre deux baluſtres, ornés de boules de cuivre jaune. Une lieue & demie plus loin, on paſſe par le village de Kuſatz, dans le Territoire duquel la nature produit cette célébre eſpece de Roſeau ou de Bambou, dont les racines ſervent à faire des cannes pour s'appuyer en marchant. Elles ſe nomment Fatſiku au Japon, quoiqu'elles ſoient portées en Europe ſous le nom de Rottang. Le prix en eſt ordinairement médiocre; mais elles deviennent quelquefois très cheres, lorſque le Seigneur du Pays défend d'en arracher pendant quelques années, de peur qu'une trop grande conſommation ne ſoit nuiſible à l'accroiſſement de la plante. Il s'en trouve dans d'autres Contrées; mais la racine en eſt ſi courte qu'on n'en peut

Pont le plus grand du Japon.

Roſeaux, de la racine deſquels on fait les cannes pour s'appuyer.

faire des cannes. Ici, le Fatsiku, ou le Rottang, jette des racines si profondes, que pour les tirer de la terre, on est obligé de faire de très grandes ouvertures. Une partie des Habitans de Kusatz n'a pas d'autre occupation ni d'autre Commerce. L'art de les préparer consiste à couper ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine, avec un couteau d'une trempe particuliere. On coupe aussi les jeunes racines & les fibres autour des jointures, en laissant néanmoins leurs marques, qui sont de petits trous ronds autour de chaque jointure. Si les racines sont courbées, on employe le feu pour les redresser. On les lave ensuite, & l'on apporte beaucoup de soin à les nettoyer (48).

KÆMPFER. 1691.

Un quart de lieue au-delà de Kusatz, on passe trois grands villages contigus, qui se nomment Mingava, Tebuira, & Minoki; ou, si l'on veut, trois rues consécutives d'un même village, qui sont distinguées par différens noms. Minoki est renommée par une poudre de singuliere vertu, qui n'a été découverte, & qui ne se fait que dans ce lieu. Les Japonois la nomment Wadferan, & la prennent intérieurement pour toutes sortes de Maladies, surtout

Poudre célebre par ses vertus.

(48) Pages 32 & 33.

KÆMPFER. 1691.

pour une sorte de Colique, qui est particuliere à leur Pays (49). Un pauvre Habitant, qui passe pour le premier Inventeur de ce fameux remede, publia que le Dieu Jakusi, qui est l'Esculape des Japonois, lui étoit apparu en songe, & lui avoit offert différentes plantes qui croissent sur les montagnes voisines, en lui ordonnant d'en faire usage, pour le soulagement de ses Compatriotes. Cette Histoire ayant mis le remede en honneur, il en vendit beaucoup. Ses profits le mirent bientôt en état de faire bâtir une belle maison pour sa demeure, & vis-à-vis de sa boutique, une petite Chapelle, richement ornée, à l'honneur du Dieu qu'il reconnoissoit pour l'Auteur de sa fortune. Il plaça, dans ce Temple, la Statue de Jakusi, qu'on y voit debout, sur une fleur de Tarate dorée, & sous une grande coquille de Petoncle, qui lui

Histoire de sa découverte & de son Inventeur.

(49) Elle est faite du Putsju, espece amere de Costus, qui, après avoir été sechée & coupée grossiérement, est réduite en poudre. On met cette poudre dans des papiers de quatre doigts en quarré, sur lesquels on écrit en caractères rouges & noirs, son nom, ses usages & ses vertus. Chaque paquet pese un peu plus de deux dragmes. On la donne, suivant l'âge & la disposition du Malade, en une, deux, ou trois doses, qui se prennent dans une tasse d'eau chaude. Dans les Maisons, où cette poudre se fait, on la vend préparée & bouillie dans l'eau. *Kæmpfer*, *ibid.* p. 33.

ſert de couvrechef. La tête eſt entourée d'une couronne de raïons. Il tient, dans la main droite, quelque Symbole que les Hollandois ne purent diſtinguer, & dans la gauche, un Sceptre, doré, comme toute la figure. Les Japonois, qui paſſent dans le village, manquent rarement de rendre hommage à cette Idole; les uns, avec une profonde révérence, les autres s'approchant du Temple, tête nue, dans une poſture humiliée. Deux Parens de l'Inventeur, qui ſont leur demeure dans le même lieu, & qui ont continué le même Commerce, ne ſe ſont pas moins diſtingués par leurs richeſſes & par leurs fondations (50).

KÆMPFER, 1691.

En ſortant de Minoki, on perd de vûe le Lac d'Oitz, qui eſt caché par des collines; & l'on arrive à ſix lieues de la ville du même nom, dans un grand village qui ſe nomme Iſſibe. A quelques lieues d'Iſſibe, on trouve la petite ville de Minakudſi, composée de trois longues rues fort irrégulieres, & célébre par ſes Manufactures de Chapeaux, & de paniers de jonc. C'eſt un paſſage fort fréquenté par une foule de Pélerins, les uns à pied, d'autres à cheval, & deux ou trois ſur la même monture,

Pélerins d'Isje.

(50) *Ibid*, page 34.

R w

KÆMPFER. 1691.

qui reviennent d'Isje, Temple célebre, à l'extrêmité méridionale de la Province du même nom. La plûpart portent le nom de leur pélerinage, celui du lieu de leur naissance, & leur propre nom, écrits sur leur chapeau, pour être reconnus dans toutes sortes d'accidens. La boëte qui contient leurs Indulgences, est attachée aussi au bord de leur chapeau, sur leur front; & de l'autre côté, ils ont un bouchon de paille, enveloppé dans du papier, pour tenir la boëte dans l'équilibre. Dsutsi Jamma fut le village où les Hollandois passerent la nuit, après une journée de douze lieues Japonoises.

Le 4, ils passerent la montagne de Dsutsika, pour arriver, par un chemin fort rude, à Sakanosta, village, à deux lieues de Dsutsi Jamma. La descente de cette montagne ne ressemble pas mal à celle d'un escalier à vis: ce sont de grandes marches, taillées sur le bord d'une profonde vallée, qui menent à une autre montagne voisine. On ne laisse pas de rencontrer, dans cette route, plusieurs Chapelles servies par des Moines, qui présentent aux Voyageurs quelque relique à baiser. Jakanosta est un autre village, le premier qu'on rencontre dans la Province d'Isje, près

Superstitions Japonoises.

duquel on vend, dans un petit Temple, des planches fort minces, où l'on grave des caracteres magiques, qui garantissent de toutes sortes d'infirmités & de disgraces. On trouve ensuite le village de Futzkaki. Plus loin, trois quarts d'heure de marche firent arriver les Hollandois à Sekinosisi. Ils n'avoient fait, à midi, qu'environ quatre lieues, mais, avant le soir, ils en firent sept jusqu'à Jokaitz, où l'on trouve un chemin qui mene au Pélerinage d'Isje, éloigné de treize lieues.

KÆMPFER. 1691.

Ils avoient passé, dans l'après midi, par Kamme-Jamma, ville assez grande, & située sur une éminence, où l'inégalité du terrain rend les rues fort irrégulieres. Une lieue plus loin, ils avoient traversé le village de Munitsaya; & de-là, successivement, ceux de Tsjono, de Tsijakus, Tsietsuki, Ogevata & Finkava, dont le moindre est de deux cens maisons. Le Pays est fort montagneux, jusqu'à deux lieues de Jokaitz, où il devient plus plat & plus fertile. Jokaitz est une assez grande ville, où les Etrangers sont d'autant mieux traités, que la plûpart des Habitans vivent des services qu'ils leur rendent. Entre plusieurs Pélerins, que les Hollandois rencontrerent ce jour-là, ils admirerent

Pélerines de Jokaitz.

KÆMPFER. 1691.

une femme vêtue de ſoie, fort bien parée, & le viſage couvert de fard, qui conduiſoit un vieillard aveugle, & qui, marchant devant lui, demandoit effrontément l'aumône. Ils rencontrerent auſſi pluſieurs jeunes Bekunis, eſpece de Religieuſes Mendiantes, qui abordent les Voyageurs en chantant, pour tirer d'eux quelques pieces d'argent. Elles s'arrêtent auſſi long-temps qu'on le deſire, ſans faire payer leurs faveurs trop cher. La plûpart ſont filles des Prêtres Montagnards, & ſe ſont conſacrées à ce genre de vie en ſe raſant la tête. Elles ſont propres & bien vêtues. Leur coeffure eſt un voile de ſoie noire, ſur un chapeau leger, pour défendre leur teint de l'ardeur du Soleil. Kæmpfer loue leur conduite, qui eſt, dit-il, également libre & modeſte, & comme partagée entre l'effronterie & la pudeur. Il ajoute » qu'elles ont autant de beauté qu'on en puiſſe trouver dans les femmes du Pays; que leur mendicité a moins l'air de l'indigence que d'une ſcène de Comédie; que non-ſeulement elles attaquent la bourſe des Voyageurs, mais qu'elles les attendriſſent par leurs charmes; que pour les diſtinguer des autres Mendiantes, on les nomme Kamano-

Elles plaiſent à Kæmpfer.

KÆMPFER. 1691.

» Kikurri, parce qu'elles vont toujours » deux à deux; qu'elles ont leurs po- » stes marqués sur les chemins voisins » de Jokaitz; & que chaque année el- » les sont obligées de porter au Tem- » ple d'Isje, en forme de tribut, une » certaine partie de ce qu'elles ramas- » sent en mendiant (51).

La route du 5 fut d'abord à Oruano, qui n'est qu'à trois lieues de Jokaitz; & dans cet espace, on traverse dix villages & plusieurs rivieres. Oruano, qui se nomme aussi Kuana & Kfana, est une fort grande ville, la premiere de la Province d'Owari, & située sur une Baie de la mer du Midi. Son Château est bâti dans l'eau, du côté Méridional, & doit sa fondation à l'Empereur Gengoin, qui, haissant les femmes, & surtout l'Impératrice son Epouse, y relegua cette Princesse, avec toutes les Dames de sa Cour. La grande riviere de Saijah se jette dans la mer, près d'un village du même nom, à trois lieues d'Oruano. Quatre lieues & demie plus loin, on trouve une autre ville nommée Mijah, dont le Château sert de logement à l'Empereur, lorsqu'il se rend à Meaco. Une longue rangée de maisons, qui s'étend l'espace de deux

Haine d'un Empereur Japonois pour les femmes.

(51) *Ibidem*, pages 39 & 40.

KÆMPFER. 1691.

lieues, depuis Mijah, finit à Nagaija, résidence du Seigneur de la Province, dont le Château passe pour le troisiéme de l'Empire, par sa force & son étendue. Ce Prince est si respecté, que si les Hollandois le rencontrent en chemin, ils sont obligés de mettre pied à terre, avec toute leur suite, & d'attendre dans une posture humiliée qu'il soit passé. On visite, à Mijah, quelques Temples où l'on garde précieusement de vieux cimeterres, dont se servoient les Héros Japonois des anciens temps.

Temples des Cimeteries.

Kassadira, Narimusi, Arimatsi & Imokava sont de grands villages que les Hollandois traverserent le lendemain, avant que d'arriver à Tsiva, ou Tsiriu, premiere ville de la Province de Mikava. Okasaki, qu'on rencontre ensuite, est une autre ville de la même Province, arrosée par une riviere, qui prend sa source dans les montagnes voisines au Nord-Ouest, d'où elle coule, avec beaucoup de rapidité, jusqu'à la mer. Fusikava, petite ville, n'est qu'à une lieue & demie d'Okasaki; & trois lieues & demie plus loin, on arrive dans une longue rue, bordée de belles maisons & de magnifiques Hôtelleries. Cette unique rue compose une assez

grande ville, qui ſe nomme Akaſaka. Le jour ſuivant, on fait ſept lieues pour arriver au Bourg d'Aray, en paſſant par Goju, Khomra, Simoſii, Joſida & Siroſaka. Joſida, ou Joſtſiida, eſt une ville conſidérable, ſituée ſur une éminence, à cinq lieues d'Aray, & célebre par ſes Manufactures d'Ouvrages d'acier. Siroaſaka eſt un gros village, bâti ſur le bord de la mer; d'où l'on commence à découvrir le ſommet de la haute montagne de Fooſi, ou Fuſino-Jama, dont la beauté cauſe de l'admiration. Aray n'eſt qu'une petite ville, ouverte & ſans murailles, mais importante par le ſéjour des Commiſſaires Impériaux, qui ſont établis pour viſiter le bagage des Voyageurs, & ſurtout des Princes de l'Empire, auxquels il étoit alors défendu de faire paſſer des femmes & des armes. C'étoit une des Maximes politiques de l'Empereur regnant, pour s'aſſurer la paiſible poſſeſſion du trône. Les femmes & les filles des Princes étoient gardées à Jedo, Capitale de l'Empire, comme des cautions de la fidélité de leurs maris & de leurs peres (52). A l'égard des armes, il n'étoit permis, dans aucun lieu, d'en tranſporter une quantité conſidérable.

Politique qui fait prendre les femmes & les filles pour cautions des hommes.

(52) *Ibidem*, page 47.

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois furent assujettis à la visite des Commissaires ; après quoi traversant, dans une Barque Impériale, le Havre de Fawo, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, & sept lieues & demie de tour, ils descendirent à Migasacka, d'où l'on ne compte que trois lieues jusqu'à Fammamatz. Le Pays, qu'ils avoient traversé, étoit fort agréable, & bien cultivé, mais moins peuplé qu'ils ne s'y étoient attendus, en approchant de la Capitale. Fammamatz est une petite ville, dont les rues sont très régulieres, & qui est accompagnée d'un grand Château.

Riviere de Ten-Rijn.

Le jour suivant, on arrive à deux lieues de cette ville, sur les bords de la grande riviere de Ten-Rijn, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de largeur, & dont la rapidité ne permet pas d'y bâtir des Ponts. On trouve ensuite une ville nommée Mitzedai, qui est suivie de celle de Mitzka. Plus loin, on passe un Pont de cinq cens pas, pour entrer dans Tutkoro, d'où l'on se rend à Kakinga, ou Kakegava, qui en est à deux lieues. Nisijsacka est à la même distance de Kakinga ; & l'on y prend des Cangos pour traverser une montagne, jusqu'au village de Canaja, où l'on reprend des chevaux. Une lieue

KÆMPFER. 1691.

Riviere d'Osingava, & ses singularités.

plus loin, on rencontre la grande & fameuse riviere d'Osingava; qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, & se jette dans la mer une demie lieue au-dessous de ce passage. Il est impossible de la traverser à gué, après les grandes pluies; &, dans d'autres temps, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuse. Les Habitans des lieux voisins, qui connoissent parfaitement son lit, prennent un prix reglé pour aider les Voyageurs; & si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les Loix du pays punissent de mort tous ceux qui s'étoient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortege Hollandois; deux à chaque côté, pour lui soutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval; deux pour le tenir sous le ventre; quatre pour soutenir ceux de devant & se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treiziéme mene le cheval par la bride. Les Ecrivains

Comment on la passe.

KÆMPFER. 1691.

du Japon, surtout les Poëtes, font souvent allusion aux attributs singuliers de cette riviere (53).

Simada est une petite ville, à peu de distance, où les Hollandois passerent la nuit. Le pays est montagneux & stérile. On eut, le lendemain, les montagnes à gauche; & l'on découvroit la mer à droite, au travers de plusieurs champs, entourés d'arbrisseaux qui portent le Thé. Après avoir passé plusieurs villages, on retomba dans les embarras du jour précédent, pour traverser une riviere fort rapide, qui baigne les murs de Fusii-Jodo. De-là, passant à la vûe d'un fameux Château, nommé Fanunkasijo, on eut, pendant deux ou trois lieues, un très mauvais chemin, par des montagnes & des rochers, où la riviere de Fusijodo prend sa source: mais on retrouva la Plaine, vers la petite ville de Musiko; & dans une demie heure de marche, on arriva sur le bord d'une grande riviere, qui, traversant Abikava, se jette dans la mer, à peu de distance, par trois embouchures.

On ne compte pas plus d'un quart de lieue de cette riviere à Suruga (54),

(53) *Ibidem*, page 51.

(54) Quelques-uns la nomment Sumpu; & d'autres Fustju, du nom de son Château.

Capitale de la Province du même nom. C'est une ville ouverte, dont les rues sont larges, régulieres & remplies de belles boutiques. On y fait du papier, des étoffes à fleurs, des boëtes, d'autres ustenciles de roseaux entrelassés, & toute sorte de vaisselle vernissée. On y bat monnoie, comme à Jedo & à Meaco. Le Château, qui est au côté Septentrional de la ville, avoit été consumé par le feu depuis quelques années; & l'on attribuoit cet accident à la fiente de pigeon, qui s'étant ramassée longtemps au plus haut étage de la tour, y avoit pris feu par sa propre chaleur. Kæmpfer se loue de la Jeunesse de cette ville, qui lui parut bien élevée; parce qu'en voyant passer les Hollandois, elle ne leur fit pas d'insultes, comme dans les autres villes (55).

KÆMPFER, *1691.*

Fiente de Pigeon qui prend feu d'elle-même.

A trois lieues de Suruga, ils passerent dans un village, nommé Jeseri, & situé sur une profonde riviere, près de la Baye de Totomina. On jette sur cette riviere une grande quantité d'un bois fort dur, qui s'appelle bois de Jeseri, & qui descend jusqu'à la mer, d'où il se transporte dans toutes les Isles

Bois de Jeseri.

(55) On crioit après eux, *Toosin, Bai, Bai.* L'Auteur n'explique point ces trois mots.

KÆMPFER. 1691.

du Japon. L'Empereur fait entretenir, dans un Port voisin, quelques Vaisseaux de guerre pour la défense de la Baye; vis-à-vis, sur une haute montagne, est la fameuse Forteresse de Kuno, ou de Kone, que les Japonois croient imprenable, & qui servoit anciennement à garder les trésors de l'Empereur. Kæmpfer observa, dans cette route, plusieurs plantes rares, & différentes sortes d'arbres entés, qui portent de grandes fleurs. Le grand chemin, surtout aux environs de Suruga, étoit couvert de Bikunis, ou de jeunes Religieuses Mendiantes, qui divertissent les Voyageurs par leurs Chansons; de Jammabos, ou de Prêtres des Montagnes, qui adressent de longues harangues aux Passans, & qui les terminent par un bruit effroyable de trompettes & d'anneaux de fer; & de Pelerins, qui vont au Temple d'Isje, ou qui en reviennent.

Kiomids.

Le 10 de Mars, on passa par Kiomids (56), petite ville, à une lieue & demie

(56) Kiomids est une petite Ville d'environ vingt maisons, située au pied d'une montagne couverte de sapins. La Ville étant peu éloignée de la Mer, ses Habitans tirent leur sel des sables des Côtes, après y avoir versé de l'eau de Mer à différentes reprises. On fait le même commerce dans les Villages voisins, le long de la Côte, jusqu'à Kambura. On fait

de Jeseri, & par Jostivara, qui en est à sept lieues & demie, pour arriver le soir à Misijma. Cette journée, qui est de douze lieues, donna beaucoup d'occupation à la curiosité de Kæmpfer. Il vit, à Kiomids, un exemple de corruption, qu'il croit unique au monde. Ensuite, après avoir passé les Montagnes de Tatai, & la riviere de Jumatz, pour se rendre à Cambara, qui n'en est qu'à une lieue & demie, il fallut quitter la Côte du Golfe, & tourner au Nord vers la grande riviere de Fudsikava, qu'on rencontre une lieue & demie plus loin, au village d'Ikabutz, seul endroit où l'on puisse la traverser. Elle a sa source sur la haute Montagne de Fudsi, ou Fusi, qui est à sept grandes lieues Japonoises de ce village, vers le Nord-Est; & croissant, dans son cours, par la jonction de plusieurs autres rivieres, elle se divise en deux bras, pour se jetter dans le

KÆMPFER. 1691.

Riviere de Fudsikava.

aussi, à Kiomids, un ciment renommé, dont le principal ingrédient est la résine, tirée des sapins qui croissent dans la montagne voisine. Il se vend en petits morceaux, pliés dans des écorces d'arbres, ou dans des feuilles de roseaux. On monte de la Ville, par un escalier de pierre, sur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé Kiromisira, célébre par plusieurs Histoires fabuleuses; mais encore plus par sa charmante situation. *Ibidem*, page 55.

KÆMPFER. 1691.

Golfe de Totomina. On ne la passe qu'avec beaucoup de peine & de danger, dans des Bateaux plats, dont le fond est de planches si minces, qu'en passant sur un banc de sable ou sur un rocher, elles cédent, & le Bateau glisse dessus. C'est de l'autre côté de cette riviere, qu'après une heure & demie de marche, on se rendit à Jostivara; ville la plus voisine de la Montagne de Fudsi, quoiqu'elle en soit à six lieues. On compte six autres lieues, du pied de cette Montagne au sommet. Kæmpfer, prenant la direction avec son compas, observa qu'elle portoit cinq degrés du Nord à l'Est. Elle est d'une hauteur incroiable; & les Montagnes voisines ne paroissant que des collines en comparaison, elle ne ressemble pas mal au Pic de Ténerife. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au Voyage des Hollandois, elle ne fut pas d'un petit secours à Kæmpfer, pour dresser la Carte de leur route. Il croit devoir s'attacher à sa description, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles Montagnes du Globe terrestre. Sa base est grande; & se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige, pen-

Description de la Montagne de Fudsi.

dant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Eté en fassent fondre la plus grande partie, il en reste toujours assez pour couvrir entiérement le sommet. On y voit, près de sa cime, un trou fort profond, qui vomissoit anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a cessé, depuis qu'il s'est élevé, au-dessus, une espece de petite colline ou de butte. A present, les endroits plats du sommet sont couverts d'eau. Cependant les floccons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la Montagne est enveloppée d'un voile de nuages & de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le Peuple, pour y rendre hommage au Dieu des Vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en Hyver, & sur le sable dans la belle saison. Les Jammabos, ou les Prêtres de la Montagne, sont consacrés au culte de l'Eole Japonois. Leur mot du guet est Fudsi Jamma, qu'ils répetent sans cesse en mendiant. Cette fameuse Montagne exerce souvent les Poëtes &

KÆMPFER. 1691.

les Peintres du Japon (57).

Misijma.

Misijma, où les Hollandois passerent la nuit, étoit célebre autrefois par ses Temples & ses Chapelles, dont on racontoit beaucoup d'Histoires fabuleuses; mais un incendie, qui consuma la ville entiere, en 1686, ne lui laisse aujourd'hui que l'avantage d'être située sur trois rivieres, & d'avoir un grand nombre de Ponts. On n'avoit rebâti qu'un seul Temple, dont Kæmpfer a donné la description dans son second Voyage à la Cour.

Le Dimanche 11 de Mars, on traversa la Montagne de Fakone, au sommet de laquelle on trouve une Pyramide, qui fait la division des Provinces d'Idsu & de Sagami, à l'entrée des Etats d'Odovara. De-là, descendant l'espace d'une heure, on arriva à Togitz, qui se nomme aussi Fakone, du nom de la Montagne. Cette Place est située sur un Lac, d'une demie lieue de largeur, & long d'une lieue, du Sud au Nord. Du côté Oriental, s'éleve une haute Montagne, terminée en pointe, au pied de laquelle est le village de Motto Fakone; & plus loin, entre Motto Fakone & Togitz, celui

Lac de Fakone.

(57) *Ibidem*, pages 58 & 59.

de

de Dsoogassima. Le pays voisin produit quantité de cedres, les plus beaux du Japon; mais l'air y est si froid & si pesant, que les Etrangers ne peuvent s'y arrêter long-temps, sans en ressentir les mauvaises qualités. A l'extrêmité de Togitz, dans un lieu où le chemin s'étrecit, on trouve une Garde impériale, comme celle d'Aray, pour arrêter les femmes & les armes; avec cette différence, que les recherches sont ici plus rigoureuses, parce que Togitz est comme une clef de la Capitale de l'Empire, & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la Cour. Si l'on soupçonne qu'entre les Passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près des Corps-de-garde, Kæmpfer fut arrêté par son étonnement, à la vûe de cinq Chapelles, & d'autant de Prêtres, qui poussoient des hurlemens effroiables, en battant sur de petites cloches plattes. Mais il fut encore plus surpris, lorsqu'ayant vû tous les Japonois du Cortege jetter des pieces de monnoie dans les Chapelles, & recevoir en échange un papier, qu'ils portoient respectueusement sur le rivage du Lac, pour

KÆMPFER, 1691.

Passage où l'on visite les femmes.

Purgatoire des Japonois.

KÆMPFER, 1691.

le jetter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisoit aller sûrement au fond, on lui eût expliqué le motif de cet étrange usage. Le Lac de Fakone passe, au Japon, pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans; & l'on croit qu'ils y sont tourmentés, jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des Passans. Les Prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement, aussi-tôt que les noms des Dieux & des Saints, qui sont écrits sur le papier, qu'on vend dans les Chapelles, commencent à s'effacer; & qu'ils sont entiérement délivrés, lorsque l'eau fait disparoître ces caracteres. L'endroit particulier, où l'on prétend que les ames des enfans sont retenues, se nomme Sainokavara. Il est marqué par un monceau de pierres: & loin d'accuser les Prêtres d'imposture, Kæmpfer paroît persuadé qu'ils en ont la même opinion que le Peuple, parce qu'il en vit plusieurs qui achetoient des papiers, & qui les jettoient d'aussi bonne foi (58).

Curiosités d'un Temple de Fakone.

Dans une des Chapelles, on montroit plusieurs curiosités (59), telles que des sabres d'anciens Héros, dont on y raconte les glorieux exploits; deux

(58) *Ibidem*, page 65. (59) Page 66.

belles branches de corail; deux cornes de licorne, d'une merveilleuse grandeur; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'étoffe d'ama, comme les Anges en portent au Ciel, & qui leur donne le pouvoir de voler; le peigne de Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, avec ses armoiries dessus; la cloche de Kobidais, Fondateur d'une Secte célebre, & une Lettre écrite de la propre main de Takamine. Ainsi tous les Peuples du Monde ont leurs chimeres, dont la source est dans la nature humaine, puisqu'elles se sont trouvées à peu près les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres, & qui n'avoient jamais eu de communication.

De Togitz, les Hollandois continuerent de descendre, pendant une lieue, tantôt sur le penchant, tantôt au pied de la montagne de Firango, d'où ils arriverent à la vûe de la haute & fameuse montagne de Coma-Jamma. Ils laisserent, à gauche, une Cascade fort remarquable. Le Lac de Fakone, étant environné de montagnes, n'a point d'autre issue que trois ouvertures, qu'il se fait par celle de Firango; & toutes ces eaux, rassemblées sur le

KÆMPFER. 1691.

penchant de cette montagne, forment un spectacle singulier dans leur chûte. Ensuite se resserrant dans un lit commun, avec plusieurs ruisseaux qui s'y joignent, elles composent une grande riviere, qui, rencontrant des rochers & des précipices, traverse la vallée jusqu'à la mer, avec un bruit terrible. On est dédommagé de la difficulté du chemin, par la beauté des points de vûe. La mer se presente à l'Est, au bout d'une chaîne de montagnes. Kæmpfer, toujours ardent à s'instruire, observa, dans ces lieux sauvages, une admirable diversité d'arbres, de plantes & de fleurs. Les Médecins du Japon attribuent des vertus singulieres aux plantes de ces montagnes, & les font recueillir avec soin. « Ils estiment beaucoup une fort » belle espece d'adiante ou de capillai- » re, dont les tiges & les côtes sont d'un » pourpre brùn, & qui n'est connue, » au Japon, que sous le nom de *Faç-* » *kona-Ksa*, qui signifie plante de » Fakone. Comme elle croît en abon- » dance, & que personne n'ignore ses » vertus, il n'y a point de Voyageurs » qui ne s'arrêtent pour en cueillir sa » provision.

Plantes fort estimées des Médecins du Japon.

Après avoir passé par Jumotta, par Kaetama, ou Kasamatz, & devant plu-

ſieurs Temples célébres, les Hollandois arriverent à Odovara, pour y paſſer la nuit. Cette ville eſt bien fortifiée. On y prépare le Catechu parfumé (60), dont on fait des pilules, de petites Idoles, des fleurs, & d'autres figures. Les femmes en font beaucoup d'uſage, dans la perſuaſion qu'elle affermit les dents & qu'elle donne de la douceur à l'haleine. Kæmpfer obſerve que c'eſt un jus épaiſſi, que les Hollandois & les Chinois portent au Japon; & qu'après la préparation qu'il reçoit dans les villes de Meaco, d'Odovara, où il eſt mêlé avec de l'ambre, du camphre & d'autres ingrédiens, ils le rachetent, pour le tranſporter dans d'autres lieux (61).

Catechu ou Cachou.

Le 12, on paſſa la riviere de Sakava, qui, ſans avoir plus de trois pieds de profondeur, eſt ſi dangereuſe, lorſqu'elle eſt enflée par les pluies, que, pour arrêter ſes ravages, on a fait, à grand prix, des digues auſſi longues que ſes bords. Sakava, Kooſi, Magigava, Miſava, Kojiſa, Firatza & Bansju ou Bandaju, ſont autant de gros villages, qu'on traverſe avant que d'arriver dans une grande plaine, dont la vûe ne peut découvrir les extrêmités, parce qu'elle

Plaine de Jedo.

(60) Ou *Terra Japonica*, qu'on nomme vulgairement *Cachou*.

(61) *Ibidem*, page 65.

KÆMPFER. 1691.

Isle de Kamakura, exil des Grands.

s'étend jusqu'à Jedo. On trouve ensuite trois autres villages, nommés Marzija, Nango & Kavanda, qui conduisent à celui de Jootsuia. On voit près des Côtes, vis-à-vis de Kavanda, un rocher qui sort de la mer, en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuse Isle de Kamakura, dont le nom signifie Côtes. Elle paroît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les Seigneurs disgraciés; & rarement sont-ils rappellés, lorsque leur malheur les y condamne. Les Côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues, pour hâler les Bateaux, dans lesquels on y transporte les Prisonniers ou des provisions. Une lieue au-delà de Jootsuia, on passe par Fusisava, ville arrosée d'une riviere, où l'on perd la vûe de la mer, qu'on ne retrouve que six lieues plus loin, à Fodogaï, pour ne la plus perdre jusqu'à Jedo. Fodogaï est sur le rivage même, à l'embouchure d'une riviere, qui forme un Port assez sûr. Le Pays, qu'on avoit traversé pendant tout le jour, étoit également fertile & peuplé; il se termine par un petit nombre de Collines, d'où l'on découvre une suite continuelle de villes & de villages, & d'où l'on

Kæmpfer. 1691.

ne compte plus que six lieues jusqu'à Jedo.

Le Mardi 13, continuant de marcher par un pays fort peuplé, dont les Places les plus remarquables sont Tsisi, ou Tsisiku, Kanagava, Kavasaki & Rokingo, les Hollandois arriverent à Tsusunomori, lieu célébre par l'abondance de coquillages & de plantes marines qui s'y trouvent. Kæmpfer y observa comment les Japonois préparent l'algue de mer, pour en faire un aliment. » Ils choisissent deux plantes principales, qui croissent sur les coquilles ; l'une verte & déliée ; l'autre, rougeâtre & plus large. Ils les mettent en pieces, ils les épluchent ; & chaque espece est jettée dans une cuve d'eau fraîche, où elle est bien lavée. Ensuite, étendant la verte sur une piece de bois, on la hache en parties fort menues, comme du tabac. On la lave encore ; on la met dans un crible de bois, long de deux pieds, où l'on verse de l'eau fraîche. Lorsqu'elle y a séjourné quelque temps, on l'en retire, avec une espece de peigne ; & la pressant de la main, on en fait une pâte épaisse, dont on exprime l'eau, pour la faire sécher plus facilement au Soleil. L'espece rouge

Préparation de l'Algue de Mer pour la Table.

KÆMPFER. 1691.

» n'étant pas si commune que la verte, » on ne la met pas en morceaux; mais » la préparation en est d'ailleurs la mê» me, & l'on en fait aussi une espece » de gâteaux, que les Japonois aiment » beaucoup (62).

Sinagava, premier Fauxbourg de Jedo.

Sinagava, qui se présente une demie lieue au-delà de Tsusunomori, est un Fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale, ou touche du moins au véritable Fauxbourg, comme Fudsimi touche à celui de Meaco. En y entrant, la Place des Exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'autres animaux carnassiers, qui se repaissent de ces misérables restes. Sinagava est composé d'une rue longue & irréguliere, qui a la mer à droite, & une colline à gauche, sur laquelle on découvre quelques beaux Temples. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandois s'arrêterent dans une Hôtellerie, où la pleine vûe de la ville, & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de Bâtimens, de toutes sortes de gran-

Lieu des exécutions.

(62) *Ibidem*, pages 73 & 74.

deur & de figure, offre une des plus belles perſpectives du Monde. On leur dit que la beauté de ce ſpectacle attiroit ſouvent, dans le même lieu, des perſonnes d'une condition diſtinguée. Il leur reſtoit un quart de lieue, pour arriver à l'entrée du Fauxbourg de Jedo, qui n'eſt qu'une continuation de Sinagava, dont il eſt ſéparé par un ſimple Corps-de-garde. La mer, en cet endroit, s'approche ſi fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maiſons entre la colline & le chemin. Il regne quelque-temps le long de la Côte; mais, venant enſuite à s'élargir, il forme pluſieurs rues irrégulieres, d'une longueur conſidérable. Après une demie heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traverſerent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irréguliérement Jedo du Sud au Nord, ils paſſerent pluſieurs Ponts magnifiques, entre leſquels ils en diſtinguerent un de quarante-deux braſſes de longueur, célébre, parce qu'il eſt le centre commun d'où l'on meſure les chemins & la diſtance des lieux dans toute l'éten-

Les Hollandois arrivent à Jedo.

Leurs premieres obſervations.

KÆMPFER. 1691.

due de l'Empire. Ils virent plusieurs rues, qui aboutissent à la grande; & leur admiration fut particuliérement excitée par la foule incroyable du Peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne cessoient pas de rencontrer, & par la riche parure des Dames, qui passoient continuellement dans leurs Chaises & leurs Palanquins. Ils ne se lassoient pas de voir aussi, la variété des Boutiques qui bordent les rues, & l'étallage de toutes sortes d'échantillons & de modéles, avec un drap noir suspendu, pour la commodité, ou pour le faste. Ils ne s'apperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; » apparemment, observe Kæmpfer, parce qu'un si petit train » n'avoit rien d'admirable pour les Habitans d'une ville si peuplée, séjour » d'un puissant Monarque, où l'on est » accoutumé à des spectacles plus pompeux «. La marche fut d'une lieue entiere, dans la grande rue, jusqu'à l'Hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandoise.

Rigueur avec laquelle ils sont traités.

L'Ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux Ministres des affaires étrangeres. Le premier ordre, qu'on lui fit signifier, fut de se tenir renfermé dans

KÆMPFER. 1691.

ſa chambre, lui & tous ſes gens ; avec défenſe, au Bugio, de laiſſer approcher d'eux d'autres Japonois que leurs Domeſtiques. Kæmpfer murmure un peu de cette rigueur. » On devoit croire, » dit-il, nos appartemens aſſez éloignés » de la rue, puiſque c'étoit le plus haut » étage du derriere de la maiſon, où il » n'y avoit d'entrée qu'un paſſage étroit, » qu'on auroit pû fermer à la clef, ſi » cette précaution avoit paru néceſſaire. » Il y avoit deux portes, l'une en bas » & l'autre au haut de l'eſcalier ; & les » chambres étoient fermées de trois cô» tés. La mienne n'avoit qu'une ſeule » fenêtre étroite, au travers de laquelle » j'avois aſſez de peine à voir le Soleil » en plein midi (63).

Il ſe paſſa près de quinze jours avant que l'Ambaſſadeur pût obtenir ſa premiere Audience ; & la captivité des Hollandois diminua ſi peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jetter, de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier ſur lequel il y eût des caracteres de l'Europe (64). Cependant il paroît que Kæm-

(63) *Ibid.* page 86.

(64) Page 87. Cette défiance venoit peut être d'un incendie, qui avoit brûlé plus de quatre mille Maiſons avant l'arrivée des Hollandois, & qui ſe renouvella pluſieurs fois pendant leur ſéjour dans la ville.

KÆMPFER. 1691.

pfer eut l'adresse de ménager assez les Gardes, pour se procurer la liberté de visiter la ville, & d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité (65).

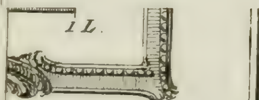
Description de Jedo, séjour de l'Empereur.

Des cinq grandes villes de Commerce, qui appartiennent au Domaine impérial, Jedo passe pour la premiere. Elle est tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'est le séjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui composent la Cour; & la multitude de ses Habitans est presqu'incroiable. Elle est située, suivant l'observation de Kæmpfer, à trente-cinq degrés trente-deux minutes de latitude, dans une grande Plaine de la Province de Mucsasi, au fond d'une Baye fort poissonneuse, qui a, du côté droit, en allant vers la mer, Kamakura & la Province d'Idsu; & du côté gauche, les Provinces d'Ava & de Kudsu. La face de Jedo, qui regarde la mer, a la figure d'un croissant. Les Japonois lui donnent sept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonféren-

Sa situation.

(65) Il le donne pour fidélement copié & réduit, d'après un grand plan de quatre pieds & demi de long, & d'autant de large, fait par les Japonois mêmes, & qui a été déposé entre les mains de M. le Chevalier Slonne. On le joint ici.

ac entourée de murs ; KÆMPFER.



le Sinai

N.º 7. Tome X. Pag. 522.



N.° 7. Tome X. Pag. 522.

ce. Elle n'eſt pas entourée de murs ; mais pluſieurs foſſés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de réſiſtance, peuvent ſervir avantageuſement à la défendre. Une grande riviere, qui a ſa ſource au Couchant, la traverſe & ſe jette dans le Port ; tandis qu'un de ſes bras va ſervir de foſſé au Château, & ſe jette auſſi dans le Port par cinq embouchures, dont chacune offre un Pont magnifique.

Ses Edifices.

Jedo n'eſt pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'eſt arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans pluſieurs quartiers, des rues ſi régulieres qu'elles ſe coupent à angles droits. Elle doit cet embelliſſement aux incendies, qui y réduiſent ſouvent en cendre un grand nombre de maiſons. Les nouvelles rues peuvent être diſpoſées ſur le plan des Propriétaires du terrain. En géneral, les maiſons de Jedo ſont baſſes & petites, comme dans tout le reſte de l'Empire. La plûpart ſont bâties de bois de ſapin, avec un leger enduit d'argile. L'intérieur eſt le même qu'à Meaco ; c'eſt-à-dire, diviſé en appartemens avec des Paravents de papier, les murs re-

KÆMPFER. 1691.

vêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toîts couverts de bardeaux ou de coupeaux de bois. Il n'est pas surprenant qu'avec des matieres si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque maison doit avoir, sous le toît ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent, pour éteindre le feu dans une maison particuliere; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie, qui a déja fait du progrès. Les Japonois ne connoissent point alors d'autre remede, que d'abattre les maisons voisines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des Compagnies instituées dans cette vûe, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun pour les défendre de la flamme, & des crocs de fer.

Précautions contre l'incendie.

Logemens des Moines.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monasteres, de Temples, & d'autres Bâtimens religieux, qui en occupent les plus belles parties. Mais les logemens des Moines ne sont différens de ceux des Laïques, que par quelques marches pour y monter, & par le voisinage d'un Temple ou d'une

Chapelle, ou du moins, de quelque grande Salle, ornée de plusieurs Autels avec leurs Idoles. Les Palais des Grands sont de superbes édifices, comme on doit se l'imaginer de tant de Princes & de Puissans Seigneurs (66), qui font leur demeure ordinaire dans la Capitale de l'Empire. Ils sont séparés des maisons particulieres par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées. Mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, & sans ces autres marques d'autorité, qu'on voit aux Châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

KÆMPFER. 1691.

Palais des Grands.

Jedo, suivant l'expression de Kæmpfer, est un Séminaire d'Artistes, de Marchands & d'Artisans; ce qui n'empêche point, dit-il, que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire. » Il en apporte, pour » raison, le concours infini du Peuple, » des Moines oisifs, & des Courtisans, » avec la difficulté du transport pour les » provisions.

Cherté des vivres.

Le Château, ou le Palais de l'Empereur, est situé presqu'au milieu de la ville. Sa figure est irréguliere. On lui

Château de Jedo, ou Palais de l'Empereur du Japon.

(66) *Voyez* la Description, dans l'Article suivant.

KÆMPFER. 1691.

donne cinq lieues de tour. Il eſt compoſé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux Châteaux extérieurs. Le troiſiéme, qui fait le centre, & qui eſt proprement la demeure du Monarque, eſt flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands Jardins derriere l'appartement Impérial. Chacun de ces Châteaux eſt entouré de foſſés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le ſecond, & une partie du Palais Impérial. Il contient tant de rues, de foſſés & de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'eſt dans ce Château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le ſecond Château occupe moins d'eſpace & fait face au troiſiéme; mais il eſt ſéparé des deux autres, par des murs, des foſſés, des pont-levis, & de groſſes portes. La Garde en eſt plus nombreuſe que celle du premier. Il contient les ſuperbes Palais de quelques-uns des plus puiſſans Princes de l'Empire, des Conſeillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne, enfin de tous les Seigneurs qui ſont appellés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empe-

reur. Le Château, qui mérite proprement le nom de Palais Impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres. Il est entouré d'une épaisse muraille de pierre de taille, flanquée de Bastions, qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, soutient plusieurs Bâtimens longs, & des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce sont des pierres de taille, d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier & sans crampons de fer; afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du Palais, s'éleve une tour quarrée plus haute que tout le reste des Bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toît, & si richement ornée, que de loin elle donne, à tout le Château, un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toîts recourbés, avec des dragons dorés au sommet & aux angles, qui couvrent tous les autres Bâtimens, produisent le même effet. Le second Château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

entouré, comme le premier, de fossés larges & profonds, & de très hauts murs, avec une seule porte & un pont, qui communique au troisiéme. C'est dans le premier & le second, qu'on éleve les enfans de l'Empereur. Tous ces Châteaux, ou ces Palais, n'ont qu'un étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisiéme a plusieurs longues galeries, & de grandes salles, qui peuvent être divisées avec des Paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la Salle des mille Nattes, sert uniquement aux grandes assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangeres; mais il y a diverses autres Salles d'Audience (67). Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'Architecture du pays. Les plat-fonds, les solives & les colonnes sont de bois de Cedre, de Camphre ou de Jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de Sculpture. La plûpart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beau-

Ornemens intérieurs.

(67) Kæmpfer parle plus bas de la Salle des cent Nattes.

KÆMPFER. 1691.

coup d'art. Le plancher eſt couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reſte, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le Palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le tréſor Impérial, dans un Bâtiment dont les toîts ſont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement ſouterrain, qui a pour plat-fond un grand réſervoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorſqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonois ſont perſuadés que cette barriere eſt impénétrable au feu du Ciel. Mais Kæmpfer avertit que ne l'ayant pas vûe, il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui (68).

Appartement pour ſe garantir du Tonnerre.

Enfin le jour de l'Audience fut marqué au 29 de Mars, qui eſt le dernier du ſecond mois des Japonois. Quoique ce fut un des jours ordinaires où l'Empereur étoit accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'auroit pas penſé ſitôt à dépêcher les Hollandois, ſi le Favori de l'Empereur, qui devoit donner une fête à ce Monarque, & qui avoit beſoin de temps pour ſes préparatifs, n'eût été bien aiſe de ſe déli-

Comment les Hollandois obtiennent Audience.

(68) Page 85.

KÆMPFER. 1691.

vrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommoit Makino-Bingo, avoit été Gouverneur de l'Empereur, & s'étoit maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandois de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre, de bonne heure, à la Cour, & de se tenir dans la Salle des Gardes jusqu'à ce qu'il fût appellé (69). Le récit de cette Audience est d'autant plus curieux, que non-seulement il peut servir à faire juger comment les Hollandois sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations de l'Europe; mais que l'Auteur, accusant Montanus de fausseté dans le célebre Ouvrage qu'il a publié (70), & passant lui-même pour un Observateur exact & sincere, son témoignage est le seul, sur lequel on puisse se former une juste idée de la Cour & des cérémonies du Japon. Ne changeons, à son récit, que ce qui demande un peu de réformation dans le style.

Raisons qui la rendent curieuse.

Relation de la marche Hollandoise.

» Le 29 de Mars, qui étoit un Jeudi,

(69) Page 90. Makino Bingo étoit Président du Conseil d'Etat.

(70) Ambassades mémorables des Hollandois aux Empereurs du Japon. *Voy.* dans la Description, l'opinion qu'on en doit prendre.

» les présens destinés pour sa Majesté
» Impériale furent envoyés à la Cour.
» Ils y devoient être rangés sur des
» tables de bois, dans la Salle des mille
» Nattes, où l'Empereur en devoit fai-
» re la revûe. Nous suivimes, aussi-
» tôt, avec un petit équipage, couverts
» d'un manteau de soie noir. Nous
» étions accompagnés des trois Inten-
» dans des Gouverneurs de Nangasaki,
» d'un Commis du Bugio, de deux
» Messagers de Nangasaki, & d'un fils
» de l'Interprête, tous à pied. Nous
» étions quatre à cheval, tous à la queue
» l'un de l'autre; trois Hollandois &
» notre Interprête. Chacun de nos che-
» vaux étoit conduit par un Valet, qui
» tenoit la bride, & qui marchoit à la
» droite. C'est le côté par lequel on
» monte à cheval & l'on en descend,
» à la maniere du Pays. Autrefois nous
» avions deux Valets pour chaque che-
» val; mais nous avons supprimé cet
» usage, comme une dépense inutile.
» Notre Ambassadeur, que les Japonois
» nomment le Capitaine, venoit après
» nous dans un Norimon, suivi de no-
» tre ancien Interprête, qui étoit porté
» dans un Cango. Nos Domestiques
» fermoient la marche à pied. Ce fut
» dans cet ordre que nous nous rendi-

KÆMPFER. 1691.

» mes au Château, par une demie heu-
» re de marche. Nous entrâmes dans
» la premiere clôture par un grand Pont
» bordé d'une baluſtrade, ſur laquelle
» regne une ſuite de boules de cuivre.
» La riviere, qui paſſe deſſous, eſt
» large, & coule vers le Nord, autour
» du Château. On y voyoit alors un
» grand nombre de Bateaux & des Bar-
» ques. Nous trouvâmes, au bout du
» Pont, deux portes fortifiées, entre
» leſquelles nous vimes une petite Gar-
» de. Après avoir paſſé la ſeconde por-
» te, nous entrâmes dans une grande
» Place, où la Garde étoit plus nom-
» breuſe. La Salle d'armes nous parut
» tapiſſée de drap. Les piques étoient
» debout, à l'entrée ; mais le dedans
» étoit revêtu d'armes dorées, de fuſils
» verniſſés, de boucliers, d'arcs, de
» fleches & de carquois, rangés avec
» beaucoup d'ordre & de goût. Les Sol-
» dats ſe tenoient aſſis à terre, les jambes
» croiſées, tous vêtus de ſoie noire, &
» chacun avec deux ſabres à ſon ceintu-
» ron. On nous fit traverſer entiére-
» ment la premiere clôture, entre les
» Palais des Princes & des Grands de
» l'Empire, qui rempliſſent l'intérieur
» de ce premier Château. Le ſecond,
» où nous arrivâmes, ne nous parut dif-

» férent du premier, que par la ſtructu- KÆMPFER. 1691.
» re des portes & des Palais, qui eſt
» plus magnifique. On nous y fit laiſ-
» ſer notre Norimon, notre Cango,
» nos chevaux & nos Valets, pour nous
» conduire, par un long pont de pier-
» re, au Fonmatz, qui eſt la demeure
» de l'Empereur. Après avoir paſſé ce
» pont, nous traverſâmes un double
» Baſtion, ſuivi de deux portes forti-
» fiées, par leſquelles nous entrâmes
» dans une rue irréguliere, bordée, des
» deux côtés, d'une fort haute murail-
» le. Nous arrivâmes au Fiakninban,
» c'eſt-à-dire, à la grande Garde du
» Château, qui eſt au bout de cette
» rue, près de la derniere porte, qui
» conduit au Palais. On nous ordon-
» na d'attendre, dans la Salle des Gar-
» des, que le grand Conſeil d'Etat fût
» aſſemblé; temps auquel nous devions
» être introduits. Les deux Capitaines
» de la Garde nous offrirent civilement
» du thé & du tabac à fumer; & quel-
» ques autres Gentilshommes vinrent
» nous tenir compagnie. Nous n'atten-
» dimes pas moins d'une heure; & dans
» l'intervalle nous vimes entrer, au
» Palais, pluſieurs Conſeillers d'Etat,
» les uns à pied, d'autres portés dans
» leurs Norimons. Enfin nous fumes

KÆMPFER. 1691.

» conduits par deux magnifiques portes, au travers d'une grande Place » quarrée, jusqu'à l'entrée du Palais. » L'espace, entre la seconde porte & » le frontispice du Palais, étoit rempli d'une foule de Courtisans & d'un » grand nombre de Gardes. De-là on » monte, par deux escaliers, dans une » spacieuse Salle, qui est à la droite » de l'entrée, où toutes les personnes, » qui doivent être admises à l'Audience de l'Empereur, ou des Conseillers d'Etat, attendent qu'on les introduise. Cette Salle est non-seulement fort grande, mais extrêmement » exhaussée; ce qui n'empêche pas » qu'elle ne soit assez sombre, lorsqu'on y a mis tous les Paravents, » parce qu'elle ne reçoit du jour que » des fenêtres d'enhaut d'une chambre » voisine. Elle est d'ailleurs richement » meublée à la maniere du pays; & le » mêlange de ses piliers dorés, qui s'élevent entre les Paravents, forme un » coup d'œil fort agréable. Nous y attendimes encore, l'espace d'une heure, que l'Empereur fût venu s'asseoir » dans la Salle de l'Audience. Alors » trois Officiers conduisirent notre Ambassadeur devant sa Majesté, & nous » laisserent dans la premiere Salle où

» nous

» nous étions. Auſſi-tôt qu'il fut entré, » ils crierent à haute voix, *Hollanda* » *Capitaine*. C'étoit le ſignal, pour l'a- » vertir de rendre l'hommage établi. Il » ſe traîna, ſuivant l'uſage, avec les » mains & les genoux, à l'endroit qui » lui fut montré, entre les préſens, » qui étoient rangés d'un côté, & l'en- » droit où l'Empereur étoit aſſis; là, » s'étant mis à genoux, il ſe courba vers » la terre, juſqu'à la toucher du front. » Enſuite il recula comme une écreviſ- » ſe, c'eſt-à-dire, en ſe traînant en ar- » riere ſur les mains & ſur les pieds, » ſans avoir ouvert la bouche pour pro- » noncer un ſeul mot. Il ne ſe paſſe rien » de plus aux Audiences que nous ob- » tenons de ce puiſſant Monarque; & » l'on n'obſerve pas plus de cérémonie, » dans les Audiences qu'il donne aux » plus grands Princes de l'Empire. On » les appelle, à haute voix, par leur » nom; ils s'avancent, en rampant; & » lorſqu'ils ont frappé la terre du front, » ils ſe retirent de même.

KÆMPFER. 1691.

» La Salle d'Audience, nommée au- » trement la Salle des cent Nattes, ne » reſſemble en rien à celle qui eſt dé- » crite & repréſentée par Montanus. Le » trône élevé, les degrés, par leſquels » on y monte, les tapis, dont il les

Montanus accuſé d'exagération.

KÆMPFER. 1691.

» ſuppoſe couverts, les magnifiques » colonnes entre leſquelles il dit que » les Princes de l'Empire ſe proſternent devant le Monarque, & d'autres » peintures, n'ont de fondement que » dans ſon imagination. Tout ce qu'on » voit dans cette Salle, eſt réellement » curieux & riche, mais beaucoup plus » ſimple qu'il ne le repréſente. Au ſecond Voyage que nous fimes à la » Cour, on eut la bonté de nous faire » voir la Salle; ce qui me donna occaſion d'en tirer un plan, qui n'étoit pas difficile à compoſer. Il ſuffiſoit de ſe faire dire le nombre des » nattes, des colonnes, des paravents, » & des fenêtres. Son plancher eſt couvert en effet de cent nattes, toutes » de la même grandeur; d'où lui vient » le nom de *Sen-Sio-Siki*, qui ſignifie » Salle de cent Nattes. Elle eſt ouverte, d'un côté, vers une petite cour, » d'où elle reçoit ſa lumiere. Du côté » oppoſé, elle ſe joint à deux autres » chambres; l'une, qui ſert aux Audiences des Conſeillers d'Etat; l'autre, plus petite, plus enfoncée & plus » haute d'une marche, où l'Empereur » eſt aſſis, les jambes croiſées, ſur un » petit nombre de tapis. Il n'eſt pas » aiſé de le voir dans cette ſituation,

Il eſt démenti par le témoignage oculaire de Kæmpfer.

» parce que le jour ne donne pas jusqu'au lieu qui lui sert de trône ; sans » compter que l'Audience est fort courte, & que ceux, qu'il y admet, sont » dans une posture trop humble, pour » trouver le moyen de l'envisager. Cette » cérémonie, d'ailleurs, est d'une Ma- » jesté qui inspire beaucoup de respect. » Il y regne un silence surprenant, par- » mi les Conseillers d'Etat, les Prin- » ces & les Seigneurs de l'Empire, qui » sont en grand nombre, les Gentils- » hommes de la Chambre Impériale, » & d'autres grands Officiers, qui for- » ment une double haie dans la Salle, » sur toutes les avenues, assis dans un » bel ordre, avec leurs habits de céré- » monie (71).

KÆMPFER. 1691.

Changemens fâcheux pour les Hollandois.

Autrefois, l'Ambassadeur Hollandois en étoit quitte pour rendre l'hommage ; & peu de jours après, on lui lisoit certains Réglemens (72), qu'il promettoit d'observer, après quoi il étoit envoyé à Nangasaki. Mais depuis plus de vingt ans (73), l'Ambassadeur & les Hollandois qui l'accompagnent à Jedo, sont conduits plus loin dans le Palais, pour donner à l'Impératrice,

(71) Pages 96 & précédentes.

(72) *Voyez* la Description.

(73) A compter de 1691 ; qui est la datte de l'Auteur.

KÆMPFER. 1691.

aux Princesses & aux Dames de la Cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde Audience, l'Empereur & les Dames se tiennent derriere des Paravents & des Jalousies; mais les Conseillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, sont assis à découvert. Kæmpfer peint cette scene bisarre, avec beaucoup de naiveté.

Ils sont donnés en spectacle à la Cour du Japon.

» Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur se retira dans son appartement & nous fumes appellés avec l'Ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendimes un quart-d'heure. Ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étoient les Médecins de l'Empereur, des Officiers de cuisine & des Ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms & notre âge. Mais on tira bientôt des paravents devant nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étoient bordées d'une file non in-

» terrompue de Gardes du Corps. Après
» eux, plus près de l'appartement de
» l'Empereur, la file étoit continuée par
» plusieurs grands Officiers de la Cou-
» ronne, qui faisoient face à la Salle
» où nous étions attendus. Ces Offi-
» ciers avoient leurs habits de cérémo-
» nie, étoient assis sur leurs talons, &
» la tête courbée. La Salle consistoit en
» divers compartimens, qui regar-
» doient vers l'espace du milieu, dont
» quelques-uns étoient ouverts, & les
» autres fermés par des paravents & des
» jalousies. Les uns étoient de quinze
» nattes, d'autres, de dix-huit, & d'une
» natte plus hauts ou plus bas, suivant
» la qualité des personnes qui les occu-
» poient. L'espace du milieu étoit sans
» nattes, & par conséquent le plus bas,
» parce qu'on les en avoit ôtées. Ce fut
» sur le plancher de cet espace, qu'on
» nous ordonna de nous asseoir. L'Em-
» pereur & l'Impératrice étoient assis à
» notre droite, derriere des jalousies.
» J'eus deux fois l'occasion de voir l'Im-
» pératrice, au travers des ouvertures.
» Elle me parut belle; le teint brun,
» les yeux noirs & pleins de feu; son
» âge d'environ trente-six ans; & la
» proportion de sa tête, qui étoit assez
» grosse, me fit juger qu'elle étoit d'une

Comment on les place dans la Salle de la seconde Audience.

KÆMPFER. 1691.

» taille fort haute. J'entends, par le
» nom de Jalousies, une sorte de tapisserie très fine, composée de roseaux
» fendus & revêtue par derriere d'une
» soie transparente, avec des ouvertures, de la largeur de la main, qui
» laissent un passage libre aux regards.
» On les peint de diverses figures, pour
» l'ornement, ou plutôt, pour mieux
» cacher ceux qui sont derriere; quoiqu'indépendamment des peintures,
» il soit difficile de voir les personnes
» d'un peu loin, surtout si le derriere
» n'est point éclairé.

Maniere dont l'Empereur & les Dames sont placées.

» L'Empereur lui-même étoit dans
» un lieu si obscur, que nous aurions
» eu peine à l'appercevoir, si sa voix
» ne l'eût fait découvrir. Il parloit néanmoins si bas, qu'il sembloit vouloir
» garder l'incognito. Les Princesses du
» sang & les Dames de la Cour étoient
» vis-à-vis de nous, derriere d'autres
» jalousies. Je m'apperçus qu'on y avoit
» mis des cornets de papier, entre les
» cannes, pour élargir les ouvertures,
» & rendre le passage plus libre à la vûe.
» Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que les Dames étoient au même nombre. Makino-Bengo étoit assis seul, sur une
» natte élevée, dans un lieu découvert

» à notre droite, c'eſt-à-dire du côté de » de l'Empereur. A notre gauche, dans » un autre compartiment, étoient aſ- » ſis les Conſeillers d'Etat, du premier » & du ſecond Ordre. La galerie, der- » riere nous, s'étoit remplie des prin- » cipaux Officiers de la Cour & des » Gentilshommes de la Chambre Im- » périale. Une autre galerie, qui con- » duiſoit au compartiment de l'Empe- » reur, étoit occupée par les enfans des » Princes, par les Pages de ſa Majeſté, » & par quelques Prêtres, qui ſe ca- » choient pour nous obſerver. Telle » étoit la diſpoſition du Théâtre, où » nous devions jouer notre rolle (74).

KÆMPFER. 1691.

Comment les Hollandois parlent à l'Empereur.

» Notre premier Interprête s'aſſit un » peu au-deſſus de nous, pour enten- » tendre plus facilement les demandes » & les réponſes; & nous primes nos » places à ſa gauche, tous à la file, » après nous être avancés, en nous traî- » nant & nous proſternant, du côté des » jalouſies de l'Empereur. Alors Bengo » nous dit, de la part de ce Monarque, » qu'il nous voyoit volontiers. L'In- » terprête, qui nous répéta ce compli- » ment, rendit auſſi la réponſe de no- » tre Ambaſſadeur. Elle conſiſtoit dans » un très humble remerciment, de la

(74) Page 98.

KÆMPFER. 1691.

» bonté que l'Empereur avoit eue, de » nous accorder la liberté du Commer- » ce. L'Interprête se prosternoit à cha- » que explication, & parloit assez haut » pour être entendu de l'Empereur : » mais tout ce qui sortoit de la bouche » du Monarque, passoit par celle de » Bengo, comme si ses paroles eussent » été trop précieuses & trop sacrées, » pour être reçues immédiatement par » des Officiers inférieurs. Après les » premiers complimens, l'acte, qui sui- » vit cette solemnité, devint une vraie » farce (75).

Questions qu'on leur fait, & leurs réponses.

» On nous fit mille questions ridi- » cules. Premiérement, on voulut sça- » voir notre âge & notre nom : chacun » de nous reçut ordre de l'écrire sur » un morceau de papier, avec une écri- » toire d'Europe, que nous avions ap- » portée pour cette occasion. On nous » dit ensuite de remettre le papier & » l'écritoire à Bengo, qui les mit en- » tre les mains de l'Empereur, par un » trou de la jalousie. Alors on deman- » da au Capitaine, ou à l'Ambassa- » deur, quelle étoit la distance de Hol- » lande à Batavia, & de Batavia au Ja- » pon ; & lequel avoit le plus de pou- » voir, du Directeur général de la Com-

(75) Page 99.

» pagnie Hollandoiſe, ou du Prince de Hollande ? Voici les queſtions qu'on me fit particuliérement ; quelles étoient les maladies extérieures ou internes, que je croyois les plus dangereuſes & les plus difficiles à guérir ? Quelle étoit ma méthode, pour les ulceres & les apoſthumes intérieures ? Si les Médecins d'Europe ne cherchoient point quelque reméde pour rendre les hommes immortels, comme les Médecins Chinois en faiſoient leur étude depuis pluſieurs ſiécles ? Si nous avions fait quelque progrès dans cette recherche, & quel étoit le meilleur reméde de l'Europe pour prolonger la vie ? Je répondis à cette derniere queſtion, que nos Médecins avoient découvert une liqueur ſpiritueuſe, qui pouvoit entretenir, dans le corps, la fluidité des liqueurs, & donner de la force aux eſprits. Cette réponſe, ayant paru trop vague, on me preſſa de faire connoître le nom de cet excellent reméde. Comme je ſçavois que tout ce qui eſt en eſtime, au Japon, reçoit des noms fort longs & fort emphatiques, je répondis que c'étoit le *Sal Volatile Oleoſum Sylvii*. Ce nom fut écrit derriere la jalouſie, & l'on me le fit répéter pluſieurs

KÆMPFER. 1691.

Remedes pour prolonger la vie.

KEMPFER. 1691.

» fois. On voulut sçavoir, ensuite, » quel étoit l'Inventeur du reméde, » & de quel Pays il étoit. Je répondis » que c'étoit le Professeur Sylvius en » Hollande. On me demanda aussi-tôt » si je le pouvois composer; sur quoi » l'Ambassadeur me dit de répondre, » non; mais je répondis affirmative- » ment, en ajoutant néanmoins que je » ne le pouvois pas au Japon. On me » demanda si je le pouvois à Batavia. » Oui, répondis-je encore; & l'Empe- » reur donna ordre qu'il lui fût envoyé, » par les premiers Vaisseaux qui vien- » droient au Japon.

Les Hollandois amusent la Cour par des singeries.

» Ce Prince, qui s'étoit tenu jus- » qu'alors assez loin de nous, s'appro- » cha vers notre droite, & s'assit der- » riere les jalousies, aussi près qu'il lui » fût possible. Il nous fit ordonner suc- » cessivement d'ôter nos manteaux, de » nous tenir debout, de marcher, de » nous arrêter, de nous complimenter » les uns les autres, de sauter, de faire » les ivrognes, d'écorcher la Langue » Japonoise, de lire en Hollandois, de » peindre, de chanter, de danser, de » mettre & d'ôter nos manteaux. Nous » exécutâmes chacun de ces ordres, & » je joignis à ma danse une chanson » amoureuse en Allemand. Ce fut de

» cette maniere, & par quantité d'au- » tres singeries, que nous eumes la pa- » tience de divertir l'Empereur & tou- » te sa Cour (76).

KÆMPFER. 1691.

» Cependant l'Ambassadeur est dis- » pensé de cette comique représenta- » tion. L'honneur qu'il a de représen- » ter ses Maîtres, le met à couvert de » toutes sortes d'indécences & de pro- » positions injurieuses. D'ailleurs il fit » paroître assez de gravité, dans son air » & dans sa conduite, pour faire com- » prendre aux Japonois que des ordres » si bouffons lui plairoient peu (77). » Cette scéne finit par un dîner, qu'on

Dîner qu'on sert aux Hollandois.

(76) Page 101.

(77) Kæmpfer ne laisse pas de convenir, (page 190) qu'avant le second Voyage de l'Ambassadeur à la Cour, on l'obligea d'ôter aussi son manteau & de faire l'exercice dans la chambre. L'Empereur avoit été si content des Hollandois, au premier Voyage, qu'en les revoyant pour la seconde fois, il leur fit ordonner, sans perdre de temps, » d'ôter » leurs manteaux, de se » tenir debout, de mar- » cher, de tournoier, de » danser, de chanter, de » se faire des complimens » entr'eux, de se fâcher, » de s'inviter à dîner, d'en- » trer en conversation, de » discourir familiérement » comme un pere fait avec » son fils, de montrer » comment deux amis, ou » un mari & une femme » s'entretiennent, ou pren- » nent congé l'un de l'au- » tre; de jouer avec des » enfans, de les porter sur » leurs bras, d'ôter leurs » chapeaux & leurs perru- » ques, &c. *Pages 181 & suivantes.* On a vû dans la Relation de Mendez-Pinto, au neuviéme Tome de ce Recueil, que les Japonois sont eux mêmes d'assez bons Comédiens, & que le goût des farces regne parmi les Grands, qui ne se croyent pas deshonorés d'en être les Acteurs.

KÆMPFER. 1691.

» servit devant chacun de nous, sur » de petites tables couvertes de mets à » la Japonoise; avec de petits bâtons » d'ivoire, qui nous tinrent lieu de » couteaux & de fourchettes (78). En- » suite, deux Officiers nous recondui- » sirent dans la premiere Anti cham- » bre, où nous prîmes congé d'eux.

(78) Kæmpfer ne paroît pas content de la bonne chere Imperiale. Il se plaint, dans un autre endroit (page 187), que le dîner ne repondoit pas à la magnificence d'un si puissant Monarque. Voici la description qu'il fait d'un de ces repas. Sur chaque table, on plaça les mets suivans : 1°. Deux petits pains creux, parsemés de graine de Sesame. 2°. Un morceau de sucre blanc, rafiné comme s'il eût été raié. 3°. Cinq Kai nokis, confits : ce sont des noiaux de l'arbre Kai, qui ressemblent assez à nos amandes. 4°. Une tranche de gâteau, quarrée & platte. 5°. Deux gâteaux faits de fleur de farine & de miel, en forme d'entonnoir, bis & épais, mais un peu durs, qui avoient d'un côté l'empreinte d'un Soleil ou d'une rose, & de l'autre, celle du Dairi Tsiap, c'est-à-dire, les armoiries du Dairi, qui sont la feuille & la fleur d'un grand arbre, nommé Kiri. La fleur ressemble assez à celle du Glouteron, & la feuille à celle du Digitalis. 6° Deux tranches quarrées d'un gâteau fait de fine farine de fève & de sucre, d'un rouge brun & cassant. 7° Deux autres tranches d'un autre gâteau de fine farine de riz, jaune & dur. 8°. Deux tranches d'un autre gâteau, dont la mie étoit d'une pâte entiérement différente de celle de la croute. 9°. Un grand Mangue, bouilli & rempli de farine de pois, mêlée de sucre, qu'on auroit prise pour de la Theriaque. 10°. Deux petits Mangues de la grosseur ordinaire, apprêtés de la même maniere. Les Hollandois gouterent un peu de tout; après quoi, l'Interprête eut ordre d'emporter le reste. Il en eut sa charge. On lui donna, pour la porter, du papier & des planches. *Pages* 191 & 192.

L'Ambaſſadeur employa les jours ſuivans, à faire ſes viſites aux Miniſtres & aux principaux Conſeillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de civilité, » par les Intendans & les Se-» crétaires (79), qui le régalerent de » thé, de tabac & de confitures. Les » Chambres, où il étoit admis, étoient » remplies, derriere les paravents & » les jalouſies, d'une nombreuſe aſ-» ſemblée, qui ſouhaitoit beaucoup de » voir faire aux Hollandois leur exer-» cice comique. Ils n'eurent pas tou-» jours cette complaiſance; mais ils » chanterent & danſerent dans plu-» ſieurs Maiſons, lorſqu'ils étoient ſa-» tisfaits de l'accueil qu'ils y avoient » reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, » qu'on leur faiſoit boire avec un peu » d'excès, leur montoient trop à la tête. Cette facilité à ſervir comme de jouet chez les Grands, & l'embarras où ils ſe trouvoient dans les rues, pour ſe dégager de la foule du Peuple, donnent une ſinguliere idée de leur Ambaſſade. Cependant ils témoignoient quelque impatience pour ſe retirer, lorſqu'ils croioient s'appercevoir qu'ils étoient peu reſpectés. Nous nous regardions, dit Kæmpfer, non comme des Mar-

Ils rendent diverſes viſites aux Seigneurs de la Cour.

Ils y ſont traités peu ſérieuſement.

(79) Page 102.

KÆMPFER. 1691.

chands envoyés pour le trafic, mais comme des Ambassadeurs, qui devoient être traités honorablement (80).

Dans une visite qu'ils rendirent au Seigneur Tsusimano Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans : du poisson bouilli dans une fort bonne sauce ; des huîtres bouillies, & servies dans la coquille, avec du vinaigre ; diverses petites tranches d'oye rôties ; du poisson frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire étoit exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux Cartes géographiques, dont l'une étoit sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinée, & suivant toute apparence, d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale, dont les noms étoient marqués avec les Kattakanna Japonois, qui sont une sorte de caractères. Kæmpfer saisit cette occasion, pour observer la maniere dont les Japonois representent les pays qui sont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis des deux grands Promontoires Septentrionaux d'Osju, il remarqua l'Isle de Jesogasima. Au-

On leur montre deux Cartes géographiques.

Observations de Kæmpfer sur ces Cartes.

(80) Pages 106 & précédentes.

delà de cette Isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes Provinces, dont un tiers s'avançoit au-delà du cercle Polaire, & couroit à l'Est beaucoup plus loin que les Côtes les plus orientales du Japon. Ce pays étoit representé avec un grand Golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amerique, & le Golfe étoit à peu près de forme quarrée. Il n'y avoit qu'un passage entre le même pays & l'Amerique; & dans ce passage, il y avoit une petite Isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avoit une autre Isle, de forme longue, qui touchant presque de ses deux extrêmités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso, à l'Ouest, & celui de l'Amerique, à l'Est, formoit ainsi le passage au Nord. C'étoit à peu près de même, qu'on avoit representé toutes les Terres inconnues du Pole Antarctique, qui étoient marquées comme des Isles (81).

KÆMPFER, 1691.

Articles qu'on lit à l'Ambassadeur.

De quantité d'autres circonstances, que Kæmpfer prit le même soin de recueillir, dans les deux Voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste une qu'on se reprocheroit d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les

(81) Page 193.

KÆMPFER. 1691.

Hollandois. L'Ambaſſadeur, après avoir reçu ſon Audience de congé, fut appellé devant les Conſeillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le Commerce. Ils portoient, entr'autres Articles (82) : que les Hollandois n'inquiéteroient aucun Navire ni Bateau des Chinois, ou des Liquans ; qu'ils n'ameneroient, au Japon, dans leurs Vaiſſeaux, aucun Portugais, ou Prêtre ; & qu'à ces conditions on leur accordoit un Commerce libre. Après cette cérémonie, on fit préſent, à l'Ambaſſadeur, de trente robes, étalées dans le même lieu, ſur trois planches. On y joignit ce qui ſe nomme une Lettre de Fortune, & qui eſt un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambaſſadeur fut obligé de ſe proſterner quatre fois ; & pour marquer ſon reſpect, il mit le bout d'une des robes ſur ſa tête.

Préſens de l'Empereur.

Formalités pour les préſens des Seigneurs.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à ſon logement, pluſieurs Seigneurs de la Cour lui envoyerent auſſi un préſent de robes. Quelques-uns des Meſſagers laiſſerent leur fardeau à l'Hôtellerie Hollandoiſe. D'autres attendirent le retour de l'Am-

(82) Cette matiere ſera plus étendue dans la Deſcription.

baſſadeur, pour le remettre entre ſes mains. La réception de ces préſens ſe fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchoient devant, avec les robes, qu'ils portoient dans des caiſſes. Un d'entr'eux portoit la planche ſur laquelle les robes devoient être étalées, & la Lettre de Fortune, qui eſt un aſſemblage de cordons plats, entrelaſſés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de ſoie, de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devoit offrir les robes étoit introduit dans l'appartement de l'Ambaſſadeur; & s'aſſeiant vis-à-vis de lui, à quelque diſtance, il lui faiſoit ce compliment: » Un tel Seigneur, » mon Maître, vous félicite d'avoir eu » votre Audience de congé, & un beau » temps, ce qui eſt *Médithe*, c'eſt-à-dire, » fort heureux. « Vos préſens lui ayant été fort agréables, il ſouhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. En finiſſant, il donna, à l'Interprête, une grande feuille de papier, qui contenoit, en grands caractères, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambaſſadeur, à qui l'Interprête remettoit cette feuille, la tenoit ſur ſa tête, pour

KÆMPFER. 1691.

Lettre de Fortune.

Kæmpfer. 1691.

témoigner son respect. Tous les Spectateurs demeuroient dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avoit appris, à l'Ambassadeur, le compliment qu'il devoit faire en réponse; il le répétoit dans ces termes, avec une profonde inclination: » Je remercie très humblement le Seigneur, » votre Maître, de ses soins pour nous » procurer une Audience prompte & » favorable. Je le supplie de continuer » ses bons offices aux Hollandois. Je » lui rends graces aussi de son précieux » présent, & je ne manquerai point » d'en informer mes Maîtres de Batavia. Après ces complimens, on apportoit du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie (83).

Compliment du Messager, & réponse de l'Ambassadeur.

Le retour des Hollandois à leur petite Isle de Desima, & leur second Voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre. Mais, pendant dix mois, qui se passerent entre les deux Voyages, Kæmpfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connoissance de la ville de Nangasaki, dont il donne une curieuse Description.

(83) Pages 195 & précédentes.



Pheulland Sculp

§ III.

Description particuliere de Nangasaki.

Description de Nangasaki.

CETTE ville, une des cinq Places maritimes, ou commerçantes de l'Empire (84), est située à l'extrêmité orientale de l'Isle de Kiusju, dans un terrein presque stérile, entre des rochers escarpés & de hautes montagnes, éloigné de l'Isle de Nipon, qui est presqu'entiérement fermée pour le Commerce à toutes les Nations Etrangeres. Nangasaki (85) est médiocrement peuplée de Marchands & de riches Citoyens. La plûpart de ses Habitans sont des Artisans, mêlés d'une populace du plus bas ordre. Cependant sa situation commode, & la sûreté de son Port, en font le rendez-vous commun des Nations Etrangeres, qui ont la liberté de commercer au Japon. Dans certains jours de l'année, les Marchands Japo-

Comment son Port est devenu le seul ouvert aux Etrangers.

(84) Les quatre autres sont Meaco, dans la Province de Jamatyre; Jedo, dans la Province de Musasi; Osacka, dans la Province de Setz; & Sakai, dans la Province Jassumi; toutes quatre dans la grande Isle de Nipon. *Voyez* la Description générale.

(85) On suit ici l'usage de notre Langue, qui est d'écrire Nangasaki, quoique Kæmpfer assure qu'il faut écrire Nagasaki; mais que quelquefois, dit-il, on prononce Nangasaki. *Tome II, pages* 85.

KÆMPFER. 1691.

nois s'y rendent de toutes les parties de l'Empire. Ce Privilege, ou cette faveur singuliere, n'est accordé depuis long-temps qu'aux Chinois & aux Hollandois; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution, qui acheva de détruire, en 1638, le Christianisme dans toutes ces Isles, l'Empereur établit, entre plusieurs Loix nouvelles, que le Port de Nangasaki seroit le seul ouvert aux Etrangers; & que si quelque Navire étoit forcé par les tempêtes, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelque autre endroit de l'Empire, personne n'auroit la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continueroit le Voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des Gardes-Côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce Port, le Capitaine rendroit compte, au Gouverneur, des raisons qui lui auroient fait prendre une autre route.

Forme & qualités du Port.

Le Port commence au Nord de la ville. Son entrée est fort étroite, & n'a que peu de brasses de profondeur, sur un fond de sable. La Mer y reçoit quelques Rivieres, qui descendent des Montagnes. Ensuite s'élargissant, il devient plus profond; & lorsque sa largeur est

d'environ une demi-lieue, il tourne au Sud-Oueſt pendant l'eſpace d'une lieue, le long d'une Côte élevée. Il ne ceſſe point alors d'avoir environ un quart de lieue de largeur, juſqu'à l'Iſle de Taka-Jama, ou Taka-Boko, qui forme une haute Montagne. Les Hollandois la nomment Papenberg. Tous les Vaiſſeaux de leur Nation, qui doivent faire voile de Nangaſaki à Batavia, jettent l'ancre ordinairement près de cette Iſle, pour attendre l'occaſion de ſortir du Havre, au travers de quantité de bancs de ſable, de bas-fonds & de rochers, qui rendent le paſſage de ce Détroit également dangereux & difficile. Ils doivent gouverner à l'Oueſt, laiſſant la terre du côté droit, & paſſant entre de petites Iſles pour arriver à la pleine Mer. Kæmpfer a fait remarquer, à ſon arrivée, que toutes les Côtes du Havre ſont garnies de Baſtions, mais la plûpart ſans artillerie. Il fut aſſuré, pendant ſon ſéjour à Deſima, que les deux Gardes impériales, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre, à une demi-lieue de la ville, ſont chacune de ſept cens hommes, en y comprenant néanmoins ceux qui ſont en faction dans les Barques de garde, pour empêcher les Navires étrangers de jetter l'ancre, ſans

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

en avoir obtenu la permission. Près de Papenberg, où commence proprement le Port, on rencontre une petite Isle, où le dernier Navire Portugais, envoyé de Macao au Japon, fut brûlé avec toutes ses marchandises. Il se trouve rarement moins de cinquante Bâtimens Japonois dans le Port, sans compter un grand nombre de petites Barques & de Bateaux pour la pêche. A l'égard des Vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hyver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plûpart Chinois. Les Navires Hollandois n'y séjournent jamais plus de trois mois en Automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Ouest, avec lequel ils sont venus, tourne réguliérement au Nord. C'est la Mousson du Nord-Est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs Ports. Le lieu ordinaire du mouillage est au bout de la Baye, à une portée de mousquet de la ville. Il est commandé par les deux Gardes impériales. On y jette l'ancre sur une argile molle, à six brasses de profondeur, dans la haute marée, & à quatre & demie lorsqu'elle est basse (86).

Nombre de Vaisseaux qui s'y trouvent.

Situation de la ville.

La position de la ville est au trente-deuxiéme degrés trente-six minutes de

(86) Tome II, page 79.

latitude du Nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude. Elle est placée au fond du Port, dans l'endroit où il a plus de largeur, & où, tournant au Nord, il forme un rivage en demi-cercle. Aussi represent-elle, dans sa forme, un Croissant, qui tire un peu sur celle d'un triangle. Elle est bâtie sur le rivage même, dans une étroite vallée, qui s'enfonce vers l'Est, & qui est formée par l'ouverture des montagnes voisines. Sa longueur est de trois quarts de lieue, à peu près sur la même largeur. La rue principale & la plus large, s'étend dans toute la longueur de la vallée. Les montagnes, qui l'environnent, ne sont pas fort hautes; mais la plûpart sont roides; & leur verdure, qui n'est pas interrompue jusqu'au sommet, forme un point de vûe très agréable. Derriere la ville, sur le panchant des montagnes, on voit plusieurs Temples magnifiques, ornés de beaux jardins & de terrasses. Au-dessus, on trouve une infinité de Sépultures; & la perspective est fermée, plus loin, par d'autres montagnes beaucoup plus hautes, mais fertiles & bien cultivées. Cette disposition enchanta les yeux de Kæmpfer (87). Il nomme quelques lieux remarquables

KÆMPFER. 1691.

Ses environs.

(87) Page 80.

KÆMPFER. 1691.

aux environs. Fukafori eſt un agréable village, au Sud-Oueſt, à deux petites lieues d'Allemagne de la ville, avec un petit Fort où réſide un Bugio, qui gouverne ce Canton pour le Prince de Fiſen. Ce lieu fournit du bois de chauffage à la ville. Aſſez près du même village, on trouve un grand Lac, auquel on attribue cette vertu ſinguliere, que, tout entouré qu'il eſt d'arbres, on ne voit jamais, ſur l'eau, de feuilles ni d'ordures. Les Japonois font honneur de cette propriété, au Genie, Protecteur du Lac; & leur reſpect va ſi loin, qu'il eſt défendu d'y pêcher ſous de rigoureuſes peines. Au Nord de Nangaſaki eſt la ville d'Omura, Domaine d'un Prince du même nom, & ſituée ſur un Golfe qui en tire auſſi le ſien. Quelques lieues plus loin, on trouve à l'Eſt, ſur la Baye de Simara, la ville d'Iſafai, qui appartient au Prince de Fiſen.

D'où elle tire ſon nom, & comment elle s'eſt agrandie.

Nangaſaki doit ſon nom à ſes anciens Seigneurs, qui l'ont poſſédée de pere en fils, avec tout ſon diſtrict, depuis Nangaſaki Kotavi, premier de ce nom, juſqu'à Nangaſaki Sijn Seijemont, pendant douze générations. On montre encore, derriere la ville, au ſommet d'une colline, les maſures de leur

leur ancienne demeure. Le dernier Seigneur de cette Race étant mort sans enfans, la ville & ses dépendances tomberent sous la possession du Prince d'Omura. Kæmpfer compte environ deux cens ans, depuis cette révolution. Nangasaki n'étoit qu'un misérable Hameau, qui servoit de retraite à quelques Pêcheurs : on l'appelloit Fuca-Irije, c'est-à-dire la longue Baye, pour le distinguer du village de Fucafori, qui signifie long Etang. Le nouveau Seigneur de Fuca-Irije changea ce nom pour celui de Nangasaki, à l'honneur des anciens Maîtres ; & ses soins en firent insensiblement un gros Bourg, jusqu'à la premiere arrivée des Portugais au Japon. Cette Nation jouit, pendant quelque temps de la liberté du Commerce, aux mêmes conditions que les Chinois, qui négocioient dans ces Isles. On ne leur avoit assigné aucun Port particulier. Ils avoient la liberté de s'arrêter dans les lieux qu'ils trouvoient les plus commodes. Leurs premiers établissemens furent dans la Province de Fisen, à Fakuda, village de l'Isle de Firando, vers l'entrée du Havre de Nangasaki, qui étoit alors sous la protection du Prince d'Omura. Le second fut au village de Fucafori. Dans ces deux lieux,

KÆMPFER. 1691.

& dans plusieurs autres où ils continuerent de s'établir, leurs soins s'étant partagés entre le Commerce & la propagation de l'Evangile, ils réussirent avec tant de bonheur, que le Prince d'Omura se déclara ouvertement pour la Religion Chrétienne, & les pressa de venir s'établir à Nangasaki. Ce Bourg étoit devenu si considérable, qu'il contenoit déja vingt-trois rues. Elles composent aujourd'hui la partie de la ville, qui se nomme Utsimatz, c'est-à-dire le Centre. Aussi-tôt que les Portugais y furent les Maîtres, la commodité du Havre y attira, pour le Commerce, un grand nombre de Japonois & de Chinois, qui prirent le parti de s'y arrêter. La vieille ville ne suffisant pas pour les contenir, on bâtit de nouvelles rues, qui furent distinguées par les noms des Provinces & des Villes, d'où leurs principaux Habitans étoient venus. Telles sont celles de Bemgomatz, Jedomatz, Kabasimamatz, Firandomatz, Omuramatz & Simabaramatz. Ainsi Nangasaki devint, par degrés, une Ville fort grande & fort peuplée. Mais l'Empereur s'allarma bientôt, de voir une Place de cette importance entre les mains des Etrangers; & prenant occasion de quelques mécon-

Les Portugais s'y établissent.

Ils en sont chassés, & la ville devient un Domaine de l'Empereur.

tentemens qu'il reçut des Portugais, non-seulement il leur en ôta la possession, mais il dépouilla le Prince d'Omura, de sa Jurisdiction & de ses revenus, qui furent annexés au Domaine de l'Empire (88).

Disposition intérieure de Nangasaki.

La ville de Nangasaki est ouverte, comme la plûpart des autres villes du Japon. Elle est sans Château, sans murailles, sans fortifications & sans aucune défense. Trois rivieres, d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, pour la traverser de l'Est à l'Ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz & pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la saison des pluies, elles grossissent, jusqu'à devenir capables d'entraîner des maisons. Toute la ville est divisée en deux parties; celle d'Utsimatz, ou la partie intérieure, qui est composée aujourd'hui de vingt-six rues; & celle, qui se nomme Sottomatz, ou ville extérieure, qu'on peut regarder comme les Fauxbourgs, & qui contient soixante & une rues. La plûpart sont irrégulieres, étroites & mal propres. Les unes montent, d'au-

(88) Page 85 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

tres defcendent. Quelques-unes des plus roides font compofées de marches de pierre, pour rendre le chemin plus commode. Elles font féparées, l'une de l'autre, par deux portes de bois, une à chaque bout, qui fe ferment toutes les nuits, & fouvent pendant le jour, lorfque cette précaution eft néceffaire. Chacune a, comme Jedo, Meaco & la plûpart des grandes Villes, fon réfervoir d'eau, avec tous fes inftrumens qui peuvent être employés contre le feu. L'Echelle, qui fert à monter dans ce lieu, eft fous la direction de l'Officier qui commande dans la rue. Jamais les rues du Japon ne font d'une exceffive longueur. Elles ne font pas toutes d'un Tfio Japonois, qui eft la mefure de foixante kins ou braffes, quoiqu'elles aient emprunté leur nom de cette mefure. A l'égard du nombre des Maifons, il eft rarement de plus de foixante dans une rue. Celles du Peuple font de miférables Bâtimens. Elles font petites, baffes; & rarement de plus d'un étage, à Nangafaki. L'ameublement eft tel qu'on l'a repréfenté dans la Defcription de Meaco; c'eft-à-dire un lambris, tapiffé de papier peint; des nattes d'un tiffu fort épais, fur le plancher; des paravents de papier, qui divifent

les chambres ; & peu d'autres ustenciles, que ceux qui sont nécessaires pour les besoins journaliers de la cuisine. Chaque Maison, a par derriere, une cour de décharge, ordinairement assez grande pour contenir quelques plantes agréables & curieuses, qu'on y entretient avec soin. Les Maisons des personnes riches sont beaucoup mieux disposées. Elles ont deux étages, avec une avant-cour, & un jardin par derriere.

KÆMPFER. 1691.

Edifices publics, nommés Janagura.

Mais les Edifices remarquables de Nangasaki, sont ceux qui portent le nom de Janagura. Ils appartiennent à l'Empereur. On en distingue cinq principaux, qui sont de grands Bâtimens de bois, dans la partie Septentrionale de la ville, & près du rivage, où l'on garde trois grandes Jonques Impériales, c'est à-dire trois Vaisseaux de Guerre, avec tous leurs agrets. 2°. Le *Ten-Siogura*, ou le Magasin à poudre, situé aussi sur le rivage, vis-à-vis de la ville ; mais on en fait peu d'usage, depuis qu'une juste précaution a fait bâtir, sur une colline voisine, de grandes voutes où l'on garde la poudre. 3°. Les Palais des trois Gouverneurs, qui sont dans l'enceinte de la ville. Ils occupent un terrain considérable & plus élevé que celui des autres rues. Les Edifices

KÆMPFER. 1691.

en ſont propres, uniformes, & d'égale hauteur. On entre, dans les cours, par des portes fortifiées & bien gardées.

Hôtels des Seigneurs.

4°. Outre ces Palais, qu'on peut nommer des Bâtimens publics, la ville eſt embellie d'environ vingt Hôtels, des Dai-Mio & des Sio-Mio. Le premier de ces deux noms eſt celui des Grands du premier Ordre, & l'autre, de ceux d'un moindre rang. Ce ſont les Seigneurs des principales Terres de Kiusju, qu'on nomme auſſi Saikokf, c'eſt-à-dire, Pays Occidental, où la Ville de Nangaſaki eſt ſituée. Quoiqu'ils n'y viennent pas ſouvent, quelques-uns de leurs Officiers y réſident toujours, pour veiller aux intérêts de leurs Maîtres.

Quartier des Etrangers.

Les Etrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers ſéparés, où ils ſont obſervés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux, qui profeſſent la même Religion, & qui négocient ſous le même nom, ſont établis derriere la ville, ſur une éminence. Leur quartier eſt entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'eſt-à-dire, Jardin de Médecine, parce qu'autrefois on y en voyoit un. Il ſe nomme auſſi Dſiuſensju, nom tiré des Obſervateurs qui ſont employés, ſur les collines, à donner

avis, aux Gouverneurs, des Vaisseaux étrangers qu'ils voyent arriver dans le Port.

Isle de Desima, ou Quartier des Hollandois.

On a déja fait remarquer que les Hollandois ont leur habitation dans une petite Isle, qui se nomme Desima, c'est-à-dire l'Isle avancée, ou située devant la ville. Les Japonois la nomment quelquefois aussi Desimamatz, c'est-à-dire rue de l'Isle de devant, parce qu'elle est comptée au nombre des rues de Nangasaki, & sujette aux mêmes Réglemens. Elle est fort proche de la ville, entre des rochers & des sables, au milieu desquels elle a été élevée par art, à la hauteur d'une demie toise au-dessus de la pleine marée; & ses fondemens, hauts d'environ deux toises, sont de pierre de taille. Kæmpfer la compare à un éventail, dont on auroit coupé le manche. C'est un quarré oblong, dont les deux grands côtés sont des segmens de cercle. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre, de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonois ont un bon Corps-de-garde, avec des Soldats sans cesse en faction. Au côté Septentrional sont deux grosses portes, qu'on nomme les Portes d'eau; & qu'on n'ouvre jamais, que pour charger & décharger les Vaisseaux

KÆMPFER. 1691.

Hollandois, à la vûe d'un certain nombre de Commissaires nommés par les Gouverneurs. Toute l'Isle est entourée de planches de sapin, médiocrement exhaussées, & couvertes d'un petit toît, dont le sommet est bordé d'un double rang de piques, en forme de cheval de frise ; foible défense, observe Kæmpfer, dans un cas d'attaque. A quelques pas des bords, & dans l'eau, les Japonois ont planté treize poteaux fort élevés, avec de petites planches au sommet, qui contiennent, en grands caracteres, une défense à toutes sortes de Vaisseaux & de Bateaux, de passer les poteaux & d'approcher de l'Isle. Devant le Pont, du côté de la Ville, on voit un autre pilier, de pierre de taille, où l'on affiche les Edits de l'Empereur, & les ordres des Gouverneurs. Mais on lit constamment, sur deux planches, un ordre qui concerne la Garde ; avec un autre, qui regarde les Officiers de Desima, & tous ceux que leurs affaires obligent d'entrer dans l'Isle ou d'en sortir.

On donne, à l'Isle de Desima, six cens pieds de longueur & deux mille quatre cens de largeur. Kæmpfer, a trouvé, dit-il, en la mesurant avec soin, que sa largeur est de quatre-vingt-

deux pas communs, & ſa plus grande longueur de deux cens trente-ſix. Elle eſt coupée, dans ſa longueur, par une large rue; mais on en peut faire le tour, par un petit chemin, qui regne le long des planches, dont elle eſt environnée, & qui peut être fermé dans le beſoin. Les eaux des goutieres s'écoulent dans la mer par des tuiaux étroits & recourbés, auxquels on a donné cette forme, pour empêcher que rien ne ſorte de l'Iſle en cachette. La rue eſt bordée de Maiſons, dans toute ſa longueur. Elles ont été bâties aux dépens de quelques Habitans de Nangaſaki, auxquels les Hollandois doivent encore, ou à leurs Héritiers, en vertu du Contrat primitif, une rente annuelle de ſix mille cinq cens Siumomes; prix qui excéde, ſuivant Kæmpfer, le capital de la valeur réelle. Elles ſont bâties de bois, ſurtout de ſapin; à deux étages, dont le plus bas ſert de Magaſin. Les autres Bâtimens de l'Iſle ſont trois Corps-de-garde, un à chaque bout de l'Iſle, & le troiſiéme au milieu; un lieu proche de l'entrée, où l'on tient les inſtrumens néceſſaires pour éteindre le feu; & de petits puits, qu'on a creuſés pour le même uſage. Toute l'eau, dont on ſe ſert dans les Maiſons, vient de la ri-

KÆMPFER. 1691.

viere qui traverse la ville, par des tuiaux de Bambous, & se jette dans un Réservoir commun; mais cette commodité est un article que les Hollandois payent à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derriere la grande rue, une Maison destinée à la vente de ses marchandises, & deux Magasins, à l'épreuve du feu; une grande cuisine; une Maison pour les Directeurs de son Commerce; une Maison pour les Interprêtes, qui ne sont employés que dans le temps des ventes; un Jardin de plaisance; un Bain & quelques autres commodités. L'Ottona, ou le Chef Japonois de la rue, y occupe une Maison commode, avec un Jardin. On a laissé une place vuide, où l'on éleve des Boutiques pendant que les Navires Hollandois sont dans le Port.

Kæmpfer compta soixante-deux Temples dans la ville & aux dehors; cinq des Siasia, consacrés aux anciennes Idoles du pays; sept de Jammabos, qui sont les Prêtres des Montagnes; & cinquante à l'honneur des Idoles étrangeres, dont le culte s'est introduit au Japon. Vingt-neuf des derniers sont hors de la ville, sur le penchant des collines; & ne servent pas moins au

divertissement public qu'aux exercices de la Religion; ils sont accompagnés de Jardins agréables, de belles allées, & de grands appartemens. Ce sont les plus beaux édifices de Nangasaki, par l'agrément de leur situation, qui leur donne une vûe libre sur la Ville & sur le Port. Kæmpfer s'étend beaucoup sur la description de ces Temples & de leur culte; mais remettant quelques-unes de ses observations à l'Article général des Religions Japonoises, on ne s'attache ici qu'aux Temples des Chinois, qui appartiennent à cette Description, comme une des principales singularités de Nangasaki.

KÆMPFER. 1691.

Temples Chinois de Nangasaki.

Les Chinois y ont trois Temples, également remarquables par la beauté de leur structure, & par le nombre des Prêtres, ou des Moines, qui sont entretenus pour le service des Autels. Ils sont proprement de la Secte de Sen, quoiqu'ils soient ornés d'Idoles & d'Images Chinoises, de grandeur naturelle. On voit, dans les cours, de beaux arcs de triomphe & divers autres ornemens d'une forme étrangere. Les Chinois, & d'autres Marchands qui trafiquent sous leur nom, quoique leur langage soit différent, ont fondé ces Temples après l'extirpation totale du Chri-

KÆMPFER, 1691.

Leur visage.

ſtianiſme, pour y exercer librement leur culte, & pour y dépoſer les Idoles de leurs Navires. Auſſi-tôt qu'ils ſont entrés dans le Port de Nangaſaki, les Idoles ſont portées à terre, & placées dans des Chapelles, qu'on a bâties exprès au voiſinage du grand Temple. Cette cérémonie ſe fait avec des formalités ſingulieres, au bruit des tymbales & des tambours. Elles ſont répétées, lorſqu'au départ des Jonques, on y reconduit les Idoles.

Singularités de leur Fondation.

Ces Temples, ou ces Monaſteres, portent le nom du Pays, ou de la Province de leurs Fondateurs, avec une épithete qui exprime leur richeſſe. Le plus grand ſe nomme Nankindira, c'eſt-à-dire, Temple de la ville de Nanquin. C'eſt le premier qui fut bâti au Japon. On ajoute, à ce nom, celui de Koofukuſi, qui ſignifie, Temple de l'Opulence établie. 2°. Tſiaksjudira eſt le Temple du pays d'Aimoi, par lequel il faut entendre, ſuivant Kæmpfer, les Provinces méridionales de l'Empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'Iſle Formoſe, & qui ſont établis dans d'autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce Temple. Le Matſuſi, ou le Monaſtere ſubordonné, eſt ſous la direction du Supérieur du

grand Temple. L'épithete, ou le second nom de ce Temple, est Fukusi, c'est-à-dire, Temple des Riches. 3°. Foksiu-Dira est le Temple des pays Septentrionaux. Il fut fondé par les Chinois des Parties Septentrionales, qui continuent d'en dépendre. Son autre nom est Fuku-saisi; c'est-à-dire, Temple des richesses & des offrandes.

KÆMPFER. 1691.

Les trois Monasteres n'étoient anciennement habités que par des Prêtres Chinois, entretenus aux dépens de leur seule Nation. Mais depuis qu'on a fermé l'Empire, & que les Réglemens sont devenus fort séveres pour les Marchands Etrangers, on ne souffre, dans chaque Monastere, que deux Chinois de naissance, qui tirent leur entretien de la contribution volontaire de leurs Compatriotes, & des droits qui leur reviennent de leurs prieres. Si ces libéralités ne suffisent pas, ils attendent le reste de la bonté de l'Empereur. Les trois Supérieurs relevent immédiatement d'un Général pris de leur Corps, dont la résidence est près de Meaco, sur la Montagne d'Obaku. Ce Chef du Paganisme étranger prend la qualité de troisiéme Successeur du Siege d'Ingen, dont Kæmpfer raconte l'Histoire.

KÆMPFER. 1691. Pontife des Chinois au Japon.

Ingen étoit Souverain Pontife de la Chine, & vingt-huitiéme Successeur de Saika, Fondateur de sa Religion. Un zéle ardent pour la propagation de cette Secte, sa tendresse pour les Moines de la même Foi, qui demeuroient dans les trois Monasteres de Nangasaki, & le desir d'assurer cet Etablissement contre les attaques de Mukurrokokus, nom que les Sectaires donnent aux Chrétiens & à tous les Adversaires de leurs opinions, l'obligerent de résigner sa Dignité entre les mains d'un Successeur, & de passer au Japon, pour y établir un premier Siege de cette Doctrine. Il y fut reçu avec toutes sortes de respect. L'Empereur lui offrit, pour son séjour, la montagne d'Obaku. Quelques miracles, qu'il fit presqu'en arrivant, augmenterent l'opinion de sa sainteté. Cependant il ne put persuader à tout le Clergé Japonois, qui étoit alors divisé, d'embrasser ses principes, & de le reconnoître pour Chef. Il eut, pour Successeur, un autre Chinois, nommé Okussi, qui fut remplacé par un Japonois, sous le titre de Supérieur de la Montagne d'Obaku, & de Géneral des trois Monasteres Chinois de Nangasaki (89).

(89) Pages 161 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

Lieux publics de débauche.

Kæmpfer imite ici les Japonois, dit-il, en passant, des Temples, aux Lieux de débauche. Il donne une idée fort singuliere de cet infâme Quartier. C'est, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maisons; toutes habitées par des Courtisanes. Il se nomme Kasiematz. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'Isle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonois nomment *Mariam*; l'un, dans la Province de Tsikusen, & celui de Nangasaki. Cette Isle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception, néanmoins, de celles de Meaco, qui les surpassent encore. Kæmpfer assure que les Habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les Administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même Maison. Elles y sont fort bien logées. On les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à faire des billets tendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les Loix. Celles, qui se distinguent par

KÆMPFER. 1691.

des qualités extraordinaires, ſont logées & vêtues avec diſtinction. Une des plus mépriſables doit veiller, pendant la nuit dans une loge, à la porte de chaque maiſon, pour la commodité des Paſſans; le payement eſt la plus petite monnoie du Pays. Celles, qui ſe conduiſent mal, ſont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles ſe marient, après le temps de leur ſervice. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occaſion, qu'elles ont été bien élevées; & l'opprobre de leur jeuneſſe ne tombe que ſur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Auſſi rien n'eſt-il ſi mépriſé que cette eſpece d'hommes. Quoiqu'ils amaſſent des biens conſidérables, ils ne ſont jamais reçus dans la ſociété des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de Katſava, qui ſignifie l'ordure du Peuple. Ils ſont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonois; & dans l'exécution des Criminels, ils ſont obligés d'envoyer leurs Domeſtiques, pour aſſiſter les Miniſtres de la Juſtice (90).

Gokuja, qui ſignifie l'Enfer, eſt le

(90) Page 89 & précédentes.

nom de la Prison publique. C'est un Edifice, au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme, non-seulement ceux qui ont commis des crimes, mais encore ceux qui sont soupçonnés de professer la Religion Chrétienne. Observons, pour relever l'importance de cet Article, que cinquante trois ans après l'extirpation du Christianisme au Japon, Kæmpfer nous apprend qu'il en reste encore d'assez fortes traces, pour s'attirer l'attention du Gouvernement. Pendant qu'il étoit à Nangasaki, on comptoit plus de cinquante Chrétiens dans cette prison (91), hommes, femmes & enfans. De temps en temps, on y en amenoit quelques autres. En 1688, on en avoit arrêté trois. » Ces pauvres gens, pour employer les termes de Kæmpfer, sont » fort ignorans sur la Religion Chré» tienne. Ils n'en sçavent guéres que » le nom de notre Sauveur, & celui de » sa bienheureuse Mere. Cependant » ils y sont attachés avec tant de zéle, » qu'ils aiment mieux mourir miséra-

KÆMPFER, 1691.

Chrétiens qui sont encore dans les prisons de Nangasaki.

Comment ils y sont traités.

(91) On sait que Nangasaki & le Pays de Bungo, étoient des lieux où la Foi Chrétienne avoit fait de grands progrès avant les persécutions, & qui furent arrosés par le sang d'un grand nombre de Martyrs.

KÆMPFER. 1691.

» blement en prison, que de racheter » leur liberté par l'abjuration, à laquelle on les sollicite souvent. Il arriva, » pour la premiere fois, en 1692, que » trois de ces Prisonniers envoyerent » de l'argent aux Temples Idolâtres; » Les Prêtres ne voulurent point le recevoir, sans la participation & le » consentement du Gouverneur, qui » n'osa décider sur un point si délicat, » avant que d'avoir reçu des instructions de la Cour. Les Chrétiens Japonois ne sont pas aujourd'hui condamnés à mort, avec l'ancienne rigueur. On a quelque égard pour leur » simplicité. Ils sont seulement condamnés à finir leur misérable vie dans » cet Enfer temporel, d'où ils ne sortent que pour être menés, de deux » en deux mois, au Palais des Gouverneurs; moins pour y être traités » rigoureusement, que pour être pressés de déclarer d'autres Chrétiens. » Toute la consolation, qu'on leur accorde, est d'être tirés de leurs donjons, deux fois l'année, pour se faire » appliquer le Caustique du Moxa, suivant l'usage du Pays; six fois, pour se » baigner dans la citerne de la Prison; » & six fois encore, pour faire un tour » de promenade, dans une grande &

Kæmpfer. 1691.

» ſpacieuſe cour, qui eſt hors de leur » enceinte. Ils paſſent le reſte du temps » à filer de la laine & du chanvre, » pour ourler les nattes. Ils raccom- » modent leurs habits avec des aiguil- » les de Bambous, parce qu'il ne leur » eſt pas permis d'en avoir de fer. Quel- » ques-uns s'exercent à d'autres petits » ouvrages. L'argent, qu'ils gagnent » par leur travail & leur induſtrie, ne » leur eſt pas ôté. Ils en font part, fran- » chement & ſans réſerve, à leurs fem- » mes & à leurs enfans, qui ſont dans » la même Priſon, mais dans des lieux » ſéparés; de ce qui leur reſte, ils com- » poſent une liqueur, nommée Ama- » Saki, qui eſt une de leurs plus gran- » des délices. Le Gouverneur leur don- » ne, tous les ans, une natte pour ſe » coucher; & depuis peu de temps, » quelques-uns d'entr'eux ont obtenu » la permiſſion de ſe ſervir d'un petit » couteau, pour leurs ouvrages. Ils re- » çoivent quelquefois des habits, de » leurs amis de Bungo; ce pays conſer- » ve un petit nombre de Chrétiens, » qui l'étant plutôt de nom que de fait, » jouiſſent là-deſſus de quelque liberté, » mais qui ont à ſubir un examen très » rigoureux & de rudes cenſures (92).

(92) Pages 90 & 91.

KÆMPFER. 1691.

Quoique tout ce qui concerne l'ordre établi dans les rues, & les autres parties de la Police, ſoit renvoyé à l'Article général du Gouvernement, on ne croit pas devoir détacher de cette Deſcription, un uſage, qui ſe renouvelle tous les ans à Nangaſaki, depuis plus d'un ſiécle, & qui marque à quel point l'Enfer a ſoulevé les Japonois contre la Foi Chrétienne. C'eſt une cruelle Inquiſition, pour découvrir ceux qui peuvent avoir conſervé quelques ſentimens Chrétiens, accompagnée d'une cérémonie déteſtable, & dont l'Hiſtoire de l'Egliſe ne fournit point d'autre exemple. Elle ne s'exerce qu'à Nangaſaki & dans quelques lieux voiſins, où le Chriſtianiſme étoit autrefois le plus floriſſant (93).

Acte d'abjuration du Chriſtianiſme, qui ſe fait tous les ans à Nangaſaki.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzio-Goſi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame; c'eſt-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les Habitans de chaque Maiſon, avec la datte & le lieu de leur naiſſance, leur profeſſion & leur Religion. Après avoir achevé cette liſte, qui comprend les deux Sexes & tous les âges,

(93) *Voyez* dans la Deſcription générale, l'Article du Commerce, où l'on rapportera ce qui regarde les Hollandois.

on attend le fecond jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le Jefumi. C'eft un acte folemnel d'abjuration du Chriftianifme, dans lequel on foule aux pieds l'Image de Notre-Sauveur attaché à la Croix, & celle de fa Sainte Mere, ou de quelque autre Saint. Kæmpfer en rapporte les circonftances. » Ceux qui font char-» gés de cette infernale exécution, » commencent, dit-il, de deux côtés dif-» férens, & continuent d'aller de mai-» fon en maifon. Ils parcourent ainfi » cinq ou fix rues par jour. Les Offi-» ciers, qui doivent être préfens, font » l'Ottona, ou le Chef de la rue, fes » trois Ooqueni-Oja, qui font fes Com-» mis, le Fitfia ou le Greffier, le Nitzi-» Gofi ou le Meffager, & deux Mon-» bans, c'eft-à-dire, deux Archers du » Guet, qui portent les Images. Ces » Figures font de cuivre jaune, de la » longueur d'un pied, & fe gardent » dans une boete pour cet ufage. Voici » l'ordre de l'abjuration. Les Inquifi-» teurs font affis fur une natte. Ils font » appeller, dans la chambre, toutes » les perfonnes dont la lifte contient » les noms, c'eft-à-dire, le Chef de » Famille, fa Femme, fes Enfans, avec » les Domeftiques de l'un & de l'autre

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

» Sexe, tous les Locataires de la mai-
» son; & quelquefois aussi les plus pro-
» ches voisins, dont les maisons ne
» sont pas assez grandes pour la céré-
» monie. On place les Images sur le
» plancher nud : après quoi le Jesumi-
» Tsie, qui est le Sécretaire de l'Inqui-
» sition, prend la liste, lit les noms,
» & somme chacun successivement, à
» mesure qu'il paroît, de mettre le pied
» sur les Images. Les enfans, qui ne
» sont pas en état de marcher, sont
» soutenus par leurs meres, qui leur
» font toucher les Images avec les pieds.
» Ensuite, le Chef de Famille met son
» sceau sur la liste, pour servir de cer-
» tificat, devant le Gouverneur, que
» le Jesumi s'est fait dans sa Maison.
» Lorsque les Inquisiteurs ont parcouru
» toutes les Maisons de la Ville, il fou-
» lent eux-mêmes aux pieds les Ima-
» ges; & se servant mutuellement de
» témoins, ils confirment leurs Certi-
» ficats respectifs en y apposant leurs
» sceaux. Si quelqu'un meurt, dans le
» cours de l'année, sa Famille doit
» prier ceux de qui dépendent la Mai-
» son, d'assister à son lit de mort, pour
» rendre témoignage, non-seulement
» qu'il est mort naturellement, mais
» encore qu'il n'étoit pas Chrétien. Ils

» examinent le corps. Ils cherchent KÆMPFER. 1691.
» également s'il n'y a point quelque
» ſigne de violence, ou quelque mar-
» que de la Religion Chrétienne ; &
» les funérailles ne peuvent ſe faire
» qu'après qu'ils ont donné leur Cer-
» tificat, accompagné de leur ſceau
» (94).

Kæmpfer ne nous apprend, de ſon retour, que ſon embarquement avec l'Amiral Pompus, qui mit à la voile, du Port de Nangaſaki, le 31 d'Octobre 1692 (95).

(94) Pages 128 & 129. (95) Tome I, page 230.

Fin du Tome XXXIXe.





